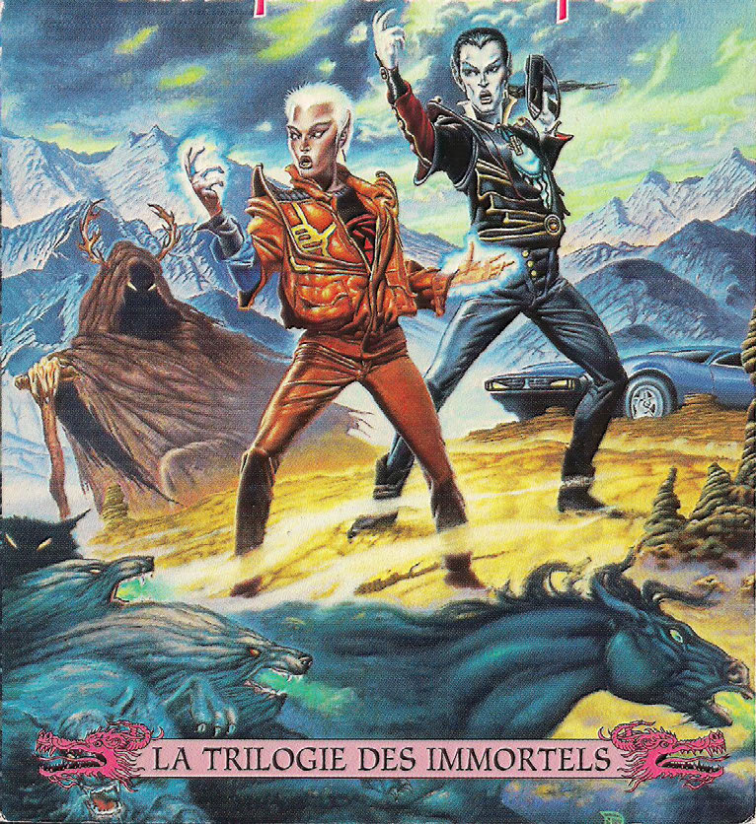


# EARTH O DAWN™

Caroline Spector

## Temps sans fin



LA TRILOGIE DES IMMORTELS

EARTHDAWN  
AU FLEUVE NOIR

1. *L'Anneau de la Mélancolie*
2. *La voix de la sorcière*
3. *Souvenirs empoisonnés*  
par Christopher Kubasik
4. *Cicatrices*
5. *Petits trésors*
6. *Temps sans fin*  
par Caroline Spector
7. *Le kaer perdu*  
par Nigel Findley (octobre 1998)





TEMPS SANS FIN

par

CAROLINE SPECTOR

FLEUVE NOIR

Titre original :  
*Worlds without end*  
Traduit de l'américain par  
Michèle Zachayus

Collection dirigée par  
Patrice Duvic et Jacques Goimard

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2 et 3 a), d'une part, que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1997, FASA.

© 1998 by Le Fleuve Noir pour la traduction en  
langue française

ISBN : 2-265-06419-X



## PRÉLUDE

La magie a toujours existé. Elle a une vie propre. Echappant à notre contrôle, elle fluctue à sa guise, irriguant l'univers comme bon lui semble.

C'est ainsi que le monde fut Eveillé.

Dans ses veines coulait le mana, à l'instar du sang chez les humains.

Ça a changé la Terre.

Ses habitants.

Et le cours de l'histoire.

Les tremblements de terre ont ravagé le monde. On eût dit que les quatre Cavaliers de l'Apocalypse avaient été lâchés sur l'humanité. Les ravages de la guerre, de la famine et de la mort n'eurent plus de limites. En l'an 2010, le SIVTA ( Syndrome Induit Viralement Toxicologique ) emporta près d'un quart de la population mondiale.

Vint 2011 : l'Année du Chaos.

Les gouvernements s'effondrèrent. La famine s'abattit sur les pauvres ; son spectre hanta les nantis. L'industrie nucléaire subit catastrophes

sur catastrophes, entraînant des irradiations massives. Un peu partout, des guerres éclatèrent, des chefs d'Etat tombèrent et de nouvelles frontières s'esquissèrent.

Puis il y eut les enfants.

Au début, on les considéra comme difformes. Ensuite, on parla de mutations génétiques. Y voyant la main de Dieu, les bigots appelèrent à la mortification.

Pour finir, la science proposa un label : EGI.

Le syndrome de l'Expression Génétique Inexpliquée.

Les médias inondèrent le public de théories, parlant volontiers d'elfes et de nains. Les préjugés avaient trouvé de nouvelles victimes.

Fin 2011 fut posée la pierre angulaire de l'Eveil.

Au Mont Fuji, après un long sommeil, le grand serpent Ryumyo s'ébroua. Des milliers de gens furent témoins de l'envol du premier dragon de l'ère technologique.

Comme tout dragon qui se respecte, celui-ci traita les humains par le mépris.

Quand Dunkelzahn consentit à une série d'entrevues en tridéo, l'humanité eut droit au premier plan rapproché sur ces créatures mythiques. L'audimat battit des records. Dunkelzahn fut propulsé au rang de célébrité internationale.

En 2014, les Nations des Américains d'Origine revendiquèrent l'éruption du Mont Redondo. Los Alamos disparut sous une avalanche de cendres volcaniques. Prenant des mesures désespérées, les Nations Unies envoyèrent des troupes fédérales



enrayer la révolte des NAO. Elles furent balayées : les tornades résultant de la puissante magie de la Grande Danse Fantôme les renvoyèrent au néant.

Alors, les bouleversements planétaires allèrent crescendo. Il y eut la prétendue « gobelinisation » de 2021. Du jour au lendemain, les gens se métamorphosèrent en créatures fantastiques relevant — avait-on toujours cru — des contes de fée.

L'étoffe des légendes.

Au cœur de l'Eveil pointait un mystère venu du passé.

Un passé si lointain que seuls une poignée de gens connaissaient la vérité.

La vérité sur ce qu'était le monde *avant*.

Et sur ce qu'il pourrait bien redevenir.

Quand la magie était aussi naturelle que respirer, manger, voir ou sentir. Le monde regorgeait de héros, de troubadours, de mages et de créatures sauvages que l'ère moderne ne saurait imaginer.

Et la magie qui coulait à flots contenait les germes du pire des maux.

Quand cette malédiction s'abattit sur la Terre, une grande race comprit qu'il était vain de chercher à la repousser. L'Empire Theran promit à ceux qui se soumettraient un moyen de survivre tant que durerait le Fléau.

L'Empire leur fournit des kaers, des blockaus souterrains, protégés par magie contre les envahisseurs.

Cette générosité apparente n'allait pas sans contrepartie.

Mais c'est une autre histoire.

Nous voilà revenus à notre point de départ : la magie.

Et à ceux qui entendent préserver le monde des horreurs de jadis.

Ceux qui en sont déjà passés par là.



## PROLOGUE

Laissez-moi vous raconter une histoire...

Celle d'une femme.

Parfois, elle a pour nom Pandore.

Parfois, Eve.

Parfois, Lilith.

Ce ne sont pas les seuls qu'on puisse lui donner, bien sûr...

Tout dépend du conteur.

Quoi qu'il en soit, au début, tout est toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes. Du moins, c'est ce qu'on nous dit. Chacun se rassasie et s'abreuve à la Corne d'Abondance ; personne n'a à suer sang et eau. C'est l'Age d'Or.

N'était un détail.

La femme.

Dans l'histoire, elle est la source de tous les maux.

Elle ne peut s'empêcher d'ouvrir la boîte, ou de parler au serpent... ou encore, elle est trop arrogante pour son propre bien.

Elle commence à fourrer son nez partout. Sur-tout Là Où Il Ne Faut Pas.

Résultat : une vraie tempête dans un verre d'eau.

Du moins, on voudrait nous le faire croire.

Naturellement, comme tout un chacun n'est pas forcément un gogo dans l'âme, il y a les circonstances atténuantes.

Style : nous sommes chassés du Jardin d'Eden. Certes. Mais à condition de travailler dur, et de prier soir et matin, nous pourrions bénéficier d'un retour en grâce, qui sait ?

Ou bien, la Femme Par Qui Tout Arrive est bannie aux confins de l'univers, à l'orée des temps. Elle s'unit aux démons, et sa progéniture maudite revient tourmenter l'espèce humaine jusque dans ses rêves.

Elle veut nous séduire.

Nous écarter du droit chemin.

Dans certaines versions du mythe, n'oublions pas qu'au fond de la boîte de Pandore il reste l'Espoir. C'est notre seule planche de salut face aux horreurs déchaînées sur le monde par la curiosité de cette femme.

A nous de nous y cramponner contre vents et marées.

C'est au moins ce qu'on nous répète.

C'est bien l'ennui avec les histoires.

A qui se fier ?



## PREMIÈRE PARTIE

« *Putain ! Encore un elfe !* »

Hugo Dyson,  
pendant la lecture d'un manuscrit  
de J.R.R. Tolkien.

*Par-delà les plans glacés du Temps, je suis venu.*

*Par-delà des novae plus incandescentes que des milliers de soleils.*

*Par-delà les ténèbres.*

*Par-delà le Vide.*

*Par-delà les univers.*

*Pour toi, Aina, je suis venu.*

*Pour te faire de nouveau connaître la douceur de mon étreinte, et, surgies des profondeurs de ton âme, te révéler des merveilles que tu ne soupçonnais pas.*

*Ensuite, je m'emparerai de ton esprit pour le réduire en charpie. Tu appelleras la mort de tous tes vœux. Je détruirai tout ce qui t'est cher.*

*Mais en attendant, nous avons des siècles, que dis-je ? des millénaires, pour jouer à nos petits jeux.*

*Viens à moi que je te montre...*

*... Tout ce que j'ai à t'offrir.*



La nuit dernière, j'ai encore rêvé de Ysrth-grathe.

A mon réveil, les miasmes de la mort et de la corruption flottaient dans l'air. Par la fenêtre de ma chambre, la clarté lunaire, d'un bleu glacial, coulait à flots. M'efforçant de croire à un mauvais rêve, je me frottai les yeux. Les démons tapis dans l'ombre n'existaient que dans mon imagination.

De purs fantasmes.

Je repoussai les couvertures ; l'air nocturne me donna la chair de poule. Au bord de la mer, sur la côte nord de l'Ecosse, le temps est à longueur d'année d'une belle constance : froid et humide.

Cette nuit-là, j'étais transie jusqu'aux os.

*Ça me tiendra d'autant plus éveillée*, me dis-je.

Au contact du sol glacé, mes orteils nus se rétractèrent. Je m'emmitouflai dans ma robe de chambre — du vrai cachemire, pas l'horrible truc synthé qui se vend de nos jours.

Descendue d'un étage, je me fis du thé. Si le breuvage réchauffa mon corps, il ne pouvait rien pour mon âme. J'aurais aimé lire, mais je détestais l'affreux machin électronique que Caimbeul m'avait donné. La tridéo me fichait la migraine. Quant aux implants cybernétiques, je n'avais pu m'y résoudre. Typmod, cybertrash, chatouillefils... quel que soit le nom en vogue cette semaine.

Ne m'étais-je pas assez infligé ce genre de choses ?

A la pensée de Ysrthgrathe, je frémis.

*Trop tôt, pensai-je.*

Mais je n'arrivais pas à m'abuser. Ce que j'avais cherché à empêcher se produisit.

Du moins, si on peut se fier aux rêves.

Vidant le reste de thé dans l'évier, j'allai prendre une bouteille de scotch et m'en versai une bonne dose dans un gobelet. La gorge brûlée, ça me fit monter les larmes aux yeux. Devant ce choix de breuvage matinal, les elfes de Tír na nÓg seraient outrés.

Le diable les patafiote !

Depuis un certain temps, j'étais en froid avec les deux Tír.

Que faire avec les rêves ?

Peut-être les chamanes des NAO me prêteraient-ils une oreille... Mais rien n'était moins sûr. Je me souvins de notre accrochage, avant la Grande Danse Fantôme. M'entendre prédire les conséquences, dans le plan astral, de tout le sang qu'ils entendaient verser n'a pas eu l'heur de leur plaire.



Les imbéciles. Si seulement ils m'avaient écouté ! Je me doutais du résultat... Telles des abeilles sentant le miel à des lieues à la ronde, les Créatures reviendraient en force. Et nous n'aurions pas le temps de faire face.

Cette fois, les monstres surgis du passé déferleraient sur toute la planète.

*M'attends-tu ?  
Depuis longtemps ?  
Aspires-tu à mes caresses ?  
Te souviens-tu ?  
Te souviens-tu des siècles de douleurs et  
d'humiliations ?  
Sais-tu à quel point tu m'as manquée ?*

2

Sa voix résonna dans ma tête.

J'allai augmenter le chauffage. Au diable le règlement sur les économies d'énergie ! Un siècle plus tôt, Caimbeul m'avait offert un Renoir. A de tels moments, j'aimais le contempler. Quand le passé, telle une tache d'encre, s'étale devant moi aux petites heures de la nuit, je me sens seule et j'ai peur.

D'un geste, je désactivai le mur magique que j'avais érigé pour cacher ma remise aux trésors. Même si la magie s'était tarie avec les siècles, c'était un sort simple.

Mais les temps changeaient.

Ces dernières années — une génération à peine —, avaient vu une extraordinaire résurgence de la magie. Dans leurs horribles tridéos, les humains parlaient d'Eveil.



Dunkelzahn avait trouvé fascinant ce « nouveau monde »... Mais n'avait-il pas passé plus de cinq millénaires à rêver ? Qu'en savait-il, au fond ?

Il n'a pas vu ce que le monde est devenu.

Ma remise était une pièce aux murs aveugles, lambrissés de chêne. Des œuvres d'art et des étagères se disputaient chaque centimètre carré. Mes biens les plus précieux étaient entassés là. Au centre d'un mur trônait le Renoir.

Il s'agissait d'une jeune femme et d'une fillette assises à un balcon. Arborant un chapeau rouge vif, la femme avait un visage d'une telle douceur que la regarder suffisait à avoir le cœur serré.

Je me souviens de Renoir quand il a peint ce tableau. L'Institut d'Art de Chicago en possédait une belle copie. Hélas, elle a dû être détruite lors des émeutes de 2011.

Tant de beauté s'est perdue alors.

Dans mon jardin secret, je conservais les vestiges de nombreux univers disparus. Les mondes morts nous cernent. Ils font tellement partie de nos existences que nous n'y pensons plus. A Londres, des édifices vieux de cinq cents ans côtoient des tours de verre construites hier. L'asphalte des années cinquante fut usé par les roues de véhicules qu'on n'imaginait pas voir rouler un jour. Et les nanas « in » se trémoussaient dans les night-clubs avec sur le dos des nippes cousues par des « petites mains » des années quatre-vingt qui suaient sang et eau.

Cette mode-là a fait fureur très peu de temps. Elle a vite disparu.

Les distractions que je me trouvais à ces époques...

J'entreposais dans ma remise la mémoire d'une ère révolue. Un lieu aussi irréel pour ce monde qu'un fantasma tridéo. Qu'est-ce qui m'avait pris de vouloir recréer mes souvenirs ?

C'était terminé.

De la poussière.

Bien sûr...

Alors pourquoi des artistes plus talentueux que moi ont-ils peint les endroits que j'ai décrits ? Pourquoi avoir prié Francisco Lucientes de restituer mes visions cauchemardesques ? Quelle folie ai-je extirpée de son esprit ? Car il n'y a pas de doute possible : il a *vu* les démons.

Son œuvre était posée contre un mur. Je la remis à l'endroit. Les conservateurs de tous les musées du monde tueraient père et mère pour mettre la main sur ce trésor perdu. Comprendraient-ils que ces visions ne viennent pas de l'esprit dérangé de Goya... mais du mien ?

On voyait sur la toile une immense forêt, sa ligne de fuite se perdant dans les brumes de l'oubli. Au premier plan, un couple. La fille, une humaine fluette, avait de curieux traits. L'homme à la barbiche était un elfe élancé aux cheveux noirs. Sur son corps des épines poussaient. Il en avait partout, visage compris. Sa tunique déchirée les laissait entrevoir.

Je faillis les effleurer.



Je laissais libre cours à mes larmes. Que de sang mon peuple n'avait-il pas versé !

Mais à cette époque, ce n'était pas le pire.

Ma complicité... Des actes d'une telle malveillance pouvaient-ils être pardonnés ? Oubliés ?

Je voulus chasser ces idées noires. Peine perdue : bon gré, mal gré, le rêve me replongeait dans tout ça. J'avais laissé des préoccupations futiles me distraire de l'essentiel.

J'avais perdu de vue la raison de ma présence ici.

Avalant mon reste de scotch, je savourai la bienfaisante chaleur qui se diffusa en moi. Peut-être pourrais-je enfin fermer l'œil...

D'un geste, je réactivai le mur magique et remontai me coucher. Les rideaux tirés, je me pelotonnai sous la couette. Je ne pus me résoudre à éteindre la lumière. Puéril ou pas, ça me reconfortait.

Et il faudrait me contenter longtemps encore de ces enfantillages.

*Une grande forêt s'ouvre devant elle.  
Verte et luxuriante.  
Belle et mortelle.  
Elle fourmille de terribles secrets.  
L'intruse avance... et s'enfonce.  
Les yeux baissés, elle voit ses pieds disparaître  
dans une mare de sang.*

3

*Des rêves, pensai-je. Ils ne peuvent pas te faire mal.*

Un jour morose s'était levé. Rien d'inhabituel par ici. Il était midi passé quand je sortis du lit. Malgré le scotch et la lumière allumée, je n'avais pas fermé l'œil avant le lever du soleil.

En temps normal, j'aurais chargé et imprimé le *Times* du matin avant de me faire chauffer une tasse de thé. Mais la perspective de rester enfermée me portait sur les nerfs. Enfilant un jean, des bottes et un pull-over, je pris ma veste de cuir et je sortis.

En cette fin octobre, le vent du nord était glacial.

Atteindre la plage me prit quelques minutes. Après l'averse nocturne, le chemin était boueux. Je glissais un peu. L'air vif me remit d'aplomb.



*Des rêves, rien que des rêves.*

Au fond, je ne me faisais guère d'illusions. Ce n'était pas la première fois que j'avais des prémonitions : la Grande Danse Fantôme, de 1888, par exemple. Et celle de 2014. La première épidémie de SIVTA, la gobelinisation de 2021.

Chaque fois, j'avais vu le coup venir... et je n'avais rien pu faire.

Non que je n'eusse rien tenté... Mais les autres faisaient la sourde oreille, car ils ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez. Ils avaient la mémoire courte. Ou ils n'imaginaient pas le danger si proche.

Perdue dans ces pensées morbides, je m'aperçus que j'avais empiété sur les plates-bandes de mon voisin. Ce salaud haïssait les elfes — en avoir une à côté de chez lui le rendait dingue. Comment m'appelait-il déjà ? Ah oui : « négresse à oreilles pointues », « botte-de-cuir bouffeuse de pâquerettes... » Le terme « négresse » devait se référer à la couleur de ma peau. J'avais du mal à m'empêcher de lui arracher la langue.

En prenant tout mon temps.

Mais les *British* ont la sale manie de désapprouver le bon vieux meurtre. Surtout quand un humain et un « méta » sont aux prises.

Pourtant, nombre d'elfes comptaient parmi la noblesse du Royaume-Uni. J'avais des relations dans les cercles les plus fermés. J'aurais détesté les perdre par la faute d'un butor. Autant le laisser vivre et s'irriter de mon existence.

Une fois mort, il se serait fichu de son voisinage comme d'une guigne, pas vrai ?

Rebroussant chemin, je rentrai. Les brumes s'étaient levées. Le jour promettait d'être ensoleillé.

Mon système de sécurité m'accueillit avec un joyeux : « Bonjour, nous sommes le 20 octobre 2056. La température extérieure est de 9 degrés... »

Ça continua un bon moment ; une fois de plus, je me promis de désactiver ce fichu machin. Mais j'oublierais, comme toujours. Et le lendemain, ça recommencerait...

« Bonjour. Nous sommes le 21 octobre 2056. La température est de... »

Et patati, et patata.

Mes bottes enlevées, je me surpris à siffloter un vieil air.

*Vois les bons côtés de la vie... dee dah dee dee deedilty dah...*

Je ne me souvenais plus des paroles. Quand nous étions ensemble, ça rendait Caimbeul fou. D'une chanson, j'étais incapable de retenir plus de quelques mots. Parfois, je les répétais même de travers.

Dans la cuisine, je mis de l'eau à chauffer. A l'étage, je me fis couler un bain. Puis je me déshabillai et passai une robe de chambre. Entendant siffler la bouilloire, je redescendis préparer mon thé.

Mon plateau de petit déjeuner fut vite prêt. Un soupçon de décadence pour chasser les miasmes de la nuit : du thé et des petits pains à savourer tout en me délassant dans un bain chaud. Peut-



être lirais-je ensuite quelques pages — dans un vrai livre en papier.

Je venais de m'installer dans ma baignoire quand le télécom bipa. Ça ne rate jamais... Le répondeur fit son boulot : la voix de Caimbeul flotta jusqu'à mes oreilles.

— Aina, je sais que tu es là...

Avec un haussement d'épaules, je sirotai mon thé. Ces huit derniers mois, il n'avait plus donné signe de vie. S'il s'imaginait que j'allais sortir de mon bain, il se fourrait le doigt dans l'oeil...

— Ecoute, continua-t-il, je suis en route pour le Royaume-Uni. Je devrais atterrir dans une heure. Il se passe des choses... Il faut que tu sois au courant. J'ai la situation en main, mais nous devons nous revoir. Dans environ quatre heures, je serai à Arran.

Je fermai les yeux. Le malaise que j'avais presque surmonté revint en force. Pour que Caimbeul sorte de sa tanière, il fallait qu'il y ait vraiment du vilain. Les rêves resurgirent dans ma tête. Je frissonnai. L'eau avait tiédi. Soudain, être nue et vulnérable me déplut profondément.

Je finis de me laver les cheveux et je sortis du bain. M'habillant, je m'efforçai de ne pas fantasmer à propos de cette visite inopinée.

Je saurais la vérité bien assez tôt.

Et je doutais fort de la trouver à mon goût.

*Il fait noir.*

*Les ténèbres pèsent sur ses paupières.*

*Elle a l'impression d'être dévorée vive.*

*De se dissoudre dans les ténèbres...*

4

Caimbeul était en retard.

Sans être surprise, j'étais agacée. Non qu'il me tardât de le revoir, mais quand on est porteur de nouvelles « importantes », on devrait avoir la décence d'être à l'heure !

J'avais préparé du thé avec tout ce que Caimbeul aimait : des petits pains au lait aromatisés à l'orange, des sandwiches au fromage, des tranches de cake et des tartelettes.

Le bougre aimait les douceurs.

Mais les sandwiches avaient durci et le cake était rance.

J'étais passée du thé au xérès, et du xérès au scotch.

Et toujours pas de Caimbeul.

Six heures après son heure d'arrivée estimée, j'entendis des pneus crisser sur le gravier.

Quand il sortit de voiture, seul, j'allai ouvrir la porte. Capteurs de sécurité ou pas, on n'est jamais trop prudent.



— L'exactitude n'est pas ton fort, mon cher...

— Ah, Aina..., toujours aussi charmante. Pas de « *Comment vas-tu ? Pourquoi es-tu en retard ? Allons, tu me fends le cœur...* »

Je reniflai de mépris.

— Epargne-moi tes ronds de jambe habituels, Caimbeul. Il fait frisquet. Rentrons.

Je tournai les talons. Je l'entendis sortir un sac de son véhicule.

— Ferme la porte et réactive le système, veux-tu ? lançai-je par-dessus mon épaule.

Maugréant, il s'exécuta. Je m'installai au salon ; plus tôt, j'y avais allumé un feu.

Entre le xérès et le scotch.

— As-tu laissé cette femme chez toi ? m'en-quis-je.

— Oui.

Il jeta son manteau sur le divan et s'écroula sur une bergère à oreilles, près de l'âtre. Je lui tendis un cognac et me resservis un scotch.

— Tu m'en vois étonnée. J'aurais cru que tu l'aurais traînée ici pour qu'elle repasse tes chemises et reprise tes chaussettes... Entre autres.

— Entre autres... ?

Quel fieffé gredin, ce type.

— Je parle de ce que tu aimes faire avec des poulettes assez jeunes pour être tes arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-petites...

Il leva une main.

— Ça va. J'ai compris.

— Tant mieux ! Epargne-moi *aussi* tes idiosyncrasies dans ce domaine...

— Que t'importe ? Ma vie privée ne te regarde pas.

Piquée au vif, je me détournai. Bien sûr, il menait sa barque comme il l'entendait. Depuis des siècles, je n'avais plus aucun droit de regard sur tout ça.

Mais les vieilles habitudes ont la vie dure.

Le silence se prolongea. Autrefois, je l'appréciais. A présent... il me pesait. J'aurais tant voulu que tout redevienne comme avant...

Trop tard.

Comme toujours.

— Passer les douanes n'a pas été du gâteau, dit-il.

— Avais-tu des trésors particuliers ? m'enquis-je.

Il m'invita à prendre place près de lui. Comme s'il était le maître des lieux.

— Non.

— Tu t'es fait des ennemis dans ce pays ?

Il sourit. Il ne portait pas son maquillage habituel et je le préférais ainsi. Sans doute poussé par son sens pervers de l'humour, il avait adopté un horrible masque de clown.

Ce voyou de Caimbeul.

Nous bavardâmes de tout et de rien. Un moyen de faire baisser la pression après une liaison qui s'était soldée par un échec. Trop d'eau avait coulé sous les ponts.

Trop d'années.

Le feu se mourait. Nous étions éméchés.

— Ainzi..., bafouillai-je, la langue pâteuse. Pourquoi tant de mystère ?



J'espérais qu'il avait compris que m'avoir quittée était une erreur. Après tout ce temps, était-il décidé à recommencer ?...

Stupide, je sais.

— Je *les* ai battus, souffla-t-il. Tu as soutenu que les NAO *les* ramèneraient avec leur fichue magie de sang... Et tu avais raison, Aina.

Une main glaciale serra mon cœur. La chaleur bienfaisante de l'alcool me quitta. Je redevins lucide.

— Que dis-tu là ?

Je luttai pour garder une voix calme. En vain. Il n'y prêta pas attention.

— Ils ont voulu revenir à la charge. Mais j'étais là : je les ai arrêtés ! Oh ! avec de l'aide, je le reconnais... J'avais recruté une bande de shadowrunners. Nous avons joué à nos petits jeux dans les métaplans. C'était hypersensas ! Je ne m'étais plus senti aussi vivant depuis... Tiens, je ne sais plus depuis quand ! Tu imagines ? Seul contre eux...

« Il y a bien eu cette algarade à Maui, mais ça n'était pas bien difficile à régler. »

Il éclata de rire. Quand l'avais-je vu heureux pour la dernière fois ? En d'autres circonstances, j'en aurais été enchantée. En l'occurrence, je brûlais d'envie de le secouer comme un prunier.

Se réjouir de pareille catastrophe... Comment pouvait-on ?

C'était bien de lui : croire en avoir terminé avec eux... Quel incommensurable orgueil.

— ... Puis je leur ai raconté l'histoire de Thayla, continua-t-il. Et je les ai chargés de retrouver sa Voix.

— Ça a marché ?

— Bien sûr ! s'exclama-t-il, indigné. Pour qui me prends-tu ? Un amateur ? Nous avons eu nos différends, mais tu dois quand même voir quel tour de force c'était !

— Je vois surtout un ego démesuré. Avec ton éternelle fascination pour les machinations tu es passé à côté de la plaque. Comme d'habitude.

— Tu es jalouse.

— Quoi ?

— Tu es jalouse.

— De quoi ? fis-je, sidérée par le tour que prenait la conversation.

— De mes pouvoirs. Tu ne supportes pas qu'on puisse être meilleur que toi.

— Ne fais pas l'andouille !

— Parce que tu nies ?

Avec son air narquois, je l'aurais volontiers giflé.

— Ça ne mérite même pas une réponse ! Ce que tu poursuis, Caimbeul, c'est une ridicule gloriole.

— Il faut toujours que tu m'appelles Caimbeul. Je n'ai plus entendu ce nom depuis trois cents ans.

— Très bien, Arlequin, si tu préfères. Mais c'est hors sujet. Les Horreurs sont revenues et tu imagines les avoir fait fuir à toi tout seul... C'est bien ça ? J'ignore ce qui s'est vraiment passé à Maui : dès que tu n'occupes plus le devant de la



scène, tu passes sous silence beaucoup de choses.

Il me regarda, agacé.

— Très bien, Aina... A Haleakala, un groupe de kahunas utilisait la magie de sang. Ces kahunas ont ouvert un Portail — l'Ennemi a pu s'y faufiler. Par bonheur, on l'a refoulé à temps. Tu vois. Pas de quoi s'inquiéter.

— Ben voyons ! D'abord, tu rencontres des Horreurs dans les métaplans. Tu réussis à les « vaincre ». Pourtant, certaines s'infiltrèrent dans ce plan. Et tu estimes tout danger écarté ?

« Eh bien, mon cher, j'ai fait des rêves qui ne laissent aucun doute : tu as échoué. »

Il rit.

— Aina rêve et on doit tous trembler !

— J'avais oublié ce charmant côté de ta personnalité, Caimbeul. Il m'est arrivé d'avoir raison.

— Comme d'avoir tort.

— Pas souvent.

Il ne trouva rien à répondre.

— Je pensais que ces nouvelles te passionneraient. Toi seule sait encore comment c'était quand le Fléau accablait le monde.

Je haussai les épaules.

— Il y a également Alachia et Eهران... Oh ! j'oubliais que vous êtes brouillés. En tout cas, eux non plus n'ont pas oublié.

— Alachia voit les choses différemment. Comme toujours. Eهران ne vaut pas une verrue sur le derrière d'un troll. Quant aux autres...

— Vas-y, Caimbeul. Vide ton sac. Comment te sens-tu ?

Après m'avoir lancé un regard noir, il se resservit à boire.

— Donne-moi de l'eau, dis-je.

A ma surprise, il obéit, me tendant un gobelet avant de se rasseoir. Un long silence suivit. L'eau fraîche chassa de ma bouche le goût du whisky.

— Dis-moi ce qui s'est passé, demandai-je. La première fois.

Il mit un long moment à répondre.

— Les démons construisaient une sorte de pont, en prenant comme repère le pic d'énergie de la Danse Fantôme. Ils sont aussi teigneux que dans mon souvenir, Aina. Même pires...

« Je devais m'assurer que les runners feraient le poids. En règle générale, ce fut le cas. Un a manqué les tests ; les autres ont satisfait à mes exigences. Ils ont ramené la Voix. Ils n'avaient pas encore regagné le pont quand un homme nommé Darke me captura. Ce salaud à la solde de l'Ennemi m'avait suivi dans les métaplans. Et moi qui croyais *le filer* !

« Il a recouru à la magie du sang pour corrompre le site. Je ne saurai jamais combien d'enfants furent sacrifiés... Néanmoins, Thayla a chanté et l'Ennemi a battu en retraite. Voilà ! »

Je faillis avaler de travers une gorgée d'eau.

— Une minute... Tout ça est un peu trop bien ficelé. Thayla peut tenir l'Ennemi en respect, entendu, mais *qui* la protégera de gens comme Darke ?

— Des runners sont restés avec elle, fit-il.



— Tu ne t'es pas porté volontaire, à ce que je vois.

— Ne sois pas ridicule. Je suis trop important pour me limiter à ça. De plus, tant que Thayla sera là, l'Ennemi ne passera pas.

— Pas à cet endroit, en tout cas. Et tu es certain que les Horreurs ont été refoulées à Maui ?

— Bien sûr.

J'aurais tant voulu le croire !

Je contemplai l'âtre. Selon nos légendes, dans un lointain passé, la Voix de Thayla avait repoussé les Horreurs. Comme tout grand monarque digne de ce nom, elle s'était sacrifiée pour son peuple. Peut-être Caimbeul avait-il accompli cet exploit.

Les Horreurs avaient battu en retraite...

... Pour l'instant.

Je me détendis. C'était l'occasion rêvée de faire des plans, d'avertir qui de droit...

Le télécom bipa, me faisant sursauter.

— Qui peut appeler à une heure pareille ?

— C'est peut-être pour moi, Aina. J'ai laissé ton numéro.

*Splendide* ! pensai-je. Tout juste ce qu'il me fallait. Mon numéro sur liste rouge entre les mains des petits copains de Caimbeul...

Je décrochai le vieux combiné que j'avais fait installer dans la pièce, sans système vidéo.

— Allô ?

De la friture me répondit. Bondissant en arrière, je lâchai l'appareil qui tomba sur le sol.

— Aina...

Ce mot résonna dans toute la pièce — impossible !

Je connaissais cette voix...

— *Aina, je suis revenu. Pour toi.*

On coupa la communication.

— Qui était-ce ? s'enquit Caimbeul.

Mon salon me sembla plus froid que l'hiver.

Qu'une pierre tombale.

Depuis longtemps, je savais qu'il y avait bien pire que la mort.

Je répondis d'une voix tremblante :

— C'était le passé, Arlequin, revenu nous hanter. A Maui, tu n'as pas empêché les Horreurs de traverser, mon cher. Je viens d'en avoir une en ligne.

« Et elle est là pour moi. »



*Au bord d'une falaise, elle regarde les goélands pêcher à la surface des flots. Sur la plage, un garçon et une fillette jouent au ballon. La marée recouvre leurs empreintes.*

*Les voix aiguës des enfants lui parviennent, sans qu'elle comprenne ce qu'ils crient.*

*Sous ses yeux, la mer tourne au rouge sang... et la plage saigne.*

5

— Ne sois pas ridicule ! protesta Caimbeul.

— Es-tu sourd ? Tu n'as pas pu ne pas entendre !

— Une mauvaise farce, sans doute.

— Pas du tout, et tu le sais. Je *connais* cette voix !

Croisant les bras, je me détournai. Tant de temps s'était écoulé... Ça m'était sorti de la tête. Pourtant, jamais je n'aurais pu oublier ce timbre de voix.

Celui de Ysrthgrathe.

Comme le crissement de la craie sur un tableau noir.

Un chuchotement d'enfant.

Du verre qui se brise.

Un adieu à ceux qu'on aime.

Ce démon modulait sa voix pour mieux tourmenter ses proies.

Une sueur glacée coula entre mes omoplates.

*Non ! Je refuse de m'avouer vaincue si vite !* pensai-je, refoulant la panique.

*Il s'y attendait. A moi de rester circonspecte et de choisir le terrain et les armes.*

— Une seule Horreur, voyons, Aina ! reprit mon compagnon, raisonnable. On peut la vaincre.

— Il ne s'agit pas de ça ! m'écriai-je, agacée. As-tu oublié ce que je t'ai expliqué ? Il y a des années, si je ne m'abuse, nous en avons longuement discuté. Ou ta mémoire est-elle plus sélective que jamais ?

— Nous avions convenu de ne plus en reparler. Or tu n'arrêtes pas de remettre ça sur le tapis !

— Peu importe cette époque. Je ne vise pas ça. Je te demande si tu te souviens de mes explications sur Ysrthgrathe ?

— C'est une façon élégante de détourner la conversation à tes fins...

— Veux-tu la fermer une seconde et *m'écouter* ? N'y a-t-il vraiment que toi au monde ! N'as-tu pas entendu *un mot* de ce que j'ai dit ? Oh, j'abandonne !

Je sortis du salon comme une furie.

Il me fallait remettre la main sur mon grimoire.

J'avais à faire.



Une fois mes défenses magiques en place, je me détendis. Avais-je pris le risque d'attirer l'attention sur moi ? Ces temps derniers, un mana puissant se repérait comme le nez au milieu de la figure.

Qu'importait ? Il m'avait retrouvée...

Caimbeul frappa à la porte de mon bureau.

— Va-t'en.

— Ne fais pas de caprice, Aina. Ouvre-moi.

— Cher Arlequin, je ne voudrais pas te causer le moindre désagrément.

Je l'entendis pousser un soupir à fendre le cœur...

— Laisse-moi entrer, insista-t-il.

J'ouvris.

— Oh ! Le grand Arlequin nous fait la grâce de nous rendre visite. Eblouissez-nous avec vos perles de sagesse ! Votre présence nous honore. Consentez-vous à ce que nous embrassions votre traîne ?

— J'ai été... peu diplomate.

— Tu t'es conduit en parfait idiot.

— Très bien. Je me suis conduit en parfait idiot. Dès que tu es troublée, tu deviens sarcastique.

— Quelle sagacité, mon cher. Mais là, tu te fourvoies. Je ne suis pas troublée, j'ai une *trouille* bleue ! Et si tu avais deux sous de bon sens, tu aurais aussi peur que moi.

Sans hâte, il fit le tour de mon bureau, touchant les livres, les totems, les rouleaux et les autres artefacts que j'avais soigneusement catalogués. Certains étaient théoriques, d'autres pra-

tiques. Caimbeul avait aussi une collection impressionnante. Mais je gardais une bonne avance sur lui.

Tirant un livre d'une étagère, il demanda :

— C'est quoi ?

— Ça... ( Je lui pris l'ouvrage des mains et le remis en place ) ...ne te regarde pas. Tu en as sûrement deux semblables chez toi.

Il eut l'air aussi agacé qu'intrigué.

— Pourquoi te mets-tu dans des états pareils, Aina ? Ça me dépasse. Tu as déjà eu affaire à cette Horreur. Vistrosh m'a raconté une histoire extravagante à propos de ta victoire.

Me frottant les yeux, je soupirai.

— A-t-il dit ce qui s'est vraiment passé ? Ou a-t-il inventé un conte ridicule ? Voyons : *« Alors Aina leva les bras au ciel, attirant sur le monstre les foudres du ciel. Avec un ultime hurlement de désespoir et de rage mêlés, ce dernier retourna au néant. »*

S'installant sur le fauteuil en cuir, Caimbeul mit ses bottes sur mon bureau.

— C'était de cette veine-là.

— Tu sais aussi bien que moi comment ça se passe. J'ai eu le dessus sur Ysrthgrathe, mais ça n'avait rien d'évident, crois-moi ! J'ai failli y laisser ma peau, sacrifiant plus de choses que tu ne peux imaginer.

— Comme ton grimoire de chair ?

— Oui. Je m'en suis *défaite*. Te souviens-tu de mes cicatrices ? Des années de magie du sang... J'ai renoncé à tout pour le renvoyer dans son plan ! Et voilà qu'il revient !



« J'avais tant de puissance au bout des doigts... Regarde-moi maintenant ! Mais... que fais-tu ? »

L'air très intéressé, il avait pris mon grimoire et le feuilletait, tout naturellement.

Choquée par cette indélicatesse, je le lui arrachai des mains.

— Et tu ne me seras pas d'une grande aide, Caimbeul ! Tu es trop égoïste.

— L'Ennemi a été refoulé, sinon Ysrthgrathe ne serait pas le seul à être passé à travers les mailles du filet. Tu laisses ce qui s'est produit il y a des millénaires affecter le présent.

— Ne me raconte pas que le passé n'a pas de prise sur toi, Caimbeul. Toi et moi savons à quel point c'est faux.

— Voilà pourquoi j'ai rompu avec toi ! s'écriait-il. Il faut toujours que tu harcèles ton monde !

— Parfaitement. Je ne m'appelle pas Sally, Susan ou Shon ! Toutes ces dindes qui te vénèrent comme un demi-dieu ! S'envoyer des flagorneuses doit vite perdre de son attrait !

— Ces prises de bec ne nous mènent nulle part. Qu'as-tu l'intention de faire ?

Le grimoire serré contre moi, j'allai tirer les rideaux. Il pleuvait ; de temps à autre, des éclairs zébraient le ciel.

Celui d'un pays brut, sauvage et indompté.

— J'ai érigé des protections. Seront-elles efficaces ? Je voudrais... Bah ! Autant désirer que le soleil se lève à l'ouest. Tu connais le vieil adage... « Avec des si, on mettrait Londres en bouteille ! »

Caimbeul vint se placer derrière moi. Un nouvel éclair déchira la nuit.

— Tu devrais le dire aux autres, souffla-t-il.

— Pourquoi pas toi ? Tes relations avec eux ont toujours été meilleures que les miennes.

— Aina, je ne suis pas convaincu. Toi, si. Tu seras plus efficace. Dis-leur.

— Leur dire quoi ? Que je fais des rêves et que j'ai eu un appel téléphonique inquiétant ?

— Allons ! Ne te défile pas. Ils devront bien t'écouter. Ceux qui comptent sauront à quoi s'en tenir.

Je me tournai. Nous étions si proches que j'absorbais sa chaleur.

— Pourquoi y tiens-tu, Caimbeul ? Qu'as-tu encore caché dans ta manche ?

Il haussa les épaules.

— Ta réaction n'est pas étrangère à ma position. Depuis que je te connais, jamais je ne t'avais vue bouleversée à ce point... Par un vulgaire coup de fil ! Tes mains tremblent. Tout à l'heure, j'ai bien cru que tu allais tourner de l'œil... Et tu n'es pas du genre à tomber dans les pommes pour un rien.

Je ne pus réprimer un sourire. Dire qu'il pouvait encore me toucher ainsi. Aux pires moments, il avait l'art de me ramener sur terre...

— Tu oublies Dunkelzahn... *Eux* ne sont pas près de me pardonner.

— Sans doute. Mais tu te dois d'essayer.

— Et par où devrais-je commencer, à ton avis ? Tír na nÓg ? Voyons... J'ai tellement de bons amis parmi les Anciens... Alachia, en parti-



culier. Depuis notre fiasco avec les dragons, nous sommes comme cul et chemise... Elle m'aidera, c'est certain !

« Et Tír Tairngire... Ma relation avec Aithne est au beau fixe ! Après la mort d'Hebhel et de Lily, si j'étais en flammes, il ne se fatiguerait même pas à me pisser dessus... Non que je ne l'en blâme point... »

— C'était il y a longtemps, insista Caimbeul. Il y a des problèmes plus pressants qu'un passé mort et enterré !

Lentement, je fis le tour de mon bureau. Tant d'années à amasser de la sagesse. A anticiper la crise. Maintenant qu'elle était là, j'avais du mal à réagir.

En fait... j'avais peur.

— Un jour, quelqu'un m'a dit que la mémoire était tout ce que nous avions. A l'instant même où nous parlons, il y a un léger décalage entre ce que nous entendons et ce que nous comprenons. Notre *expérience* même est une sorte de décalage. *Tout* est mémoire, Caimbeul. Sans elle, plus rien n'a de sens. Qui ne se souvient plus du passé est condamné à le répéter... Tu vois, même les philosophes humains l'avaient compris. Cesse de fuir la réalité. Le passé est très présent... tu peux me croire.

Paupières baissées, je laissais les souvenirs m'envahir, telle une marée montante...

*Trois oiseaux sont perchés sur une branche. Ils s'apprêtent à prendre leur envol dans les nuées, quand des flèches percent le cœur des deux plus beaux.*

*Le troisième fuit à tire-d'aile. Il se sait traqué. Plus jamais il ne connaîtra la paix.*

6

Les Anciens ont toujours fourré leur nez partout.

Ça doit venir de nos privilèges. Peu de gens soupçonnent notre existence. Et nul ne nous a jamais empêchés d'agir à notre guise. Il y a bien eu cette histoire de dragons. Mais eux aussi doivent fermer l'œil, un jour ou l'autre.

Alors, même si nous avons dérouillé, quand le chat n'est pas là ( où les reptiles, en l'occurrence ), les souris dansent.

C'est bien ce que nous faisons.

Pour ma part, j'ai toujours préféré garder profil bas. Je fuyais les fantasmes flamboyants de mes congénères. Les récits qui ont pu se colporter sur mon compte étaient des radotages de bonne femme !

Ce n'était pas un hasard. A mon avis, notre présence est plus un danger qu'un bien.



Si j'avais été plus vigilante, certains événements n'auraient jamais eu lieu.

J'étais allée en Angleterre. Pourquoi ? Je ne sais plus. Sans doute pour voir la collection de pierres du Wiltshire. On parlait à mots couverts de puissance magique.

Il y a toujours eu des sites privilégiés, dépositaires de pouvoirs surnaturels. Celui-là était du lot.

Voilà pourquoi j'y étais allée. Avec deux sous de bon sens, j'aurais laissé ces gens à leur triste sort, crachant leurs poumons à qui mieux mieux.

Un tas de paysans crasseux et superstitieux !

J'ai longtemps élu domicile à l'est. Là, on ne me regardait pas de travers comme un démon noir. A peine mentionnait-on en passant la couleur de ma peau.

Parmi ces Anglais retardés, avec leur teint livide et leurs dents gâtées, j'étais un objet de peur et de haine, qu'il valait mieux abattre. Et le trou où ils m'avaient jetée pourrait bien être mon tombeau.

On l'appelait la Tour. Bien entendu, ça n'avait rien d'une tour. On eût plutôt dit un assemblage de châteaux et de tourelles. Non que j'ai eu l'occasion d'en voir grand-chose. J'y avais été conduite en pleine nuit. Depuis, je n'avais plus revu la lumière du jour.

Parfois, je me posais des questions... Se souvenait-on de mon existence ?

Une fois par jour, un geôlier glissait du pain et une écuelle par la grille de ma geôle. Je l'enten-

dais marmonner son catéchisme dans sa barbe. Pour ce que ça lui servirait ! Sans parler du climat politique... Il risquait bien d'y perdre la tête ! Mais ne nous rabattons-nous pas systématiquement sur les icônes de notre enfance ? Sur les contes que nous nous récitons pour tenir les monstres en respect ?

J'avais tout l'air d'un démon, je le savais. Dieu merci, je n'avais plus les oreilles pointues. Même si la ferveur religieuse populaire n'avait jamais été aussi forte, la magie était au plus bas. Les charlatans et les imposteurs se vantant de changer le plomb en or pullulaient comme des poux sur un chien pelé. Du reste, ils ne lésinaient pas sur la vermine pour « chasser les démons ».

Ceux dans mon genre, à la peau noire et aux cheveux blancs. Une teinture y remédiait vite. Par chance, mes pupilles avaient viré au gris-marron. Autrement, j'aurais été abattue depuis belle lurette.

*Et Vistrosh, avec sa peau couleur céathral et ses iris roses !*

Dans la Tour, j'étais mieux cachée que le trésor d'un avare.

Comment avais-je pu finir dans ce trou ? Ma faiblesse, comme toujours...

— *Aidez-nous !*

*Baissant les yeux, je vis une fillette de huit ans environ. En haillons, elle marchait nus-pieds. Quel désespoir la poussait à supplier un étranger ?*

— *Ils sont malades...*



— Qui ça ? demandai-je.

— Tout le monde... sauf moi.

Pourtant, elle était loin de respirer la santé. Le regard halluciné, elle avait de la fièvre — je m'en aperçus dès que je m'approchai.

— Je vous en prie...

Les mains tendues, elle faillit me toucher, mais se ravisa, trop effrayée.

— Pourquoi crois-tu que je pourrais vous aider ?

— Il faut que quelqu'un nous secoure ! Ou je resterai seule au monde... Ils vont... mourir !

Je ne voulais pas d'histoires. Aussi loin qu'il m'en souviennait, je m'étais toujours tenue à l'écart des humains. A chacun son destin. J'avais d'autres chats à fouetter. Mais cette fillette malade me rappela le passé.

Je la laissai m'emmener dans une hutte à la chaume grossière.

Un feu de tourbe alourdissait une atmosphère déjà pesante et confinée. Un trou d'aération, dans le toit, laissait échapper la fumée. Les malades en étaient à divers stades d'une seule et même pathologie.

La grippe.

Pourquoi étaient-ils affectés à ce point ? C'était pourtant une maladie assez banale, loin d'être aussi terrifiante que la peste ou le choléra. Quand ces calamités s'abattaient sur une ville, en quelques jours il ne restait plus âme qui vive.

A mes pieds gisait une femme d'âge mûr. M'agenouillant, je lui pris le pouls : saccadé. L'endroit étant proche de nodes magiques, je

*cédai à la tentation. Yeux clos, j'entrevis le canevas d'une existence qui ne tenait plus qu'à un fil. De pâles couleurs tremblotaient, proches de l'extinction. Pourtant, une ligne bleu vif subsistait.*

*Me concentrer était ardu ; la vision restait nébuleuse. Une seconde de distraction ou d'hésitation, et je la perdrais. Pourtant, guérir cette femme serait un jeu d'enfant. Il y avait si longtemps que je n'avais plus pris le risque...*

*Que je n'avais plus été tentée.*

*Un petit bruit me coûta ma concentration. Me tournant, j'aperçus la fillette dans l'ombre, sur le seuil. Un instant, le présent et le passé se télescopèrent. Je sus alors que j'aiderais ces pauvres gens.*

*Reprenant le poignet de ma patiente, je puisai dans mes chiches réserves de pouvoir, et m'appliquai à retisser la toile de sa vie. Une chaleur caractéristique m'envahit, se déversa en elle et chassa la fièvre. Espoir et vitalité reprirent possession de son corps.*

*Epuisée, je lâchai la femme, un sourire aux lèvres. Alors que j'avais mis des armées à genoux d'un geste de la main, ce jeu d'enfant m'avait vidée !*

*Et que me valut ma générosité ?*

*Une cellule puante dans cette putain de Tour !*

*Les malheureux que j'avais sauvés n'étaient pas responsables. J'imagine que garder le silence sur un tel miracle était au-dessus de leurs forces.*



Quand l'histoire arriva aux oreilles du clergé, Dieu sait de quels délires on l'avait parée.

Depuis que la reine Mary était montée sur le trône, les Protestants et les Catholiques n'avaient pas cessé de se quereller. Une seule chose mettait tout le monde d'accord : ce qui avait trait, de près ou de loin, à la sorcellerie devait être éradiqué.

Pour une raison mystérieuse, après ma capture, le prêtre local ne m'exécuta pas séance tenante. Ma peau l'avait-elle impressionné ? Voulait-il se faire bien voir de l'évêché ? En tout cas, je fus traînée à Londres et jetée dans la Tour.

Où je croupis des mois durant.

On murmurait que certains détenus, enfermés depuis des années, avaient été oubliés. Je m'efforçai de ne pas y penser.

L'été succéda au printemps.

Puis ce fut la Toussaint.

La nuit tombait vite. Derrière ma minuscule lucarne flottait un épais brouillard. La lueur vacillante des torches donnait un air irréel au paysage. Une nuit parfaite pour le Malin.

Si on ajoute foi à ce genre de choses.

Assise dans le noir depuis des heures, j'étais accablée d'ennui. C'est le pire, pour un prisonnier. Je puis en témoigner, car ce n'était pas la première fois que je croupissais dans une geôle.

Un bruit me fit sursauter. On montait les marches. On venait m'exécuter. Après tout ce temps, on s'était souvenu que j'existais... Le moins que je pouvais faire, c'était de mourir debout.

Pourtant, j'étais incapable de lever le petit doigt.

Des éclats de voix parvinrent à mes oreilles. Se disputait-on ? Une clef tourna dans la serrure ; la porte s'ouvrit.

L'éclat des lampes me blessa les yeux. Encore une seconde, et la morsure de l'acier aurait raison de moi.

— Vous pouvez nous laisser...

Cette voix !

Je cillai, en croyant à peine mes yeux.

Devant moi, vêtue de velours, se tenait Alachia.

— Que fais-tu là ? bafouillai-je.

Elle fronça les sourcils.

— Tu n'apprendras jamais les bonnes manières... Ignores-tu qu'il convient de se lever en présence d'une souveraine ?

Je ricanai.

— Le Bois de Sang n'est plus qu'un mauvais souvenir ! Il a sombré dans l'oubli depuis des lustres... Tu n'es pas plus reine que moi !

— Tu n'as jamais été ambitieuse.

— Non. Pas plus que je ne suis stupide ou vaniteuse.

Le pli qui barrait son front se creusa. Même affreusement rembrunie, Alachia restait superbe : le teint laiteux, une crinière flamboyante, des yeux d'un bleu parfait... Si elle n'était plus aussi éblouissante que par le passé, la faute en incom-  
bait au déclin de la magie.

Disons que sa beauté s'était... humanisée.



— Sale peste ! souffla-t-elle. Tu as toujours été ma croix personnelle... Amusant, comme expression, ne trouves-tu pas ? Ma présence ne t'intrigue pas plus que ça ?

Heureuse de l'agacer, je gardai le silence. Après tout ce temps, nous retombions dans les mêmes travers...

— Eh bien, reprit-elle, exultant presque, dans une quinzaine de jours, sache que je retrouverai un trône. Bien sûr, il sera moins prestigieux que les précédents, mais pour l'instant, il fera l'affaire.

— De quoi parles-tu ?

— N'es-tu pas au courant ? Mary se meurt ; Elisabeth va être couronnée. Henry doit se retourner dans sa tombe ! Abattre la mère de cette pauvre fille parce qu'elle était incapable de lui donner des garçons... Le barbare !

— Quel rapport avec toi ?

— Comment ? Ne devines-tu pas ?

Soudain, je compris.

— Es-tu folle ? soufflai-je.

— Allons, Aina... ! minaуда-t-elle.

J'étais abasourdie. Depuis toujours, elle se mêlait de ce qui ne la regardait pas. Mais ça... c'était trop !

— Comment te proposes-tu d'accomplir ce miracle ? Crois-tu que personne ne remarquera la différence ?

— Ah, mais je m'y prépare depuis des années, ma chère. Il m'a fallu un temps et une énergie infinis. T'imagines-tu que j'ai fait mon

apparition aujourd'hui ? Oh non ! Ça fait un bon moment que je *suis* Elisabeth.

— Mais ses domestiques, ses mentors... quelqu'un, sûrement...

— Rien de bien sorcier... Un sort par ici, un envoûtement par là... Et de la patience. Jamais je n'aurais cru posséder de tels trésors de patience. Enfin, me voilà parvenue à mes fins !

Je restais bouche bée. C'était de la folie furieuse ! Imaginait-elle pouvoir jouer cette farce longtemps ?

Franchement, ça me dépassait.

— Aina, tu n'as jamais vu plus loin que le bout de ton nez, soupira-t-elle. Durant les prochains millénaires, nous contrôlerons le cours des événements. Nous façonnerons le monde à notre image. Réfléchis : nos pouvoirs nous seront restitués. Je ne parle pas d'un misérable ruisseau, mais d'un véritable torrent qui emportera cet univers ! Les humains sont des veaux. Nous les dominerons toujours.

« Les contes et les légendes que tu répands ne suffisent pas. Nous devons rester aux commandes. C'est notre destinée. »

Inutile de vouloir me lever, mes jambes ne me portaient plus. Ce qu'elle proposait allait à l'encontre de toutes mes convictions sur notre raison d'être, notre destin, nos devoirs... Nous devons protéger le monde, afin que le savoir traverse les siècles et les millénaires.

Elle savait à quoi je consacrais mes efforts. Comment pouvait-elle rejeter tout ça pour une forme si minable de pouvoir ? Il était vrai que la



puissance, de quelque ordre qu'elle soit, l'avait toujours excitée. Je ne comprendrais jamais vraiment Alachia. Elle était *beaucoup* plus âgée que moi.

Pourtant, je vivais depuis si longtemps que le calvaire de Sisyphe me paraissait une bénédiction.

— Tu pervertis notre nature, lâchai-je.

— Cette attitude pieuse est assommante, ma chère. Je te préférerais encore quand tu fricotais avec ton compagnon. Lui au moins n'aurait jamais toléré cette hypocrisie. Et il te poussait à beaucoup de choses...

Me sentant blêmir, je me félicitai une fois de plus de mon teint mat. La cruauté était la marque de fabrique d'Alachia. Comment avais-je pu baisser ma garde une seconde ? Anéantie, je n'eus plus la force de me battre.

— Que me veux-tu ?

Elle approcha. Sa somptueuse tenue effleura mes haillons.

— Je veux la promesse que tu n'interviendras pas, Aina. Tu pourrais me compliquer la vie. Et c'est hors de question. J'ai déjà trop investi.

— Comment as-tu appris que j'étais en Angleterre ?

— Un heureux hasard. Depuis quelque temps, je suis à l'affût de toute rumeur concernant la sorcellerie. Quand j'ai appris l'arrestation d'une femme noire aux cheveux blancs, j'ai tout de suite pensé à toi.

— Savais-tu depuis le début que je croupissais ici ?

— Naturellement. Une action immédiate n'était pas envisageable. De plus, tant que je n'avais pas décidé de ton avenir, je voulais que tu restes hors course.

Je fermai les yeux. Connaissant Alachia comme je la connaissais, elle m'aurait volontiers abandonnée à mon triste sort quelques décennies...

Le temps que je perde la raison.

— Que proposes-tu ?

— Je viens de le dire. Ne me mets pas de bâtons dans les roues. Je régnerai sur ce minuscule royaume.

— C'est de la folie, Alachia ! Pourquoi le désires-tu à ce point ?

— J'ai besoin de gouverner.

— Et si je m'y oppose ?

— Je trouverai une oubliette où te laisser croupir. Tu n'expireras pas. Mais tu seras la première à le regretter amèrement. Tu n'as pas le choix, je crois.

Elle me tenait. Je n'avais aucun moyen de l'arrêter. Quand elle me libérerait, nous verrions bien qui aurait le dernier mot.

— Très bien, dis-je. J'accepte.

Elle accéda au trône le 17 novembre 1558, et gouverna quarante-cinq ans ! Incroyable... Dès que je le pus, je lui rendis les choses aussi difficiles que possible. Oh ! je me gardais de toute action directe. Ce n'était pas dans ma nature. Mais j'avais des contacts utiles ; semer la paranoïa fut un jeu d'enfant. Il suffisait de jeter de



l'huile sur le feu. Prise entre les Français et les Espagnols, Alachia devait en outre se préoccuper de la santé de la nation.

Et son surnom, la Reine Vierge, n'a jamais cessé de m'amuser.

Alachia n'en était pas à son coup d'essai. Mais dans ce cas particulier, son impudence m'a abasourdi.

A partir de là, j'ai mis un point d'honneur à ficher ses plans par terre chaque fois que c'était possible.

*Crois-tu m'échapper en te réfugiant dans le passé ?*

*Crois-tu que tout leur dire te mettra en sécurité ?*

*Ignorest-tu que j'attends depuis une éternité ?*

*Aussi patient que l'Eternité en vérité ?*

*Ne sais-tu pas que jamais tu ne pourras m'arrêter ?*

7

— J'ai tenté tout ce que j'ai pu..., soupirai-je.

— Et ? encouragea Caimbeul.

J'avais parlé à haute voix.

— Rien. ( Tirant les rideaux d'un coup sec, j'oblitérai la tempête. ) Je devrais faire mes bagages, je suppose.

Il se rassit sur le fauteuil en cuir.

— Ainsi, tu vas tout dire. Où te rendras-tu d'abord ?

— A la Cour Seelie. Je devrais y recevoir l'accueil le moins hostile.

— Si tu la trouves.

La remarque me fit rire.

— Ah, Caimbeul ! Ce sera le plus facile.



Le matin suivant, sous le crachin, nous fourrâmes nos sacs dans le coffre de la voiture de location. Les systèmes de sécurité activés, alarmes et sortilèges, je verrouillai la porte d'entrée. J'eus le terrible pressentiment que je voyais Arran pour la dernière fois.

*Maudits soient-ils, jusqu'au dernier ! S'ils avaient écouté ! S'ils s'étaient abstenus de jouer avec des puissances qui les dépassent ! Je ne devrais pas quitter ma maison une fois de plus pour me replonger dans des histoires que j'ai mis des siècles à oublier !*

Les pires étaient ceux qui s'obstinaient en toute connaissance de cause.

Maudits, trois fois maudits soient-ils !

Caimbeul ouvrit la portière du passager et attendit que je prenne place. Calée dans le siège en synthécuir, j'humai l'odeur caractéristique du vinyle. La portière refermée, Caimbeul fit le tour du véhicule et s'installa au volant.

— Durant ton sommeil, j'ai réservé des billets d'avion, Aina. Ça coûte la peau des fesses et j'entends que tu me rembourses.

— Comment peux-tu parler fric à un moment pareil ?

Du coin de l'œil, je le vis hausser les épaules.

— Je sais que tu as un joli pécule.

— Toi, tu amasses l'argent à tour de bras. Une place d'avion, c'est une peccadille !

— Là n'est pas la question. J'en fais une affaire de principe.

— Une affaire de... ?

Je ris tant que j'en eus mal aux côtes.

Je regardais défilier le paysage en trifouillant la tridéo. Toutes mes tentatives se soldaient par de la friture. Enfin, je tombai sur une fréquence pré-historique qui diffusait une rétrospective musicale de début de siècle. Désactivant la fonction tridéo, je savourais les mélodies. J'avoue avoir un faible pour les films des vieux écrans plats : *Des Ongles de Neuf Pouces, Corps Glacés, Camisole de Force Pour Sister Girl...*

Rien de tel qu'un brin de rêve pour apaiser mon angoisse existentielle.

Parfois, je lançais un coup d'œil au conducteur, Caimbeul. Pardon, Arlequin. Je déteste tout ce que ce nom représente.

Bien sûr, on croit le comprendre. On croit même le connaître. Erreur. *Je* le connais depuis trop longtemps. Il n'a pas toujours été ainsi, avec son visage peinturluré. Même s'il ne correspond pas aux canons de la beauté, je l'ai toujours trouvé attirant.

Avec sa tignasse en bataille, il était carrément craquant ! Il avait laissé repousser ses cheveux, ce que j'approuvais. Néanmoins, il s'obstinait à les tresser en queue de cheval. Ça me donnait envie de me glisser derrière pour la couper à la dérobee.

On porte les cheveux longs ou courts. C'est l'un ou l'autre !

Ses mains gardaient une douceur féminine malgré un peu de cal au bout des doigts. Un soupçon de jaune se distinguait entre l'index et le majeur, héritage des Gauloises qu'il fumait à la chaîne. Il fleurait le tabac et le lin propre.



Avait-il recensé les mêmes petits détails à mon sujet ? Ceux qu'on glane uniquement dans l'intimité ?

— Veux-tu couper ça ? lança-t-il.

— Pourquoi ? J'aime bien.

Me penchant, je montai un peu le son.

— Je sais. Tu as toujours eu un goût exécrable en musique.

— Pas du tout : j'ai des passions éclectiques, mon cher. Contrairement à toi, qui te limite au classique et au jazz.

— Je suis raffiné, que veux-tu.

— C'est ça...

On ne pipa plus mot durant le reste du voyage. Je me remis à compter les kilomètres sous une pluie battante.

Edimbourg fourmillait de gens.

De vieilles dames éplorées serraient contre leur sein des adolescents mal à l'aise. Convaincus de leur importance, des costumes trois pièces ambulants pressaient le pas, indifférents à tout. Je n'ai jamais apprécié la mentalité corporatiste. Pour moi, son postulat de base — toujours plus grand, toujours plus fort — est la source de la plupart des maux de ce monde...

A la porte d'embarquement pour Tír na nÓg, les mesures de sécurité valaient le détour. Nos bagages allaient être soigneusement fouillés ; après le passage obligé au détecteur de métal, suivrait l'interminable défilé bureaucratique.

La mentalité corporatiste.

Le pire, c'était qu'à Tír, tout recommencerait.

Tandis que notre tour approchait, l'officier elfique releva la tête du moniteur où il vérifiait les papiers. Traitant par le mépris les gens qui nous précédaient, il nous fit signe d'avancer.

— Puis-je voir vos passeports et vos visas ?

Son ton courtois ne cachait en rien sa détermination.

Nous lui tendîmes les tubes contenant notre identité et nos permis. Il nous pria d'entrer dans une petite pièce. La porte se referma sur les chuchotements des témoins. La paranoïa ambiante était à couper au couteau.

— Y a-t-il un problème ? s'enquit Caimbeul.

Sans répondre, le drone de sécurité s'installa à un terminal, au bout d'une table en Formica, en plein centre de la pièce. Les murs étaient blanc sale ; un néon papillotait. Je lis l'identité du type sur sa plaque : Clovis Œilnoir. Avec un nom pareil, quoi d'étonnant à ce qu'on ait affaire à un pharisien-zélé !

Pour un elfe, il était plutôt émacié et voûté. Ses cheveux grisonnaient prématurément. L'ennui le ridait prématurément ; il avait les yeux enfoncés dans les orbites.

Il n'ignorait pas qu'il resterait toute sa vie un minable bureaucrate.

— J'ai dit : y a-t-il un problème ?

Clovis daigna enfin lever la tête. Ses petits yeux volèrent de Caimbeul à moi.

— Je lis ici que vous voulez rendre visite à des parents, à Tír na nÓg. Leurs identités ne sont pas mentionnées.

— Est-ce nécessaire ? demandai-je.



— Quelle preuve avons-nous que vous avez effectivement de la famille là-bas ? Peut-être venez-vous de cet autre endroit... et êtes-vous animés de mauvaises intentions ?

— Cet autre endroit ?

— Tír Tairngire. Les déchus.

Je lançai un coup d'œil à Caimbeul, qui roula des yeux. Quoi de pire qu'un pharisien zélé *patriotique* ?

— Peut-être avons-nous une famille qui ne tient pas à ce qu'un secrétaire de bas niveau en sache davantage ? fis-je.

Les narines épatées du « secrétaire de bas niveau » frémirent.

— Ce n'est pas à vous d'en juger. Ou vous me donnez des noms ou vous ne prendrez jamais ce vol.

Me penchant par-dessus la table, je le saisis par le col. Un instant, je crus qu'il allait résister, mais ma volonté l'immobilisa. C'était aussi facile que d'hypnotiser un rat quand on est un serpent.

— *Ecoute, petit frère, dis-je en sperethiel, cesse de jouer dans la cour des grands. Ces problèmes te dépassent. Tu désires savoir à qui nous rendrons visite ? Alors, ouvre grandes tes oreilles...*

Mon accent était un peu rouillé, mais mon discours restait académiquement parfait. Le tirant vers moi, je lui chuchotai un nom à l'oreille. Ses joues pâles blêmirent. Tandis qu'il se dégageait, je le laissai me voir — vraiment me voir.

Je déteste ces démonstrations de puissance. Mais il m'avait provoqué !

— Vous imaginez le déplaisir qu'éprouverez cette personne si son nom devait être cité, repris-je. Aussi, je suggère que nous oublions tous ce regrettable incident.

Ce bon vieux Clôvis fut trop heureux de m'être agréable. Il nous rendit nos papiers, et nous pûmes embarquer. Calée dans mon siège en cuir de première classe, je souris à l'hôtesse qui me tendait un verre de scotch.

Dès qu'elle se fut éloignée, Caimbeul souffla :

— Etait-ce vraiment nécessaire ?

— Quoi ?

J'ouvris de grands yeux innocents.

— De frimer comme tu l'as fait.

L'avion commença à rouler. Par le hublot, je voyais luire les feux orange de la piste.

— Oui, répondis-je. En jouant au plus fin avec lui, on aurait pu manquer ce vol. Je n'ai pas eu la patience. De plus, il sera trop effrayé pour parler. Il croit à l'omnipotence des Anciens. Ça se voyait dans son regard.

— Mais tu lui as montré...

— Je lui ai montré ce qui l'impressionnerait le plus. Certains types sont tellement primaires...

— Tu m'a manquée...

— Quoi ?

Quelle étrange déclaration ! Je n'en crus pas mes oreilles.

— Les querelles ne m'ont pas manquées, elles. Mais quand tu es ainsi...

Je ne trouvais rien à répondre.

De toute façon, ça n'aurait fait aucune différence.



*Elle court.*

*La forêt bruisse de sons, de cris et regorge de senteurs. L'agonie d'un lapin a les accents de désespoir d'un enfant qu'on tue. L'odeur âcre de la terre fraîchement retournée flotte dans l'air. Les branches cinglent son visage ; elle a beau vouloir les éviter, rien n'y fait. Elles reviennent toujours.*

*Quelque chose est derrière elle. Quoi, elle l'ignore. Mais elle se sait en danger de mort. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle s'efforce de voir ce que c'est... et ne remarque pas le gouffre.*

*Elle tombe.*

*Rien ne la sauvera plus.*

8

Quand l'avion traversa le Voile, je me réveillai en sursaut. Retomber ainsi dans la réalité est toujours brutal. Un picotement naquit à la base de mon crâne.

Poussant le volet de plastique, je regardai par le hublot : des nuages gris et blancs rappelaient des volutes de fumées. Je luttais contre les effets du Voile. Les nuées s'efforçaient de prendre forme. Quelle partie de mon subconscient cher-

chait un exutoire ? Peu désireuse de le savoir, je laissai retomber le volet avec un claquement sec. Dans une demi-heure, l'avion atterrirait. Je pouvais tenir jusque-là.

— Le Voile..., souffla Caimbeul. C'est quelque chose ! J'en arriverais à souhaiter qu'ils recourent à une autre protection.

Je passai une main dans mes cheveux. Il m'en restait très peu. Après des siècles, je les avais finalement coupés en brosse. Sous mes doigts, mon crâne me paraissait lisse et frais.

— C'est trop puissant, lâchai-je. Ils font pire que le mal.

— Tu dis ça chaque fois qu'on use de magie.

Je ne répondis pas. On en revenait toujours là. Les moteurs bourdonnèrent ; le train d'atterrissage sortit. Je remontai le volet : au sol, on voyait les immeubles. Ces miniatures avaient un côté irréel. Dans le ciel, nous étions encore en sécurité.

Yeux clos, je m'efforçai de me détendre. Comme toujours, je serrai les accoudoirs du fauteuil. Je ne tenais pas à finir ma vie surnaturelle dans une boule de feu. Mes tympanes se bouchèrent à plusieurs reprises.

Les mains douces de Caimbeul se posèrent sur les miennes... Un contact familial et reconfortant. M'attendant au pire, je gardais les yeux fermés.

Nous atterrîmes. Caimbeul ôta ses mains, me laissant le souvenir de sa chaleur.

J'ai vécu aux Etats-Unis.



Dans les années dix-huit cent, la rumeur disant que les Sioux utilisaient une magie rituelle traversa l'Atlantique pour échouer dans les salons en vogue que je fréquentais. Ça alimenta les conversations quelques mois, avant que d'autres scandales, plus croustillants, prennent le devant de la scène.

Mais les Sioux jouaient un jeu dangereux.

Les rapports mentionnaient l'auto-mutilation. La magie du sang. Voilà qui était prématuré — à moins que les Indiens aient découvert une région propice aux manifestations de puissance. Ils frayaient avec des forces échappant à leur contrôle et à leur compréhension... Et pourtant, par extraordinaire, ça marchait.

Des semaines plus tard, je réservai une place à bord du premier bateau en partance pour le nouveau monde. Je n'eus pas le loisir d'admirer ses beautés sauvages. Tout y était neuf. Chacun pouvait y refaire sa vie. Le poids de l'Histoire se sentait à peine.

A la fin des années dix-neuf cent trente, je vivais au Texas. La guerre connue comme la « Der des Der » s'était à peine refroidie. Ses cendres couvaient encore sur les champs de bataille européens. Le petit Autrichien jetait de l'huile sur le feu...

A Austin, on ne se doutait de rien. Le monde nous parvenait via la presse, la radio... et la filmographie.

Lors de cet été caniculaire, la plupart des citadins étaient allés chercher un peu de fraîcheur à la campagne. Ceux qui restaient s'accom-

modaient de la chaleur avec force ventilateurs, blocs de glace et coins d'ombre. Le soir, la température baissait, devenant presque supportable.

Une fois passé le choc de la déclaration de guerre, la vie reprit à peu près ses droits. Les Américains s'estimaient à l'abri du conflit. Après tout, que leur importait un foutu conflit en Europe ?

Ce soir d'été, dans l'air lourd de parfums de fleurs-de-lune, j'allai au cinéma. Certains évitaient les espaces fermés par peur de la polio. Ça ne me concernait pas, bien sûr.

Dans la salle obscure, je fis le meilleur usage d'un éventail cédé par le droguiste local, Herbert E. Butts, histoire de brasser un air oppressant. Naturellement, les actualités commencèrent par les dernières nouvelles du front. Les scènes de destruction se succédèrent à toute vitesse. En Pologne, en France et en Angleterre, les bombardements étaient nombreux.

Puis on passa à des scènes bucoliques : le petit homme moustachu paraissait devant ces masses délirantes.

Alors, je la vis.

Au début, je n'en crus pas mes yeux. Mais il n'y avait aucun doute possible.

Alachia.

Assise dans une voiture, en queue de la procession, elle respirait le bonheur. Un homme blond aux cheveux tirés en arrière, un parfait Aryen, saluait les débordements populaires, un



bras passé autour de la taille d'Alachia. Tous deux se souriaient.

L'instant suivant, une scène d'exode remplaça cette idylle.

J'étais en sueur. Pourtant, j'avais froid.

Tellement froid.

La navette nous mena au sud de Dublin. Ensuite nous nous rendîmes dans la rue Dorsett.

Nous avons passé la douane avec une relative aisance. Pas besoin de recourir au genre de tactique qui avait eu raison de l'autre idiot de bureaucrate. A l'instar de maintes rues de Dublin, celle-ci serpentait et changeait de nom. Nous prîmes à gauche pour rejoindre la rue de l'Eglise et partîmes au sud, vers le fleuve. Sur la rive se dressaient quatre Cours. Le dôme de l'édifice central portait une patine verte caractéristique des cuivres vieillissant. C'était un fleuron du néo-classicisme : tout en colonnes blanches et en sculpture. Qu'il ait traversé les siècles m'inspira un sentiment fugace de permanence.

En traversant le pont Whitworth, je regardai par une fenêtre. Dessous coulait le fleuve Liffey, gris-jade. Le ciel d'octobre s'y reflétait à peine.

A l'arrêt suivant, nous quittâmes le tram et prîmes la rue West High. Croiser autant d'elfes que d'humains était étrange. Personne ne fit attention à nous. Ou presque. Nous étions un peu mieux fringués que le natif de Dublin moyen. Le reste du monde tient pour acquis que Tír est une terre verte où le miel et le lait coulent à flots. Mais après tout, nous parlons de l'Eire.

Depuis des générations, la pauvreté sautait à la gorge des gens. La gobelinisation n'y changeait rien. Si personne ne mourait de faim, tout n'allait pas pour le mieux à Tír.

Dans la rue St Nicholas, nous coupâmes vers l'ouest pour gagner le parc St Patrick. D'un coup d'œil, je m'assurai qu'on ne nous pistait pas. Une vieille femme poussait un chariot rempli à ras bord de légumes. Personne ne nous avait pris en filature.

— Depuis combien de temps n'étais-tu plus venu, Caimbeul ?

— Oh, je ne sais plus.

— Autrement dit, ça ne remonte pas très loin. Il me lança un regard dur.

— C'est exact. J'étais invité à un mariage.

— Lequel ?

— Si ça ne te fait rien, j'aimerais ne pas en parler.

— Parce que je n'étais pas invitée ?

— Eh bien, oui.

— Ça m'est égal, mentis-je.

Dans la communauté elfique, les unions, d'un haut symbolisme, signifiaient souvent alliances et manœuvres stratégiques. Ne pas figurer sur la liste des invités impliquait qu'on ne m'accordait plus d'importance. Voilà qui me serait préjudiciable à la Cour.

Alachia était encore passée par là...

Nous traversâmes un dédale de rues menant à St Stephen's Green. Nichées près d'anciens bâtiments en pierre, des maisons en brique datant des années dix-neuf cent côtoyaient des bou-



tiques de cyberimplants. Contrairement à New York ou à L.A., Dublin n'était pas une ville-phare. Son charme opérait à un niveau plus subtil. On s'attachait progressivement à cette cité.

Une pointe du passé ici, un soupçon de l'avenir là.

A St Stephen, je me détendis. Cette fois, c'était certain : personne ne nous suivait. La vieille au chariot avait bifurqué dans la rue Bride. Tantôt dense, tantôt clairsemée, la foule ne s'intéressait nullement à nous.

— Où veux-tu descendre ? s'enquit-il.

— Au *Stephen's Hall* ?

— Ont-ils une bonne sécurité ?

— Assez bonne pour nous...

L'hôtel donnait sur St Stephen's Green, un jardin aux pelouses émeraude et aux saules pleureurs. Après avoir signé le registre, nous suivîmes le chasseur troll jusqu'à notre chambre.

Nous programmâmes l'horloge parlante pour six heures.

A quatre heures, il pleuvait des hallebardes. Je me réveillai à cause de la grêle et du tonnerre. Désorientée, je me crus un instant revenue au temps des kaers. Les ténèbres m'oppressaient.

Derrière les rideaux que Caimbeul venait de tirer, j'aperçus le ciel nocturne.

— D'où ça vient ? s'étonna-t-il.

— Si j'étais superstitieuse, je dirais que c'est un signe.

— Un signe ?

— Oui. Ils savent que nous sommes là. Mais  
il s'agit probablement du *Doineann Draoidheil*.  
Il n'ajouta rien. Sa présence me rassurait.  
Je me rendormis avec le sourire.



*Cette nuit, elle ne rêve pas.*

9

Des cloches.

Emergeant des brumes, je compris que j'entendais en fait la sonnerie du téléphone.

*Ne pourraient-ils pas se moderniser un peu, bon sang ?*

Décrochant le combiné d'une main malhabile, je renversai la base par terre. Jamais je ne m'étais habituée à ces appareils. Même relégués au rang d'antiquités, ils continuaient de m'empoisonner !

— Allô ?

— Ici, votre radio-réveil, m'annonça une voix artificielle à l'enjouement comique.

Je déteste ça.

Laissant tomber le combiné, je m'enfouis sous les couvertures et appelai de mes vœux le merveilleux néant du sommeil.

Tirant sur les draps, Caimbeul me découvrit.

— Aina, il est l'heure !

Je restai immobile. Les Anciens ne sont pas censés s'attaquer les uns les autres, ni s'infliger des blessures mortelles. Mais il y a toujours un début à tout...

Soupirant, je me tournai et le foudroyai du regard.

— Ne te fatigue pas, va...

Tout de noir vêtu, Caimbeul arborait son affreuse queue de cheval. Au moins, il ne la teintait plus en rouge vif...

— Tes sautes d'humeur ne m'intimident pas. J'ai fait avec pendant des années. Alors, ça ne m'impressionne plus.

Je marmonnai, espérant lui faire croire à une remarque cinglante que j'aurais à peine retenue.

Hélas, il me connaissait trop bien.

Titubant dans la salle de bains, j'espérais au moins trouver de l'eau chaude.

Nous louâmes une voiture et quittâmes le comté de Dublin, via Kildare, Offaly et Galway. Un brouillard épais cachait la verdure. Le pays était pour ainsi dire sauvage. Ça faisait partie de l'Eveil.

La terre redevenait ce qu'elle avait été avant que les humains lui impriment leur marque. Avant l'Eveil, il y avait eu les vestiges des temps passés : la Chaussée du Géant, à Antrim, par exemple. Pour expliquer la série de pierres en forme d'hexagones menant de la montagne à la mer, d'aucuns parlaient de lave refroidie.

Moi, je savais à quoi m'en tenir.

— Comment comptes-tu localiser la Cour ? demanda Caimbeul. Elle pourrait être n'importe où.



— Oui, mais ceux qui savent se cantonnent dans certains lieux. Nous nous y rendons.

— Les tombes ?

— Entre autres.

— Tu sais combien je hais les cimetières.

— Vivre consiste à souffrir, Caimbeul. L'ignoraistu ?

A cause du brouillard, il fallut quatre heures pour atteindre le Burren. C'était la contrée la plus sauvage de Tír. Que cette partie de l'Irlande ne se soit jamais éloignée de ses racines celtiques l'expliquait peut-être. Même avant l'Eveil, à Galway, le gaélique restait la première langue.

Des doigts rocheux crevaient la surface de la terre. Des épineux vert sombre se tordaient sous les bourrasques marines. Des à-pics vertigineux dominaient un littoral déchiqueté.

Le Burren était une plaine de calcaire gris. Des lézardes zébraient les dalles naturelles. Dans un environnement si hostile, seules les fleurs sauvages parvenaient à pousser.

Je me garai et nous continuâmes à pied. Jadis, nous aurions croisé des touristes. A présent, ils ne venaient plus.

Nous abstenant, une fois n'était pas coutume, de nous chamailler, nous continuâmes. De temps à autre, je m'arrêtais pour cueillir les fleurs poussant dans les fissures et les tresser en colliers. En gardant un pour moi, je tendis l'autre à Caimbeul. Avec un regard dubitatif, il l'empocha.

La brume s'épaississait. Trébuchant sans cesse, je regrettais de ne pas m'être munie d'une canne. Enfin, nous y fûmes : une crevasse. Nous nous y faufileâmes l'un après l'autre.

— J'y vais, décrétai-je. Attends-moi, si tu préfères.

Caimbeul renifla de mépris.

— Crois-tu qu'ils t'écouteront si tu es seule ?

Je plongeai mon regard dans le sien. Nous nous connaissions si bien... Je voyais clair dans son jeu.

— Oh oui, cher Arlequin. Ils tendront l'oreille. Ils savent qui je suis.

Nous rampions dans la pénombre, guidés par une faible lueur magique.

— Fais-moi penser à te rappeler combien j'adore me traîner sous terre dans mon plus beau costume.

— Cesse de geindre, Arlequin. Ça pourrait être pire.

— Vraiment ?

Se cognant à mes jambes, il lâcha une exclamation.

— Ça pourrait être humide.

— Oh, quelle merveilleuse idée...

Au détour suivant, nous tombâmes sur une grande grotte. Stalactites et stalagmites à gogo. Au centre, un lac noir miroitait.

J'aidai Caimbeul à se relever. Il tenta de s'épousseter, l'air maussade. Un doigt posé sur ses lèvres, je l'invitai à examiner le lac de plus près.



La roche crissant sous mes pas, j'avancai au bord de l'eau, me penchai pour ramasser un caillou et déclarai :

— Entends-moi, Fin Bheara, roi des Sidhe Daoine, roi des Morts. C'est Aina. J'aimerais te parler.

Après un long silence, la terre trembla ; je vacillai.

L'eau bouillonna. La vapeur envahit la grotte. Un bateau de bois et d'or apparut. Juché sur un trône, au centre du pont, se trouvait l'esprit qui aimait être connu sous le nom de Finvarra.

Il était tel qu'en mon souvenir, voire plus grand. L'Eveil coulait autant dans ses veines que dans les miennes.

L'embarcation accosta où je me tenais, fendant à peine l'eau. Je ne voyais ni rameurs ni voiles.

— Salutations, Finvarra, dis-je. Tu me fais un grand honneur.

Il eut un rire rauque — une douce mélodie à mes oreilles.

— Aina, douce mère... Que puis-je pour toi ?

— Je voudrais trouver la Cour Seelie, Finvarra. Même si, à en croire certains, je ne suis plus rien à Tír na nÓg.

— Approche, Caimbeul, dit Finvarra. Tu me rends nerveux à rester dans l'ombre.

Pestant tandis qu'il dévalait la pente et manquait glisser, Caimbeul s'exécuta.

— Tu ne m'as pas répondu, Finvarra, dis-je. Où se trouve la Cour Seelie ?

Calé sur son trône, l'elfe m'étudia. Je l'imitai. Avec ses yeux gris plus perçants que jamais, son

visage taillé à la serpe respirait davantage la cruauté que la bonté d'âme. Un fin diadème d'or ornait son front. Des mains osseuses reposaient sur ses genoux décharnés. Sa tenue, faite de feuilles, d'écorces et de peaux de bêtes, me rappelait le Bois de Sang et ce que nous portions alors, il y avait des siècles.

A ses pieds, une jeune femme en robe pourpre moulante et en cuissardes de cuir authentique semblait endormie. Elle avait une partie du crâne rasée pour rendre accessible son datajack.

— Toujours tes vieux tours..., fis-je.

— Un amusement sans danger.

— Que dirait Oonagh ?

Je devais entrer dans son jeu.

— Ce qu'elle ignore ne la gêne pas... De plus, tout ça nous écarte du sujet. Tu désires savoir où est la Cour Seelie en ce moment.

— Oui.

— Peut-être ne tient-elle pas à ce qu'on la trouve.

— Sans doute. Et je devine pourquoi elle ne veut pas entendre parler de moi.

Finvarra sourit, dévoilant de longues incisives jaunes.

— Nous avançons. Peut-être puis-je t'être utile. Si tu es prête à m'aider.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une épreuve de volonté. Mes sujets se feront un plaisir de procéder au test. Si tu réussis, nous te conduirons à la Cour. Si tu échoues, ça sera ton affaire, pas vrai ?

— Et qui décide si je perds ou si je gagne ?



— Eh bien, chère mère, à toi de le découvrir.  
Le bateau replongea dans la brume.

*Et maintenant ?*

— Nous voilà bien avancés ! lâcha Caimbeul.

Prête à l'enguirlander, je pivotai. Quelque chose m'agrippa dans le dos et me plongea dans l'eau glacée. Je luttais contre l'instinct de respirer. Les yeux grands ouverts, je ne voyais rien. A force d'entêtement, je discernai les contours d'un *each-uisge*. Les jambes collées contre son poitrail et ses antérieurs, j'avais les cuisses prises par ses serres. Sa tête était celle d'un cheval aux crocs aiguisés.

Une fois qu'il m'aurait noyée, il se repaîtrait de ma chair, recrachant mon foie aux pieds de mon compagnon.

La perspective n'avait rien de réjouissant.

Je fis le mort, espérant ralentir sa descente dans les profondeurs du lac. Ça marcha. Je dégageai mes bras et incantai. Une aura bleue nimba l'*each-uisge*. Je fis de l'eau qui bouillonnait entre mes mains une lance aussi fine qu'un rayon laser. Le monstre eut la tête arrachée. Ses serres lâchèrent mes cuisses.

Mais je restais collée à son poitrail.

Les poumons en feu, j'avais des points noirs devant les yeux. Le poids de l'*each-uisge* m'entraînait au fond. Paniquée, j'avalai de l'eau. Nouant les muscles de mes bras, je nageai désespérément vers le haut. Après un temps infini, je crevai enfin la surface du lac. L'air que j'aspirai à pleins poumons me brûla.

Caimbeul m'attrapa par le col et me tira sur la berge, où il me laissa tomber. Je crachai de l'eau et de la bile. Les jambes lourdes, je m'aperçus que le monstre était resté cramponné à moi !

— Libère-moi, Caimbeul !

— Le couper au couteau ne servira à rien. Il restera des morceaux sur ton pantalon.

— Ça vaut mieux que de traîner cette chose ! bafouillai-je.

— Ote ton pantalon.

Je m'exécutai. Non sans mal.

— C'était donc ça, le test ? lâcha Caimbeul.

— Non..., répondis-je en claquant des dents. C'était un avertissement. Ils prennent l'affaire très au sérieux.

— Eh bien, fit-il, l'air peiné, autant t'aider à te débarrasser de ces trucs mouillés.

Il me prit dans ses bras. Je me laissai aller, savourant sa chaleur et son odeur.

C'était si bon, même si ça ne durerait qu'un instant.



*Elle ne peut plus bouger. Ses membres sont en plomb. Mais elle entend... des choses.*

*Des bruissements.*

*Des êtres malveillants la guettent.*

10

— Et ensuite ? demanda Caimbeul.

Assise à l'arrière de la voiture, j'enfilai des vêtements secs. J'enveloppai dans une serviette prise à l'hôtel mon manteau et mes bottes trempées. En temps normal, je ne me laissais pas aller à ce genre de menu larcin.

En temps normal...

Caimbeul avait repris le volant. Nous dirigeant vers le sud-ouest, nous quitions le Burren. Je passai un épais pull-over gris, et enfilai des jeans noirs. Les baskets suivirent. Puis je grimpai dans le siège du passager avant.

— Ça va mieux ? demanda Caimbeul.

— Je ne suis plus mouillée, au moins. Mais ces relents saumâtres ne sont pas près de s'estomper...

— Tu n'es pas la seule.

— Excuse-moi. La prochaine fois qu'un *each-uisge* me choisira comme casse-croûte, je le prierai de ne pas t'éclabousser.

- J'apprécierais, merci.
- *De nada*, mon gros canard.
- Je déteste que tu m'appelles comme ça, et tu le sais !
- Comme j'ai dit : « Vivre consiste à... »
- Ça va, ça va, j'ai compris.

Pour nous ravitailler, nous fîmes halte dans une petite ville au sud du Burren. La nuit tombait ; je voulais quitter le patelin au plus vite. Les sels marins et l'humidité alourdissaient l'atmosphère. Il ne faisait pas si froid, pourtant, j'étais transie jusqu'aux os.

Laissant la voiture devant l'hôtel-restaurant où nous étions descendus, nous marchâmes jusqu'au bout de la cité. La chaussée qui s'enfonçait dans la campagne était des plus rudimentaires. La suspension du véhicule de location en avait pris pour son grade. J'imaginai le grand livre comptable que Caimbeul devait tenir dans sa tête, consignait soigneusement tout ce que ce périple allait coûter... D'où lui venait ce côté grippe-sou ?

Il m'attrapa par un bras et attira mon attention. Sur un côté de la route se détachait un bosquet pourpre et gris. Une brume venue de la mer avait tout envahi. De minuscules lueurs scintillaient autour des arbres.

Puis j'entendis un tintement.

*Une flûte, une flûte à bec et peut-être une viole*, pensai-je.

— Ignis fatuus, dis-je. Des feux follets.



Le collier de fleurs que j'avais tressé, quoique trempé, ferait l'affaire. Je l'avais déjà sorti de la poche de mon manteau.

Je le passai autour de mon cou.

— Comment peux-tu recourir à ce truc ? s'exclama Caimbeul.

— Peu importe, pourvu que ça marche.

— Des colliers de primevères pour que se montre le Peuple-Fée ?

— Parfaitement. Et tu ferais mieux de prendre exemple sur moi. Je ne tiens pas à te perdre. ( Il ricana. ) Ça n'effleure pas ton esprit, Arlequin, mais figure-toi que tu ne sais pas tout. La magie est parfois *simplissime*. Souvent, la plus banale est aussi la plus puissante. Ça crève tellement les yeux que nul ne le voit !

— Mais je croyais que c'était pour permettre aux *humains* de découvrir les esprits !

— Allons, combien d'hommes ou de femmes ont pu les surprendre sans qu'ils le veuillent bien ? Non, cet envoûtement est de beaucoup antérieur à l'humanité.

Soupirant, il sortit de sa poche son collier et le passa autour de son cou. Les fleurs fanées juraient avec sa veste de cuir noir.

Quelle poire !

Dissimulant mon amusement, je me dirigeai vers les lueurs. Elles se jouèrent de toutes les tentatives que je fis pour les attraper. J'étais presque à bout de souffle, quand nous fûmes soudain téléportés au sommet d'une colline.

Autour de chênes squelettiques, des champignons vénéneux formaient un cercle. A l'inté-

rieur les lueurs dansaient. Leurs contours se brouillèrent.

Alors je découvris ce que j'étais venue chercher.

Les effrayantes créatures-fée.

On ne rit pas !

Le terme « fée » a eu longtemps un autre sens, plus plaisant. Mais après l'Eveil, je crois que les idées à la Disney ont été pulvérisées.

Les créatures étaient vêtues de haillons, de brindilles et de feuillages. Leurs corps minces se contorsionnaient de façon grotesque. Leurs sourires dévoilaient de respectables dentitions. Certaines étaient ailées, d'autres avaient des antennes retombant sur leurs arcades sourcilières. Toutes arboraient les oreilles pointues typiques que les elfes ont aussi.

Alimentant ainsi les rumeurs qui voudraient qu'elles soient notre descendance.

Les spriggans virevoltaient avec les farfadets. Les Darrigs à fourrure se faisaient des crocs-en-jambe à qui mieux mieux. Gobelins et lutins s'en donnaient à cœur joie dans une farandole de rires et de cabrioles. Avec leurs ombres stroboscopiques, tous incarnaient une vision réaliste de l'Enfer de Dante.

Un danseur rompit le cercle et courut vers nous. Il me saisit une main pour m'entraîner.

— Bienvenue, mère ! Nous t'attendions.

— Et mon ami ?

— En ce moment, il ne compte pas.



Nous étions au centre du cercle. D'abord, ces êtres m'étaient apparus minuscules. A présent, nous étions de la même taille.

Ou peut-être, telle Alice, avais-je rapetissé.

Mes jambes se mouvaient en cadence. Disparus, mes jeans et mon pull. Une robe de soie argentée cascadaït sur mes pieds. Nous virevolutions, quand soudain...

*Je suis sur le pont d'un bateau. Grâce à la magie, il flotte dans le ciel.*

*La magie, dispensatrice du bien et du mal dans le monde.*

*Je danse.*

*Avec des trolls. Nous faisons voile sous les étoiles, riant et gambadant comme des enfants. Un des trolls, vieux et ridé, porte une tunique couverte de symboles. Sous son épiderme fripé d'éléphant, c'est un doux.*

*Et c'est mon ami.*

*Les visages se succèdent en un éclair dans mon esprit, aussi nets et clairs que le jour. Je croyais les avoir oubliés.*

*Balivernes. Je prenais mes désirs pour la réalité.*

*Suit une scène de bataille. Les trolls luttent d'arrache-pied. Où est mon ami ? Je pars à sa recherche.*

*Je le retrouve, sous le pont, baignant dans une mare de sang. Il s'est cassé une jambe. J'ai des pouvoirs de guérison ; je m'efforce de l'aider. Mais avec ma magie thérapeutique, je lui apporte aussi...*

... Ysrthgrathe.

*Je sais ce qui va suivre. J'ai si souvent rejoué la scène en esprit que j'ai fini par apprivoiser mon chagrin.*

*C'est ce que je croyais.*

*Il y a des deuils dont on ne se relève jamais.*

Les créatures-fée dansaient autour de moi...

Que leurs tours sont cruels...

— As-tu aimé, mère ? me demanda un sprig-gan.

Le cœur brisé, des larmes pleins les yeux, je fus incapable de répondre.

Mais je continuai à danser.

Impossible de m'arrêter.



*Au volant d'une voiture, elle remonte des rues battues par la pluie. Les phares jaunes balayent le pavé glissant. Elle est seule. Tout est désert.*

*Elle s'arrête à un feu rouge. Quelqu'un frappe à la glace du passager. Elle lève la tête. Un visage grêlé apparaît. Des ongles cassés crissent sur la carrosserie, descendant jusqu'à la poignée.*

*Trop tard, elle se souvient que les portières ne sont pas verrouillées.*

*Elle ne peut pas l'empêcher d'entrer.*

## 11

*Où était Caimbeul ?*

Je ne pouvais plus m'arrêter de danser. Ça faisait partie de l'épreuve. Avec un soupçon de cruauté, peut-être. Je sais que les créatures s'estimaient en droit d'obtenir réparation. Mais tout ça était du passé.

Ma tenue changea de nouveau. Glamour. De vilaines illusions optiques... Je portais une robe en pétales de roses blanches.

Comme celles que prisait Alachia, du temps du Bois de Sang.

*J'ouvre les yeux. Les créatures se sont volatilisées. Les arbres sont morts. Restent des souches évidées. Il fait froid.*

*Trop froid pour la saison.*

*Trop froid pour Tír na nÓg.*

*Le ciel est couleur huître. L'air empeste la chair brûlée.*

*Je dévale la colline, retournant en ville, là où est restée la voiture. Les champs que je traverse sont en friche. Non, en réalité, c'est une terre morte. De la chaussée subsistent quelques pavés à demi-enfouis sous la tourbe.*

*La scène paraît comme figée. Ce n'est pas la quiétude d'un après-midi comme les autres.*

*Les édifices tombent en ruines. Devant le restaurant décrépi aucune voiture n'est plus garée. La porte d'entrée pend sur ses gonds.*

*J'entre.*

*Il me faut un moment pour adapter ma vue à la pénombre. Des chaises fracassées jonchent le sol. Du verre crisse sous mes pas. Il n'y a personne.*

*Je ressors.*

*Tout retombe en poussière.*

*Et je suis seule.*

*Les larmes roulaient sur mes joues. Les sprigans me prirent les mains et me firent tourner de plus en plus vite. Le monde devint flou. Fermant les yeux, je tentai de m'enfuir.*

*J'ouvre les yeux.*



*Mains dans la main, nous tourbillonnons sous un ciel azur.*

*— Plus vite, dit-il.*

*— Tu te rendras malade.*

*— Plus vite.*

*Nous tournons jusqu'à nous écrouler sur l'herbe.*

*— Le ciel vacille, gémit-il.*

*Je lui palpe le front. Chaud, mais pas trop. J'ai du mal à croire que cet enfant est la chair de ma chair.*

*Il repousse ma main. Brûlant de rentrer dans la ronde, il bondit. Ses jambes potelées s'affinent à vue d'œil. Encore quelques mois, et ce bébé sera un petit garçon. L'idée de le voir grandir et vieillir m'est insupportable. Je voudrais que jamais il ne change.*

*Très haut dans le ciel, un oiseau pousse un cri. Une main en visière, je le vois planer et descendre en piqué. Il est noir avec la pointe du plumage jaune.*

*Un cri me fait sursauter ; sous des nuées d'un noir d'encre, il pleut à verse.*

*Près de notre cabane en pierre se tiennent mon fils et un vieil homme. Quelque chose m'échappe.*

*Quelque chose de primordial.*

*Je dois absolument comprendre.*

*L'homme entraîne mon fils dans la maison et se barricade.*

*Puis une filet de sang coule sous la porte.*

*J'avais le visage creusé par les larmes.*

— Mère, est-ce à cause de nous que tu as du chagrin ? demanda un spriggan, tout sollicitude. Avant d'éclater de rire.

— Non, s'écria un autre. Elle pleure ses enfants *morts*.

— Ça suffit ! croassai-je.

J'avais du mal à respirer.

Depuis des lustres, j'avais passé l'âge...

— C'est un jeu ridicule ! fis-je. Dites-moi ce que je veux savoir. Maintenant !

Ça les fit ricaner de plus belle.

— Tu sais bien que les exigences sont inutiles avec nous ! Nous n'en faisons qu'à notre tête. Ne sommes-nous pas des enfants désobéissants ?

Ils me firent tourner plus vite.

*J'ai le vertige. L'âtre flamboie ; j'ai l'impression qu'il me brûle la peau. La chaleur menace de me rendre folle.*

*Peut-être le suis-je déjà.*

*La fleur de la souffrance s'épanouit en moi. Derrière mes paupières fermées dansent du rouge et du noir. Des mains me touchent, tentent de m'apaiser. En vain.*

*Pour certains maux, il n'existe aucun baume.*

*Puis la douleur se dissipe. On m'apporte quelque chose, comme un paquet.*

*Je tends les bras, repousse la couverture... Une chose horrible croise mon regard.*

— Ce n'est pas mon bébé ! gémis-je. Qu'avez-vous fait de lui ?

*On me reprend le monstre.*



— *C'est un enfant de substitution, dit une femme à voix basse, pensant que je ne peux pas l'entendre. Les fées lui ont volé son petit.*

— Tu ne peux pas nous en vouloir, mère, dit un spriggan. Tu n'as que toi à blâmer.

— La barbe !

La créature se rembrunit.

J'étais en sueur. Et fatiguée de leurs petits jeux.

— Dites-moi où ils sont.

— Patience, mère...

*Je m'enfuis en volant, un enfant niché dans le creux d'un bras. Un bébé. La chair de ma chair, le sang de mon sang.*

*Enfin, nous sommes à la maison. Ça sent le renfermé. Qu'importe ! Nous serons en sécurité chez nous.*

*Des orages éclatent. Une pluie battante pilonne le toit. Mais ça nous est égal. Nous sommes au chaud et au sec. Puis je me souviens... Quelqu'un va arriver.*

*La porte s'ouvre. Il est là. Pourtant, la menace est ailleurs.*

*Je le comprends trop tard.*

*Pauvre, pauvre idiote.*

*Quelque chose me tira en arrière.*

*Quelqu'un.*

*Caimbeul m'avait arrachée à la ronde diabolique. Je ne portais plus la robe en pétales blancs*

mais mon pull gris et mes jeans noirs. A l'est, des traînées orange incendiaient le ciel.

— Pourquoi as-tu fait ça, Caimbeul ?

— Je viens de te retrouver !

— Quoi ?

— Tu es partie en courant, et ça fait trois jours que je te cherche partout ! fit-il, maussade. Crois-tu que patauger dans ces boursiers m'amuse ? Il m'a fallu une ténacité incroyable pour deviner où ils t'avaient emmenée ! Sans parler des trésors d'énergie que j'ai déployés.

— Merci.

— Merci ? « Merci » ! Et c'est tout ?

Il commençait à m'agacer. J'étudiai le sol pour voir si les créatures m'avaient laissé des indices.

Maudit soit ce crétin qui ne trouvait rien de mieux à faire que débiter des fadaises.

— Oui, merci. Que veux-tu, Arlequin ?

— De la gratitude, par exemple ! J'ai exploré le Connaught de long en large ! Te repérer n'a pas été une mince affaire, crois-moi.

— J'espère que tu t'es préparé à beaucoup plus dur.

— Pourquoi ?

— Parce que la seule façon que je connaisse de rallier la Cour est d'en appeler à la Chasse.

Il me parut soudain pâlot. Voir qu'il avait encore quelque respect pour les traditions me ravit.

— La Chasse Artu ?

— Oui. ( La perspective commençait à m'enthousiasmer. ) La Chasse Sauvage. Nous devons nous préparer sur-le-champ.



— Es-tu folle ? Tu ne réussiras pas ! ( Il avait l'air effrayé. ) Il faudrait davantage que tes talents et les miens. Sans parler du temps nécessaire !

Je souris.

— Bien sûr, je n'appellerai pas la Chasse entière. Nul ne le pourrait. Mais je peux invoquer les coursiers. Viens. Je dormirai pendant que tu conduiras. Au fait, où sommes-nous ?

*Une plaine stérile. Aucune herbe n'y pousse. Aucun arbre n'en brise la monotonie. Sous le ciel d'un jaune maladif, elle s'étend à perte de vue.*

*Basse et pleine, la lune paraît vouloir tomber. Elle jette sur le monde un éclat vert et donne à la peau de la femme la couleur du mal.*

*Et de la mort.*

## 12

A mon réveil, le soir tombait. Le soleil était bas à l'horizon. Depuis notre arrivée à Tír, c'était la première fois qu'il se montrait. Caimbeul avait sélectionné une fréquence musicale. L'écran vidéo jetait sur son visage un kaléidoscope de couleurs vives.

Il me fallut un instant pour m'orienter. J'étais irritée, mon cuir chevelu me démangeait, et les yeux me brûlaient. Quelques heures de sommeil après trois jours sans fermer l'œil, ne suffisaient pas.

- Où sommes-nous, Caimbeul ?
- Au sud de Galway City.
- Ça a beaucoup changé ?
- Quoi donc ?
- Galway City ?



— Par rapport à quoi ?

— A ce que c'était avant l'Eveil.

— Un peu. Les traditions y sont drôlement bien ancrées.

Prenant mon sac, j'en tirai diverses choses — lacets de chaussures, cigarettes, papiers de chewing-gum — avant de mettre la main sur ce que je cherchais : un sifflet d'étain accroché à un collier de cuivre fin. Le passant autour de mon cou, je le nichai entre mes seins et regardai défilier le paysage.

Tout était redevenu sauvage. Aucune clôture ne marquait plus les limites de la propriété. Les routes ? De simples ornières boueuses. Ça me rappela une époque bien antérieure à ce monde. Quand un autre était encore jeune.

Non... quand *moi*, j'étais jeune.

Je me souviens de ce qui s'est passé alors. Comment pourrai-je jamais oublier ? Maintenant, il semblait bien que les erreurs du passé soient amenées à se répéter. A moins que j'intervienne, le monde serait dévasté.

Il fallait que je l'arrête. *Lui !*

Alors que le soleil se couchait, je repérai notre objectif. Des tombes en pierre se découpèrent sur un ciel rougeoyant.

— Freine, dis-je.

Caimbeul ralentit.

— Es-tu sûre ? Je ne sens rien...

— Ce lieu grouille de cairns. Tout ici est Eveillé.

Dès que j'ouvris la portière, une bouffée d'air froid me cingla le visage. L'endroit était saturé

de magie. Ma nuque se hérissa. Un étrange sentiment me tenaillait : l'excitation. J'avais presque oublié ce que c'était... La situation n'aurait pas pu être pire. Pourtant, pour la première fois depuis des années, je me sentais revivre. Le poids des siècles avait-il fini par m'écraser ? Pour certains, c'était le cas. Et ils recouraient à de terribles moyens pour fuir le néant de leur existence.

Mais j'avais une raison de vivre. Un but. C'était une tâche sacrée.

Protéger le monde et ses habitants.

Du moins, je me le répétais.

Caimbeul me retint par un bras.

— Es-tu certaine que c'est le seul moyen ?

Je pivotai. Sous les feux du crépuscule, son visage évoquait trait pour trait celui de Lucifer.

Un ange noir tellement beau.

— Caimbeul, badinais-je, pour un peu, je croirais que tu t'inquiètes...

Il plissa le front.

— Ne fanfaronne pas. Si Ysrthgrathe t'a retrouvée... seras-tu jamais en sécurité ?

Je lui effleurai le visage. Comment décrire ce que je ressentis ? Mon corps se souvenait très bien de lui. Aussi sûrement qu'on se rappelle la douceur du velours et le grincement du papier de verre.

— Il n'y a plus de sécurité nulle part, répondis-je. De plus, après avoir tant vécu, me reposer me ferait du bien. Parfois, n'as-tu pas envie de... tout arrêter ?



— Non. ( Courroucé, il s'écarta. ) Etre vivant est toujours mieux. La vie est préférable à la mort.

Je voulus argumenter, mais nous n'avions plus le temps. Ça me fit presque rire.

Plus le temps... quand on est immortel...

Je me dirigeai vers les cairns.

Le soleil avait sombré à l'horizon. Le jour se mourait. Le vent était retombé. Nul oiseau ne gazouillait. Nul feuillage ne bruissait. Aucun cri animal ne me parvenait.

Devant les cairns, je me tournai et distinguai à peine Caimbeul. Je lui tendis les mains. Après un instant, il les prit. Même s'il n'était pas nécessaire à mon entreprise, je voulais l'avoir près de moi.

Les yeux fermés, je me détendis. Dans ma jeunesse, j'avais compris que la magie faisait partie de la texture même de la vie. Je ne l'envisageais pas comme une force à manipuler, mais comme une composante essentielle de l'existence. Un fil coupé ici pouvait entraîner un développement là. Nouer ces fils devenait un prélude à la création, un pur défi au néant.

Aujourd'hui, les mages ne voient plus les choses ainsi. Leur vision m'est étrange, voire étrangère. Je m'oppose à toute sorte d'amélioration cybernétique. Les machines ne créent rien. Elles font ce qu'on leur dit de faire. Un point c'est tout.

Tandis que je commençais le chant magique, je rouvris les yeux. La lune était noire ; les étoiles n'avaient pas encore paru.

Ma vision s'adapta. Le granit des cairns luisait bizarrement. Le visage de Caimbeul semblait flotter dans la nuit, comme détaché de son corps. Il joignit sa voix à la mienne. Invoquant ainsi la Chasse, nous formions un étrange duo.

Je portai le sifflet à mes lèvres et soufflai.

Personne au monde, pas même moi, n'entendrait ce sifflement-là.

Au début, seules nos voix rauques brisèrent le silence nocturne. Puis le vent se leva. Bientôt, il s'engouffra entre les tombes. Des mèches volaient autour du visage de Caimbeul.

La terre trembla.

Se déversant dans mes veines, la magie m'envahit. Mes muscles se contractèrent pour tenter de retenir cette énergie. De la plier à ma volonté. La sueur perla sur mon front, coulant dans mon dos et sur mes seins.

Cette force était terrible. Le chaos et la folie menaçaient de m'emporter... de me déchiqueter... de m'arracher l'âme... de me replonger dans la démence du passé.

J'entendis un lointain roulement de sabots.

J'avais du mal à articuler. Le vent emportait les mots que psalmodiait Caimbeul.

La magie vibrait en moi et autour de moi, m'arrachant de terribles visions du passé, et des cauchemars venus du futur. Tremblants dans l'œil du cyclone, Caimbeul et moi chantions d'antiques couplets.

Les mots de pouvoir.

Jusqu'à ce que nous ayons la gorge sèche, et que nos jambes ne nous portent plus.



Enfin, nous nous arrê tâmes.

La tourmente retomba.

Je lâchai la main de Caimbeul et me tournai.

Au pied de la colline, au milieu des cairns, se tenaient ceux que nous avions appelés.

Ils nous interrogeaient du regard. Leurs fourrures noires se fondaient dans la nuit.

Au loin, j'entendais hurler les molosses et les loups. Dans leurs cris, il y avait une note de tristesse et d'inquiétude, comme s'ils se sentaient abandonnés par les coursiers qui les guidaient.

Une grande silhouette drapée d'un manteau avança. Sachant pourtant à quoi m'en tenir, je crus un instant avoir sous les yeux mon ennemi, Ysrthgrathe.

Un long bras décharné nous fit signe de venir ; Caimbeul pinça les lèvres.

— Tu n'es pas obligé, dis-je.

— Quoi ? Et manquer la fête ? Tu veux rire...

Au pied de la colline, on nous indiqua deux chevaux : ceux des anciens Tuathas de Danaan. Nés du feu, non de la terre, ils pouvaient vivre des siècles. Je n'en avais plus monté depuis mille ans.

Les bêtes cherchèrent à nous mordre. Agrippant la crinière de la mienne, je me hissai en selle. J'espérai avoir encore la force d'affronter la chevauchée qui m'attendait.

Pas le moindre cliquètement de harnais. Le silence était total. Je me tournai vers le maître des chevaux, qui ne me quittait pas du regard.

— *A la Cour Seelie !* criai-je.

L'apparition acquiesça.

A cet instant, j'eus l'impression qu'on nous observait. Scrutant les alentours, je vis au loin, sur une autre colline, les chiens, les cerfs et les loups. Ils ondulaient comme des milliers de serpents. Leur terrible pouvoir me fit frémir.

Les chevaux partirent au galop... et nous perdîmes tout contrôle.

Comme si nous l'avions jamais vraiment eu...

Nous traversâmes des champs désolés et des étendues boueuses. Nos montures sautaient les barrières sans hésiter. Les prairies et les torrents défilaient à toute allure.

De l'écume à la bouche, nos chevaux ne ralentirent jamais. J'avais mal aux doigts à force de serrer les rênes. Les larmes ruisselaient sur mes joues.

Sur les routes, notre cavalcade provoqua plus d'un carambolage.

Et nous ne ralentissions toujours pas.

Parvenus sur le littoral, nous traversâmes la grève, puis nous nous lançâmes sur l'eau. Nous galopâmes dans l'océan comme dans une vulgaire mare.

Une brume turquoise flottait au loin. Bientôt, je vis qu'il s'agissait d'une île... Encore quelques instants, et nous atteignîmes la plage.

Ce n'était pas une des îles Arran ; nous venions de les dépasser. Celle-ci faisait partie des mythes que j'avais contribué à créer, avant de les oublier.



Il devait s'agir de Hy-Breasail, l'île censée surgir des flots tous les sept ans. Nous fîmes une entrée fracassante dans la sylve.

Un chemin s'ouvrit devant nous. Existait-il déjà ou les chevaux venaient-ils de le créer ? Je ne saurais dire. Quand nous aboutîmes dans une grande plaine, nous nous arrê tâmes.

Même si c'était l'automne à Tír na nÓg, ici, c'était le printemps. Je le sentais dans l'air et dans la caresse de la brise — un baume pour mes chairs douloureuses.

Perché sur une falaise, le château se confondait tellement avec son environnement qu'il était impossible de dire où finissait la roche et où commençait la pierre. Le chemin de ronde s'éclaira soudain ; des lumières flottèrent vers nous.

Nous attendîmes en silence.

Enfin, *ils* furent à la lisière de la plaine, la ourlant d'or et d'argent.

Quelle assemblée ! Revoir les Sleagh Meath était si bon que j'en oubliais presque ma mission : les lutins, les spriggans, les brownies, les hags, les boogies, les farfadets, les gnomes, les gobelins... Massés sur la falaise, ils jetaient partout de sinistres ombres.

J'entendais leurs cris perçants et leurs chuchotements malveillants. Ils savaient qui j'étais.

Ils s'effacèrent devant une procession d'elfes vêtus de cuir. Certains arboraient des tatouages sur les bras et sur le visage ; d'autres portaient des datajacks sur leurs crânes rasés.

Je les ignorai.

Ils nous encerclèrent.

Caimbeul était plus pâle que d'habitude. Quoi d'étonnant après pareille nuit ? Croisant mon regard, il se fendit d'un petit sourire. Etrangement heureuse, je le lui rendis.

— Il n'y a pas de quoi se réjouir !

Les elfes et les créatures-fée s'agenouillèrent aussitôt. Je sondai la nuit à la recherche de celle qui venait de parler. Une silhouette évanescence approcha. Vêtue d'une longue robe blanche, la femme avait tiré en arrière ses longs cheveux flamboyants ; ils flottaient presque sur ses talons. Ses yeux bleus n'avaient pas changé. Son teint restait laiteux.

Alachia.

Le silence s'éternisa.

Je ne l'avais plus revue depuis 1941.

— Ainsi, te voilà, lâcha-t-elle enfin. Et tu n'as pas choisi la facilité.

— On ne peut pas tous avoir les prérogatives de l'âge... J'aimerais parler à dame Brane Deigh. Elle règne ici.

Alachia me fit un sourire à glacer les sangs.

— Le pouvoir va et vient. Tu ferais bien de t'en souvenir.

Jadis, ce genre de pique tombée de sa bouche m'aurait effrayée. Mais ce temps était révolu. Il y avait d'autres menaces dans l'air... Le monde entier était sur la sellette.

Sans compter que j'avais vieilli, moi aussi...

— Peut-être devrais-tu suivre tes propres conseils, rétorquai-je. Tu as laissé filer tant de choses entre tes doigts...

M'ignorant, elle héla mon compagnon :



— Caimbeul ! Comme il est bon de te revoir !  
Vraiment, mon cher, tes goûts en amitié laissent  
fort à désirer... Tu sais ce qu'on dit sur les mau-  
vaises fréquentations.

Passant devant moi, elle lui prit le bras et le  
guida vers le château.

— Viens aussi, Aina, lâcha-t-elle par-dessus  
son épaule. Nous ne devons pas faire attendre  
dame Brane.

Je la regardai s'éloigner, Caimbeul à son bras,  
jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un point blanc  
dans la nuit.

*Elle ouvre les yeux. Le monde est sens dessus dessous. Non, c'est sa vision qui déraile.*

*Mais n'est-ce pas toujours ainsi ?*

*S'asseyant, elle constate qu'elle est nue. Les feuilles qui la couvraient glissent sur son corps. Que fait-elle dans ce bois ? Que s'est-il passé ?*

*Elle fouille sa mémoire.*

*Le mal frappe.*

*Tel un essaim de guêpes, la douleur brûle et pique.*

*Elle a la peau en feu et n'y peut rien.*

*Des épines.*

*Des épines lui poussent sous la peau !*

## 13

Nul mortel n'aurait pu emprunter le chemin qui menait au château de dame Brane Deigh. Il n'était pas conçu pour eux. Les Sleagh Meath adoraient mystifier les mortels à coups de virages complexes, de falaises qui miment la transparence et d'autres mauvais tours.

La Cour Seelie n'était qu'une incarnation de plus d'une réalité bien plus antique et bien plus sinistre.

Combien de ces elfes se souvenaient de toute l'histoire. Combien la connaissaient ?



La politique est un champ miné ; toute ma vie, je m'en étais soigneusement tenue à l'écart. Mais à présent, avais-je encore le choix ? Je semblais prête à courir le risque.

Car je regardais la vérité en face, prenant la menace ennemie pour ce qu'elle était : l'annonce de la fin du monde.

Toutes mes hantises se réveillaient. Jadis, je croyais naïvement que le pouvoir me protégeait.

Puis je découvris mon erreur.

Mais c'est une autre histoire.

Pour l'instant, je suivais Alachia, qui semblait glisser sur les rocs en bavardant avec Caimbeul.

Tous deux se connaissaient de longue date. Savait-elle à quel point je m'étais liée à lui ? Et depuis combien de temps ? Espérant que non, je savourais mon petit secret. D'un autre côté... j'aurais aimé qu'elle sache. Qu'elle mesure ma victoire, elle devant qui tremblait un peuple.

Enfin, nous atteignîmes le château.

Alachia fit un signe : le portail s'ouvrit. Se balançant au gré de la brise, des milliers de feux follets éclairaient la cour. C'était comme traverser une pluie d'étoiles.

Un escalier de marbre blanc menait aux portes de chêne, hautes comme une maison de trois étages. Les fées haïssant le fer, les décorations habituelles étaient remplacées par des pièces en laiton.

Je m'avançai dans le flot de lumière qui jaillissait des portes ouvertes.

Le hall, immense, dépassait tout ce que j'avais contemplé dans ma vie. Ce n'était pas peu dire...

L'endroit respirait la magie — assez pour plonger Hy-Breasail dans la mer, pour créer ce château, pour rassembler les fées encore présentes sur Terre et celles qui étaient parties vers d'autres plans.

Plus qu'impressionnant.

A l'autre bout de la pièce se tenait un groupe d'elfes. Avec sa détermination coutumière, Alachia se dirigea vers eux et fendit l'attroupement. J'eus à peine le temps de passer avant que les rangs se referment.

Une grande elfe était l'objet de l'attention générale. Un plastron de cuir noir passé au-dessus d'une longue robe blanche, elle avait des cheveux fins coupés court qui laissaient apparaître les contours fragiles de son crâne. La peau ambrée, elle avait des yeux d'un bleu scintillant comme la glace. De la même taille qu'Alachia, elle paraissait contrôler un pouvoir singulièrement attirant.

Semblable à celui qu'avait détenu Alachia des générations plus tôt.

Son regard passa d'Alachia à Caimbeul, puis à moi.

— Dame Brane, lança Caimbeul, puis-je vous présenter Aina Sluage ?

Alachia lui décocha un regard haineux, mais ne souffla mot.

M'avancant, je m'abstins de m'incliner. Comparée à moi, Brane n'était qu'une enfant — exactement comme moi par rapport à Alachia. Même si elle était la maîtresse de ces lieux, Brane le restait parce que les Anciens, dont je



faisais partie, le voulaient bien. Je lui tendis une main. Hésitant, elle glissa enfin ses doigts entre les miens.

Le contact me valut un curieux choc électrique. Nos regards se croisèrent.

Elle était faite pour régner. Même si je m'étais gardée de m'impliquer dans la politique, voir quelqu'un d'aussi fort me rassurait.

Mais la convaincrais-je de la gravité de la menace ?

— J'ai entendu parler de toi, admit dame Brane. ( Sa voix était douce comme un vin d'été. ) Plus jeune, je te prenais pour un croque-mitaine. Une histoire inventée pour effrayer les enfants.

Ainsi... Bah. J'avais entendu bien pire dans ma vie.

Brane m'invita à la suivre. J'ignorai les murmures qui montèrent sur notre passage. Alachia avait pâli.

*Bien, pensai-je. Qu'elle se fasse donc des cheveux.*

Tandis que je me ronguais les sangs au loin, elle avait sans doute répandu mille calomnies à mon propos.

— Tu as fait une entrée fracassante, remarqua Brane. Invoquer les chevaux de la Chasse... Très impressionnant. Et à ce que je crois comprendre, seuls Arlequin et toi étiez présents.

— C'est exact. Certains d'entre nous... parvenus à quelque maturité... détiennent ce genre de pouvoir.

Caimbeul nous suivait à distance respectueuse. Ça ne lui ressemblait pas du tout.

Brane m'entraîna à l'autre bout du hall. Son parfum me chatouillait les narines, mélange d'odeurs d'herbes fraîches, de santal et d'autres effluves fugaces.

— Pourquoi avoir invoqué la Chasse Artu ? demanda-t-elle.

— Je suis restée longtemps partie. J'avais besoin de retrouver la Cour.

— C'est bien ce que je pensais. C'était le moyen le plus rapide. Nous avons redoublé de prudence. Mais pour lancer le sortilège dont tu as usé, il aurait fallu que la moitié de ma cour s'unisse. Je vois que certaines rumeurs n'en étaient pas vraiment...

Nous avons traversé la moitié du hall. Un fabuleux banquet nous attendait sur d'innombrables rangées de tables couvertes de vaisselle d'or ciselé et de porcelaine fine. Des guirlandes de fleurs couraient sur les nappes. Les Sleagh Meath et les elfes Eveillés faisaient déjà honneur à la bonne chère. Des mains invisibles assuraient le service.

Dame Brane me conduisit jusqu'à une table surélevée, au centre de la pièce. Elle m'installa à côté d'elle. Caimbeul prit place à la table d'Alachia.

Quelles sortes de mensonges avait-elle fait courir sur moi ?

Ma coupe se remplit de vin et mon assiette de nourriture. J'étais incapable d'avaler une bouchée.



Dame Brane n'avait aucun problème de ce côté-là. Elle but longuement et s'attaqua aux mets comme si elle n'avait plus mangé depuis un an. Pourtant, elle se nourrissait avec tant de grâce et de délicatesse que j'avais l'impression d'assister au spectacle le plus enchanteur de ma vie.

— N'as-tu pas faim, Aina ? ( Elle plissa légèrement le front. ) Ces plats ne sont-ils pas à ton goût ?

Repoussant un petit pois du bout de ma fourchette, je secouai la tête.

— Non, merci. Dame Brane, je ne menace pas la Cour Seelie, et je ne vous veux aucun mal.

Elle tourna vers moi un visage impassible.

— Pourquoi devrais-je te craindre ?

— Je croyais qu'on vous avait raconté... certaines choses, dis-je.

*Bien, Aina. Continue comme ça...*

Choisissant une poire, Brane la mordit avant de répondre :

— Oui, on m'a raconté beaucoup d'histoires. Je les tiens de diverses sources. Bien des Anciens ne te portent pas dans leur cœur, Aina. Mais d'autres voix, aussi puissantes, se font entendre et te louangent. Aussi ai-je décidé de voir quelle sorte de créature tu étais.

— Quelle sorte de créature ? Voilà qui n'est guère impartial. Au contraire d'Alachia, la politique des hommes m'intéresse fort peu. Mais votre Cour trempe dans des affaires qui me concernent. Depuis longtemps, la magie et le mysticisme font partie de notre peuple.

Elle haussa les épaules.

— Ce que j'ai entendu me concerne aussi. Je tire fierté de ma nature d'elfe et de notre Tír. Par le passé, il m'a été signalé que tu avais choisi de combattre pour d'autres races que la tienne.

Encore l'œuvre machiavélique d'Alachia...

— J'ai dû faire ce choix pénible, en effet. Mais il y avait des raisons à cela. Moi aussi, je suis fière de mon peuple. Nous ne sommes pas parfaits ; il nous arrive d'avoir tort. De plus, ces questions sont sans rapport avec les menaces actuelles.

Dame Brane but une gorgée de vin, et fit tourner le reste dans la coupe, le regard dans le vague.

— Les menaces... Comment se fait-il que tu en aies conscience et nous non ? Es-tu si spéciale ? Si puissante ?

*Oui ! aurais-je voulu crier. Oui, je suis spéciale. Je n'ai pas oublié la raison de ma présence en ce monde, ni le passé. Si ça me singularise, qu'il en soit ainsi. Quant au pouvoir, comment aurais-je pu survivre des millénaires sans lui ?*

Bien sûr, je ne dis mot. Elle découvrirait un jour quelle malédiction était l'immortalité.

— Peut-être vaudrait-il mieux en discuter en privé, proposai-je. Certaines choses ne peuvent être mentionnées en public.

— Tu as raison. J'espérais une conclusion rapide de l'affaire.

— C'est mon souhait le plus fervent.



— Très bien. Viens avec moi. Alachia, Arlequin, toi et moi allons parler.

Je me levai ; sans un regard pour Caimbeul, je la suivis. Il y avait longtemps que je n'avais plus sollicité les bonnes grâces de mes frères de race.

L'accueil qu'on ferait à mes déclarations serait pour le moins... glacial.

*Elle ouvre les yeux. Les ténèbres l'enlacent tel un vieil amant. Levant les mains, elle sent la douceur du satin. Elle pousse et se heurte à une résistance.*

*Sous la douceur, la dureté.*

*Un sortilège. La lumière naît.*

*Il n'y a pas de kaer. Mais un cercueil.*

*Elle est enterrée vivante.*

14

Dame Brane m'invita à m'asseoir. La pièce contenait un curieux mélange d'accessoires de magie, d'antiquités et d'informatique. Moi qui n'ai pas d'atomes crochus avec la technologie, que Caimbeul adore, j'étais impressionnée par cette panoplie de jouets de pointe. Tout shadowrunner aurait salivé devant pareilles gâteries.

Je déclinai l'offre de Brane, qui voulait bien que je me serve, et admirai la magnifique collection elfique. Nichée dans du verre, une longue épée d'argent brillait de tous les feux de sa garde dorée sertie d'émeraudes en cabochon et de rubis.

Ainsi, c'était là qu'avait fini l'Épée de Nuadha... Je l'avais crue disparue.



A côté était exhibée une coupe ordinaire en corne. Cet objet d'aspect prosaïque aurait dû jurer en si noble compagnie. Curieusement, c'était l'inverse. L'Epée de Nuadha paraissait commune...

Je m'étais approchée d'un beau portrait de Caimbeul, posant dans un costume que je ne lui connaissais pas, quand Alachia et lui nous rejoignirent dans la pièce. Dame Brane et la « reine » échangèrent un sourire. J'en perdis tout courage. D'entrée de jeu, j'étais désavantagée ! Restait à espérer que Caimbeul me soutiendrait avec succès.

— Maintenant que nous voilà réunis, si nous commençons ? lança Brane.

— Etes-vous les seuls Anciens ? m'étonnai-je, choquée.

— Bien sûr que non, répondit Brane. Mais les autres s'en remettent entièrement à dame Alachia et à moi.

Caimbeul garda une mine impassible.

Avait-il su... ?

— Fort bien, fis-je. C'est très simple. Les Horreurs sont de retour.

Alachia laissa échapper un rire qui eût enchanté mille hommes.

Il me fit grincer des dents.

— Toujours aussi mélodramatique, Aina ! Bonté divine... Il est beaucoup trop tôt pour que ces monstres reviennent à la charge.

Quand je répondis d'une voix calme, je me surpris moi-même. Avec ses piques, Alachia avait toujours eu le don de m'énervier.

— Tu es bien plus âgée que moi, j'en ai conscience. Mais mon expérience de l'Ennemi, comme tu l'appelles cavalièrement, est loin d'être négligeable. Même toi, tu dois l'admettre.

Elle daigna un petit signe de tête. Je ne pouvais espérer mieux.

— L'autre jour, Caimbeul est venu me voir et m'a parlé de ses récents démêlés avec les Horreurs.

Dame Brane et Alachia se tournèrent vers lui. Ravi de l'attention qu'on lui portait, il se rengorgea.

Quel ego !

Il parla de Thayla, du pont entre les plans astraux et de sa victoire.

— Bien, conclut Alachia. Tout est donc réglé. Thayla est là. Nous n'avons pas de souci à nous faire.

— Es-tu complètement folle ? m'écriai-je, perdant mon sang-froid. N'as-tu pas écouté un mot de ce qu'il vient de dire ? Oh ! je m'attendais à ce qu'il fanfaronne ; il a toujours eu le complexe du messie... Mais tu devrais savoir à quoi t'en tenir ! Ils n'ont pas réussi à percer de ce côté-là, ils réussiront ailleurs ! Ils reviennent *maintenant* parce qu'ils le *peuvent* ! Pense à ce qui s'est passé à Maui !

Soudain, je compris. Je faillis me gifler. Quelle idiote ! Naturellement qu'Alachia mesurait le danger. Elle s'en fichait royalement. En y réfléchissant, elle n'avait jamais été aussi puissante qu'à l'époque du Fléau. Ses sinistres pouvoirs avaient autant été une malédiction qu'une planche



de salut. A cette lointaine époque, peu importait : nous étions prêts à tout pour survivre.

Il lui tardait qu'une telle catastrophe fonde de nouveau sur la Terre. Elle était lasse d'attendre son heure.

Mais peut-être pouvais-je atteindre Brane.

— Dame Brane, je sais que vous avez entendu de terribles choses à mon sujet. Certaines sont même fondées. Mais là n'est pas la question. L'important, c'est que je dis la vérité. Mieux que personne, je sais tout le mal que feront ces créatures si elles nous prennent au dépourvu. Elles dévasteront le monde et ne feront pas de quartiers. Cette fois, nous ne sommes pas prêts à les arrêter. Nous n'avons plus le pouvoir nécessaire.

— Tu parais assez forte, objecta Brane. Tu invoques la Chasse, du moins en partie. Tu vis loin des Tírs. Tu frayes avec les dragons comme si tu étais l'un d'eux...

— Allons, dit Alachia, soyons justes. Aina a toujours été très claire sur ses convictions. Elle n'a jamais défié l'autorité des Tírs. Pas plus qu'elle n'a cherché à s'arroger des pouvoirs politiques. Je préfère penser qu'elle s'est fourvoyée et qu'un jour, elle comprendra son erreur et nous reviendra.

Luttant pour ne pas restituer le peu que j'avais mangé, je me tournai vers Caimbeul. L'air choqué, il semblait soupçonneux. Pourtant, il ne prit pas la parole. Qu'avait-il ?

— Alachia a raison, dit Brane. Quelle autre preuve avons-nous que l'Ennemi est à nos portes ?

— Des rêves, dis-je, espérant qu'elle en saisirait l'importance. Et la conviction que la plus puissante des Horreurs est déjà parmi nous.

— Et où serait ce monstre ? s'enquit Alachia.

— Je l'ignore. Mais il m'a contactée.

— Et pourquoi se fatiguerait-il ainsi ?

— Parce qu'il me connaît. Je suis celle qu'il veut.

— Tu es tellement spéciale ?

— Oui. Tu devrais t'en souvenir. C'est lui qui m'a *marquée* il y a plusieurs millénaires.

Je crois qu'Alachia pâlit. Dame Brane parut décontenancée. Dans ses leçons d'histoire, Alachia avait manifestement passé *beaucoup* de faits sous silence.

— Comment peux-tu être sûre qu'il s'agit bien de lui ? Ce pourrait être l'œuvre d'un Ancien. Tu ne manques pas d'ennemis, ma chère.

Je plissai les yeux.

— Aucun de mes adversaires n'aurait recours à pareil statagème. Ce serait une violation impardonnable du code de l'honneur. Non, c'est bien lui.

— Et que voudrais-tu qu'on y fasse ? Après tout, c'est ton problème.

— Pour l'instant, peut-être. Mais ça veut dire qu'ils peuvent déjà percer nos défenses. Nous ne sommes plus à l'abri. Nous devons nous préparer au pire et, pour commencer, limiter notre usage de la magie.

Dame Brane se leva.



— Comment ? C'est toi qui es folle, Aina ! Je ne vois pas où est la menace. Avec les talents dont tu disposes, pourquoi n'élimines-tu pas cette créature ?

— J'ai essayé, admis-je, morose. Il y a longtemps, j'ai bien cru en avoir débarrassé le monde. Je me trompais. Voilà pourquoi il est vital d'agir. Avant qu'*ils* aient une tête de pont dans notre univers.

— Comment comptes-tu nous empêcher de recourir à la magie ? s'enquit Brane.

— Les petits tours habituels ne sont pas le problème. Ce sont les exploits d'exception qui les attirent. La Grande Danse Fantôme. Le Voile, j'en suis sûre, les fascine aussi. S'il vous protège, il les fait également accourir comme autant de charognards fondant sur une carcasse.

— Une comparaison guère appétissante, marmonna Alachia.

— Tu sais quels dangers ces monstres représentent, reprochai-je. Pourquoi n'as-tu rien dit à Brane ?

— Je lui en ai parlé ! Et j'ai précisé que nous les avions repoussés, bien sûr.

Caimbeul et moi éclatâmes d'un rire dur et sarcastique.

— Alachia vous a-t-elle *précisé* comment nous avons survécu ? demandai-je à Brane.

— Pas encore, coupa Alachia d'un ton glacial. Quelle différence cela fait-il ? Nous avons survécu.

— Crois-tu qu'Aithne serait d'accord avec toi ?

— Peut-être. Peut-être pas. En tout cas, il sera toujours plus de mon avis que du tien.

Me détournant, j'allai vers un bar, dans un coin, pris une bouteille au hasard et m'en servis une bonne dose dans un verre de cristal.

Le breuvage me ramona la gorge.

Du whisky irlandais.

— J'ai une proposition, lança Brane. Encore que je suis d'avis, comme Alachia, que tu dramatises la situation. Mais je ne suis pas pour autant disposée à ignorer ton avertissement. Après tout, tu fais partie des Anciens. Et tu ne t'es jamais mêlée sans raison de nos affaires.

« Aussi, je suggère que tu te rendes à Tír Tairngire. Même si nous ne nous entendons pas sur beaucoup de choses, cette affaire concerne la nation elfique *dans son ensemble*. Si tu convains les Anciens, là-bas, je t'accorderai tout le soutien voulu.

C'était une réponse de politicien. Mais elle valait mieux que rien. Ou qu'un refus catégorique.

— Merci, dame Brane. Avec vous, les Tírs ont bien choisi.

Un peu de flatterie ne faisait jamais de mal.

— Oui, renchérit Alachia. Je savais que vous feriez ce qu'il fallait. Oh, Aina, salue bien Aithne Chêneforêt pour moi...



*Le ciel est bleu comme un œuf de rouge-gorge.  
Seul un jour d'été peut l'être autant.*

*Ou les yeux de son enfant.*

*Où est-il ? Il devrait être là ! Non... Il est mort  
maintenant.*

*Alors pourquoi entend-elle ses appels ?*

*Maman ! Maman, où es-tu ?*

*Ici... Je suis ici.*

*Alors, elle le voit. Le petit corps décomposé  
tend les bras vers elle.*

*Elle, qui court à perdre haleine pour l'étreindre.*

## 15

— Ça s'est plutôt bien passé, je dirais, lança Caimbeul.

A l'aéroport international de Dublin, nous attendions notre vol pour Tír Tairngire. En réalité, nous n'allions pas directement à Tír. Je voulais d'abord faire escale à Austin et y régler des affaires en suspens. Me frottant les yeux, j'eus du mal à garder mon calme. Comment pouvait-il penser ça ? Ça me dépassait !

Nous avions eu droit au tapis rouge. Mais la méfiance s'était faite sentir. Ainsi que l'hostilité. Les choses changeaient et la Cour Seelie le

savait. Or, personne ne voulait voir la réalité en face.

Et Caimbeul avait à peine pris la parole.

Mais n'en est-il pas toujours ainsi ? Nous détestons le changement. A nos yeux, c'est l'ennemi numéro un.

C'est pourtant la seule constante de nos existences.

Passant une main impatiente dans mes cheveux, qui avaient assez poussé pour m'agacer, je m'inquiétais de mon apparence. Malgré la situation, j'étais assez coquette pour ça.

Peut-être la présence de Caimbeul n'était-elle pas étrangère à cette réaction.

S'était-il vraiment écoulé deux siècles depuis notre rupture ? Comme le temps filait !

Comment l'arrêter ?

*O temps, suspends ton vol...*

Et puis arrêter quoi ? Nos querelles blessantes ? Notre opposition foncière ?

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit mon compagnon.

— Non, tout va bien... Je me... souvenais...

Son regard brilla de curiosité.

*Oh, Caimbeul, vilain garçon...*

— Paris ? Le café de la rue Saint-Jacques ? Comment s'appelait-il déjà ?

— Arthur Rimbaud l'appelait « l'Académie d'Abomphe. » Je ne me souviens pas de son nom exact.

Il gloussa.

— J'ai presque eu un arrêt cardiaque en t'y apercevant ! Tu portais une tenue extravagante... !



— Il n'y avait rien d'extravagant. Cette mode-là faisait fureur à l'époque ! De plus, je devais attirer l'attention sur mon apparence, afin de mieux la détourner de ma nature... Contrairement à toi, évoluer dans la société humaine sans éveiller les soupçons ne m'a jamais été facile. Ma peau ne me facilitait pas les choses. Quant à mes cheveux... difficile de passer inaperçue...

— Moi, je me souviens très bien..., dit-il.

Soudain, nous fûmes comme seuls au monde. Il avait le don de faire se sentir uniques les femmes.

— Tu portais une robe de soie grise ornée de perles noires, et un chapeau piqué d'une énorme plume d'autruche. A moins que ce ne fût de paon ?

— De paon, soufflai-je.

— Et tu buvais de l'absinthe. Tu buvais comme on savoure un baiser d'amour.

Je fermai les yeux...

Le premier beau jour d'avril. Paris, 1854. Dans un café de la rue Saint-Jacques dont j'ignorais le nom — par la suite, ça n'aurait plus d'importance —, j'avais découvert quelque chose d'assez puissant pour me faire oublier les horreurs de l'existence : l'absinthe.

Ma douce amante. Ma plus chère amie. La bonne petite fée verte dans sa bouteille qui, chaque jour, me vidait un peu plus l'esprit.

Comme je l'adorais !

J'avais élaboré tout un rituel. D'abord, je faisais un saut à la banque pour convertir mes livres

en francs. Puis j'achetais une pâtisserie dans une modeste boulangerie, avant de me rendre à mon premier vrai rendez-vous de la journée. Selon moi, tant que je mangeais quelque chose avant de m'adonner à mon péché mignon, tout irait bien. D'où le croissant obligatoire, dont je jetais la plus grande partie en courant vers ma petite amie.

Je l'avais appelée ainsi : *ma petite amie*. J'aurais dû dire *mon amour*, car c'était bien ce qu'elle était : ma plus chère amie, ma confidente de cœur, mon amour...

Et comme tous les amants au monde, nous avions notre rituel.

Un certain nombre de cafés servaient de l'absinthe. J'étais connue de tous. Au printemps et en été, je m'installais à la terrasse pour respirer l'air frais, loin de l'atmosphère confinée des bars.

En hiver, au milieu de la fumée et du brouhaha, je me faisais une raison.

Ce qu'on ne suivrait pas pour ceux qu'on aime !

Les garçons, qui me voyaient venir, apportaient une bouteille de jade, une carafe d'eau et un verre, qu'ils installaient devant moi. Je leur laissais de généreux pourboires. Ils savaient comment m'être agréables.

De mon réticule, je sortais ma cuiller d'argent à rainure, taillée en forme de diamant délicatement ciselé de fleurs et de parchemins. La calant au-dessus du verre d'eau, j'y posais un sucre.



Puis venait l'instant que je préférais : j'ouvrais la bouteille, laissant flotter jusqu'à mes narines les effluves caractéristiques de l'amère liqueur.

J'en versais quelques gouttes sur le sucre ; elles coulaient sur la cuiller et dans l'eau, la rendant aussi nuageuse qu'un ciel d'orage. Parfois, le morceau de sucre n'étant pas entièrement dissous, je le portais à ma bouche, pour savourer ce premier pas vers l'extase.

Puis j'ôtai la cuiller et je portais sans hâte le verre à mes lèvres.

*Quelles merveilles vivrai-je aujourd'hui ? Quels doux souvenirs remonteront de mon passé ? Pour mieux me faire oublier ce qui est vraiment arrivé ?*

Tandis qu'un feu délectable courait dans mes veines, s'insinuait dans mes pensées et me séduisait, je souriais aux anges. Parfois, des messieurs venaient me complimenter de ma joie de vivre.

Je leur souriais de plus belle, les mettant mal à l'aise. Ils finissaient par repartir.

Ainsi, par une belle matinée d'avril, quand je revis Caimbeul pour la première fois en plusieurs siècles, je le tins d'abord pour le fruit de mon imagination. Je prenais *vraiment* mes désirs pour la réalité !

— Bonjour, Aina, dit l'apparition.

Je souris. Il me sourit.

Je ne dis mot. Il garda le silence.

Il ne repartit pas.

— Je suppose que c'est vraiment toi, dis-je enfin.

Il porta une main à sa poitrine.

— Tu me fends le cœur... M'aurais-tu oublié si vite ?

Je me resservis de l'eau et remis la cuiller en place.

Morceau de sucre.

Absinthe.

— Non, jamais, Caimbeul. En aimerais-tu un peu ?

Il tira de son gilet sa montre de poche et l'ouvrit.

— N'est-ce pas un peu tôt ? Je ne t'aurais pas crue ainsi.

Le sucre fondit sous ma langue, déjà pâteuse.

Merveilleux engourdissement.

— *Ainsi ?* Comme une hédoniste qui aime ses plaisirs ? Réfléchis, Caimbeul. Réfléchis aux années innombrables qui s'étendent devant nous. A toutes celles que nous avons semées derrière nous. Et qui ne signifient rien. Rien de ce que nous faisons n'a d'importance. Tout recommence, toujours. Combien de fois me suis-je rongé les sangs en repensant au passé ? Et je continue de m'inquiéter du futur. Alors, en ce moment, plus rien ne compte, mon cher.

« Ce verre m'offre un bref moment de bonheur. Et j'en ai eu très peu dans ma vie. »

Portant un toast en silence, je bus.

Quel nectar... Des anges m'emportaient sur leurs ailes, me ravissaient...

Caimbeul s'assit. Au crépuscule, il me raccompagna chez moi.



Les jours suivants, sans exception, il vint s'asseoir près de moi et me tenir compagnie. Quand je changeais de café, il me retrouvait toujours.

Un jour, à mon réveil, je découvris que je n'avais plus besoin de boire. La présence de Caimbeul avait affadi les plaisirs de l'absinthe. Je lui en voulus. M'habillant en hâte, oubliant mon chapeau à plume, je courus le rejoindre au café de la rue Saint-Jacques.

— Je te hais ! lui lançai-je.

— Je sais.

— Tu as tout gâché !

— Peut-être.

Je ne sus plus que dire.

— Aimerais-tu partir en ballade ?

Je fronçai les sourcils.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il fait beau, et que ta présence m'enchanterait.

Je vis arriver le garçon avec mon absinthe et mon eau. Mes mains tremblèrent ; j'eus la gorge sèche. L'homme posa tout sur la table et repartit.

— Eh bien, Aina ?

Je regardai l'absinthe.

*Ma petite amie.*

Ma vie.

*Encore une, rien qu'une !* me dis-je.

J'anticipais déjà le goût du sucre, l'amertume de l'anis...

Caimbeul me tendit la main.

Lentement, je la lui pris.

— Pourquoi es-tu resté ? demandai-je des dizaines d'années plus tard.

— Quand ?

— Quand tu m'as retrouvée à Paris, dans ce café. Tu aurais pu partir. Sans doute aurais-tu mieux fait. Ça ne te ressemblait pas.

Il se détourna et regarda tomber l'averse. Le ciel plombé jetait un éclat particulier sur les pelouses.

— Le choc, sans doute, de te voir là... Tu semblais si... humaine. J'étais étonné. Je t'avais toujours crue indestructible. Peu importait qui t'envoyait mordre la poussière, tu te relevais et tu revenais à la charge. Toujours. Mais là... tu n'avais plus de ressort. Je n'ai pas supporté de te voir ainsi.

Les néons lui conféraient une pâleur cadavérique. Comment avais-je pu le tenir dans mes bras ?

Tout ça était arrivé à une autre que moi.

Une autre Aina.

— T'ai-je jamais remercié, Caimbeul ?

Il se tourna vers moi et me fit un sourire en coin. Il était adorable.

— Oui.

— Bien.

Perdus dans nos pensées, nous attendîmes l'annonce de notre vol.



*Tu te caches, Aina.*

*Où que tu ailles, je te retrouverai. Tu le sais bien.*

*Aucun endroit au monde ne t'offrira d'asile.*

*Je viens, Aina.*

*Bientôt...*

## 16

Le vol était bondé. Après un nouveau cauchemar où figurait Ysrthgrathe, je me réveillai en sursaut. Il hantait de nouveau mon esprit. Comme par le passé, il envahissait mes pensées et mes rêves.

Je me sentais sale. On eût dit que j'avais des vers sur la peau.

Caimbeul dormait près de moi. Je le poussai pour qu'il cesse de ronfler. J'aurais voulu le secouer et lui parler de mon cauchemar. Mais je n'en fis rien.

J'avais chèrement payé pour savoir ça : dès qu'il était question de Ysrthgrathe, mieux valait ne pas impliquer les autres.

La nuit était tombée. Je trouvais étrange de voler, comme suspendue entre le temps et l'espace. Un autre symptôme de ma méfiance vis-à-vis de la technologie. Peut-être que la pensée

analytique, le métal et le froid me rappelaient trop les Therans. Leur dévotion maniaque pour la pureté avait ruiné tant de vies...

Tels les Huns, ils ne s'embarrassaient d'aucun état d'âme, écrasant toute résistance au nom de leurs glorieuses conquêtes.

Tels les Romains, ils absorbaient des civilisations entières et en recrachaient des restes méconnaissables.

Les Therans sacrifiaient volontiers la vie sur l'autel de la pureté.

Mais c'était une époque révolue. Je devais cesser de m'immerger dans les souvenirs. Le futur seul comptait désormais.

Je devais le sauver.

Nous fîmes escale à Atlanta, et prîmes la correspondance pour Austin sans retard notable. Je ne parle pas des anicroches traditionnelles, chaque fois qu'on met un pied dans les Etats Américains Confédérés. Mais j'ai encore quelques relations...

Ensuite, nous prîmes un taxi. Direction ma résidence sur les collines, à l'ouest d'Austin.

— Je ne me souviens pas de cet endroit, dit Caimbeul en ôtant les housses poussiéreuses des meubles.

La maison sentait le renfermé ; j'aérais à tour de bras, laissant entrer l'air frais de l'automne. Même fin octobre, le temps restait doux à Austin.

J'appréciais.



— Je l'ai découvert en 1934, répondis-je. Si je ne m'abuse, tu étais sorti de ma vie depuis un demi-siècle.

— Nous avons perdu tout contact. J'en suis navré.

— Moi pas. Nous nous étions lancés trop de choses à la tête. Des paroles impardonnables. Il valait mieux couper les ponts.

Il ouvrit les portes-fenêtres donnant sur le balcon qui dominait les collines. Tant bien que mal, des cèdres ratatinés avaient survécu aux séries de canicules. A mes yeux, c'était ce qui se rapprochait le plus d'un paysage extraterrestre. Même maintenant, alors que l'ère technologique annexait chaque pouce carré de terre, je sentais bien qu'ici, à la moindre occasion, la nature reprendrait vite ses droits.

— J'aime ce lieu, dit Caimbeul. Il m'en rappelle un autre...

— ... Antérieur à la venue de l'Ennemi. Oui... On partage la même impression. Une terre sauvage. Avec l'Eveil, la région a connu un recul certain de son développement immobilier.

« Après la Danse, les esprits de l'eau résidant à Barton Creek ont surgi pour noyer un certain nombre de promoteurs. Ces messieurs avaient jeté leur dévolu sur une nouvelle zone, pour un autre de leurs méga-projets. Apparemment, ça n'a pas été du goût des esprits aquatiques, car ils ont emporté avec eux l'arrière-arrière-arrière-petit-fils de Jim Bob Moffett, ainsi que plusieurs de ses amis banquiers.

« Depuis lors, l'urbanisme a souffert d'une nette récession. Les propriétaires qui polluaient le cours d'eau ont été harcelés par les esprits. La plupart ont mis la clef sous le paillason. »

— Pourquoi es-tu restée, Aina ?

— Courtoisie professionnelle.

En chemin, nous avons fait des courses. Après un repas sur le pouce à base d'œufs et de soja, nous nous installâmes sur le balcon. Par bonheur, mon frigo marchait encore, et il me restait du café en grains. Admirant le coucher de soleil, nous sirotâmes du Kona bleu et du cognac.

— Pourquoi sommes-nous ici ? voulut savoir Caimbeul.

Je m'attendais à cette question. J'étais surprise qu'il lui ait fallu tant de temps. Peut-être était-il devenu plus patient au fil des âges.

— Je voudrais contacter Thais. Quand nous nous sommes parlés la dernière fois, il végétait par ici.

— Thais ?

— Mon enfant.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, après m'être arrachée à l'étreinte de Caimbeul, je vins en Amérique. Il me manquait affreusement. Quand j'y repense, ça paraît anodin. Mais...

Pour tout dire, je voulais oublier mes déboires amoureux et connaître un nouveau départ.

Je pris un train New York-Saint Louis, puis une diligence pour Sioux Falls. Wovoka ( également connu sous le nom anglais de Jack Wilson )



avait convaincu les Sioux qu'il leur fallait recourir à la magie rituelle pour se débarrasser des blancs et leur faire payer leurs crimes. Il avait raison. Mais le moment était mal choisi.

Le monde n'aurait pas assez de magie en « stock » avant cent trente ans.

Mais ce qui m'inquiétait, c'étaient ses « visions ». Il soutenait que Dieu lui envoyait des messages. Je soupçonnais une autre source.

Fort dérangeante.

Thais.

Je croyais l'avoir guéri de sa passion : introduire des visions mystiques dans les cultures à orientation magique. Bon sang, il remettait ça !

Secouée en tout sens dans la diligence, j'avais l'impression d'être noyée sous une pluie de poussière et de crasse. Mais je n'avais qu'un souci : mettre un terme à tout ça avant que la situation n'échappe à tout le monde.

Quand j'atteignis Batesland, les nouvelles avaient déjà gagné l'est.

Le massacre de Wounded Knee.

J'arrivais trop tard.

Ça ne m'empêcha pas de chercher Thais. Je devais le reprendre en main. Comme je haïssais la perspective d'une nouvelle confrontation !

— Je me demandais quand tu viendrais.

Thais.

Il s'était caché à l'ombre d'un rocher.

J'aurais tant voulu le *voir*. Comme s'il devenait mon élan, il resta où il était.

Autour de moi s'étendait une terre ravagée. Ça me rappela trop le monde, après le Fléau. Et revoir Thais dans pareille désolation me déprimait. Je lui avais souvent dit que le monde n'avait pas toujours été tel qu'il le voyait maintenant. Qu'il devait changer, lui aussi.

Il avait refusé.

Mon enfant.

Après tant de siècles, je m'inquiétais encore pour lui. Je voulais le savoir en sécurité. Me pardonnerait-il un jour de lui avoir donné la vie dans un univers qui ne le comprendrait jamais ?

— Bonjour, Thais. Je vois que tu n'es pas resté les bras croisés.

Il haussa les épaules, l'air perdu.

— Je ne comprends pas. La magie aurait dû marcher.

Un pli barra son front ; j'aurais voulu le prendre dans mes bras et le réconforter. Il ne le permettrait pas. En grandissant, il devenait comme son père. Ça me terrifiait.

— La magie n'est pas encore assez puissante, rappelai-je. Tu le sais. Pourquoi as-tu mené tous ces guerriers à leur perte ?

— Ils m'aimaient... Comme au bon vieux temps. Ils posaient les yeux sur moi et ils ne voyaient pas un monstre. Ils me regardaient *moi*. J'ai voulu les aider. Ils ne demandaient qu'à reconquérir leur terre. C'était dans mes moyens. ( Son air malheureux me serra le cœur. ) Ça aurait dû l'être.

— Jadis, oui. Peut-être. Plus maintenant. Ces temps sont révolus, Thais. Tu dois t'arrêter. Je



suis au courant de ton petit jeu. Les têtes de pierre exhumées du lit du fleuve Trinity, datant du pléistocène ! Bien sûr, on a cru qu'elles n'étaient pas humaines. Mon dieu, Thais, c'était toi ! Comment as-tu pu te dévoiler ainsi ?

« Et l'Indochine ? Au moins, tu aurais pu modifier ton apparence... Un dieu serpent à sept têtes ? Je t'ai répété que nous ne devons pas nous en mêler. Les risques sont trop grands. Et si on avait découvert qui tu es vraiment ? Ça aurait pu te coûter la vie !

— J'ai la peau aussi dure que mes parents, ricana-t-il, amer. Je suis tel que tu m'as fait. Je ne vivrai en paix nulle part. Ni en ce monde ni dans un autre. Pourquoi m'as-tu enfanté ?

Je détournai le regard. Thais avait raison. Jamais il n'aurait dû naître. Mais à l'époque, j'avais perdu la tête. Le remords et le deuil m'avaient rendue folle à lier.

Egoïste Aina.

— Ne recommence pas, Thais. Ça finira toujours ainsi. Si tu ne fais aucun cas de ta vie, pense au moins à tes adeptes ! Alors que la magie est au plus bas, en ce moment, il te reste certains pouvoirs. Pourquoi ne les utilises-tu pas de façon responsable ?

— Oh, c'est trop beau ! ricana-t-il. ( Malgré son hostilité, je brûlais de le serrer sur mon cœur et de plonger mon regard dans le sien. Mon enfant était si séduisant ! ) Toi, parler de responsabilité... Tu n'as pas le droit.

— Ecoute-moi, Thais : si tu continues, les tragédies n'auront jamais de cesse.

— Que voudrais-tu que je fasse, mère ? Que je m'exile au sommet d'une montagne, comme tu l'as fait ? Que je vive dans l'isolement jusqu'à ce que le monde change de nouveau ? J'ai besoin d'eux et ils ont besoin de moi. Quand ils me regardent avec amour, tu n'imagines pas ce que je ressens. Ils tombent à genoux, me supplient de les bénir. Et c'est ce que je fais. J'étais né pour être un dieu, adoré et vénéré. Jamais tu ne pourras m'enlever ça.

— Je ne désire rien t'arracher...

— Tu m'as bien pris mon père.

— Ne fais pas l'idiot, Thais. C'était un hasard.

Haussant les épaules, il se détourna. Il était inutile que je gaspille ma salive. Il ne m'écouterait pas. J'aurais tant voulu que les choses soient différentes entre lui et moi !

Autant vouloir la lune sur un plateau.

Sur ces terres désolées, nous restâmes à des mondes de distance, mon enfant et moi.

On ne réécrit pas le passé.



*Elle dérive dans une étreinte chaleureuse. Des mains la caressent jusqu'à la faire trembler. Ouvrant les yeux, elle voit un homme sans visage. Ça ne l'effraie pas — tel est son désir.*

*Le confort de l'anonymat.*

*La sécurité.*

17

— Comment comptes-tu contacter Thais ? s'enquit Caimbeul.

— Par une invocation. Attendu sa nature, il ne résistera pas. J'aurais préféré ne pas en arriver là, mais nous ne nous sommes plus parlés depuis Wounded Knee.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait venir à Tír na nÓg ?

— J'y avais trop d'ennemis. Alachia ignore son existence. Du moins, je crois. Il y a certaines choses qu'elle ne devrait jamais savoir. De plus, je veux le revoir sur *mon* territoire.

Soudain épuisée, je ne voulais rien tant que rentrer dormir pour l'éternité.

Un luxe que je ne pouvais m'offrir.

Je me levai.

J'éteignis toutes les lumières sauf une. Caimbeul tira les rideaux. Pour mes incantations, je préférerais une atmosphère tamisée. Je me concentrais mieux.

— Si tu me laissais t'aider, grommela Caimbeul, ce serait plus simple.

Les coins de la pièce disparurent dans l'ombre. Les meubles encore munis de housses avaient l'air fantomatiques. A peine entendait-on les bruits nocturnes, ou le bourdonnement des hélicos de la sécurité.

— Prêt, Caimbeul ?

J'aurais pu me poser la même question.

Hochant la tête, il recula. S'il m'arrivait malheur, il interviendrait.

Je me détendis et me concentraï.

Je vis Thais en esprit. A sa naissance d'abord, puis plus tard. Il était devenu une créature si semblable à moi *et* à son père que, quand je le revis adulte, j'éclatai en sanglots.

J'ai pleuré à chaudes larmes jusqu'à ce qu'il m'apaise. Sa voix et son regard m'ont tout fait oublier.

Tel est le don de Thais, après tout.

Le gardant devant mon œil mental, je glissai dans le plan astral. Une puissance féroce et enivrante m'envahit. J'étais née pour ça ! Dans le plan astral, jamais je ne me remettais en question. Je savais qui j'étais.

Les voiles s'écartèrent. J'affirmai ma volonté, appelant Thais, exigeant sa venue.

Le temps passa, interminable. Puis la lumière fondit sur moi.



*Je flotte.*

*Je tombe.*

*L'univers m'entoure, me pénètre.*

*Je suis l'univers : je guette.*

*Je traverse des mondes sous les feux ardents  
de milliers de soleils, à travers le Vide et les  
ténèbres.*

*Puis je fais naître la lumière.*

*Mon enfant.*

*Il y a des liens indéfectibles. Celui qui unit une  
mère à son fils, par exemple.*

*La lumière de Thais m'éblouit.*

*Viens vers moi.*

*Il ne peut refuser.*

*Nous tombons. A travers l'espace et le temps.*

*De retour sur terre.*

— Que veux-tu ?

Nimbé d'énergie bleutée, Thais se tenait au centre de la pièce. Je dissipai l'aura résiduelle d'un revers de la main. Il se détendit.

— Etait-ce vraiment nécessaire ?

— Serais-tu venu autrement ?

Il secoua la tête.

— Tu m'as abandonné. J'ai pas de dette envers toi.

Décidément, on ne me pardonnerait rien. Par bien des côtés, Thais restait un enfant. Je l'avais trop protégé.

— Très bien, considère que c'est une exigence, fis-je, lasse. Je n'ai pas la force de me battre avec toi à ce sujet. Il y a plus grave.

Thais glissa et se hissa sur le divan à la force du poignet. Sa queue reptilienne se lova autour de son torse, le bout effleurant le sol.

— Que veut aujourd'hui la grande et puissante Aina ? Peut-être devrais-je aller voler son balai à la Méchante Sorcière de l'Ouest. Ou lui balancer un seau d'eau à la tête et la regarder fondre comme du sucre... Alors ?

— Un peu de respect, junior ! lança Caimbeul. Tu t'adresses à ta mère.

Bouche bée, Thais et moi nous tournâmes vers lui. Il haussa les épaules.

— Tu l'as trop chouchouté, Aina. Tu l'as toujours protégé du... monde.

— *Chouchouté* ? s'étrangla Thais. Une horreur comme moi ? Regardez-moi ! Pourquoi m'a-t-elle enfantée ? Avec son égoïsme monstrueux...

— Deviens un peu adulte ! coupa Caimbeul. Il ne s'agit pas de toi...

— Merci, intervins-je. Si tu me laissais parler ?

— Très bien, mais...

Je levai une main ; les traits pincés, Caimbeul se tut. Le voir courroucé me remplit d'aise.

Je revins à Thais.

— Ysrthgrathe est de retour. ( Il ne dit rien. ) T'a-t-il contacté ?

— Pourquoi devrais-je te le dire ?

— Thais, c'est un manipulateur. Le mensonge est une de ses armes favorites. Je sais que tu ne veux croire... que le meilleur.



— Tu ignores ce que je veux. Pourquoi devrais-je me fier plus à toi qu'à lui ?

— Tu sais qui il est. Je ne te l'ai jamais caché. Il y a bien autre chose en jeu que ton ressentiment. S'il est de retour, le monde court de graves dangers.

Thais roula des yeux au plafond.

— Il faut toujours que tu fasses un drame de tout, mère, susurra-t-il sur le ton sarcastique d'un adolescent de quinze ans. Comment se fait-il que tu restes prête à sauver le pays, la planète, l'univers ? Tu n'es jamais fatiguée ?

— Si, Thais. Abominablement. En ce moment, *intensément*.

Il fouetta le sol de sa queue. Sous la pâle lumière, ses écailles luisaient. Comment se passaient ses mues ?

J'ignorais trop de choses sur mon fils.

— Très bien, soupira-t-il. Il est de retour dans ce plan. Il m'a contacté il y a quelques jours. Mais il ne s'est pas déplacé en personne : il m'a envoyé un rêve. D'un genre bien particulier.

« Il a... tout expliqué. Les raisons de ta haine pour moi. Il m'a dit la vérité. »

Caimbeul étouffa un grognement. A son air écœuré, il se demandait vraiment ce que j'attendais pour fermer le bec à ce petit sagouin. Je doute que Caimbeul ait jamais eu des enfants. Je ne pouvais m'attendre à ce qu'il comprenne.

Thais s'était « déroulé » et traversait mon parquet en ondulant.

— Où vas-tu ?

— Prendre l'air.

Je le suivis. La nuit était fraîche. J'eus la chair de poule et je me frottai les bras. Nous restâmes longtemps ainsi.

— Thais, je t'ai beaucoup déçu, je le sais. Toutes ces années de séparation... Plus tard, quand les choses ont mal tourné... Mais...

— La ferme ! cracha-t-il. Arrête de jacasser ! Qu'ai-je ressenti, à ton avis, quand il est venu à moi ? Comment pouvais-je me battre ? Je suis maudit à cause de toi !

Il éclata en sanglots. J'eus peur de le prendre dans mes bras. Trop peur qu'il me repousse encore. Le voir souffrir ainsi me déchirait le coeur.

J'avais l'impression d'avoir avalé du verre pilé. Comment Caimbeul pouvait-il rester à l'écart ?

Je me forçai à attendre que mon fils se reprenne.

— Thais, je suis tellement navrée... Jamais je n'ai voulu tout ça. J'ai tenté de te protéger.

— Je sais, croassa-t-il, la voix brisée. Mais tu n'as pas été très efficace, avoue-le.

Que répondre ? Sans doute n'attendait-il rien de ma part.

Combien de temps sommes-nous restés dans le froid ? Les étoiles piquetaient le firmament d'éclats glacés. Lentement, le ciel vira au pourpre.

— Qu'a-t-il dit ? demandai-je enfin.

Je me sentais anéantie.

— Que tu viendrais pour moi. Que tu t'efforcerais de l'arrêter. En pure perte.



Thais avait l'air aussi hébété que moi. Comment l'aider ? Hélas, je ne pouvais plus rien pour lui.

Il y a certaines choses que les parents ne peuvent faire pour leurs enfants.

— A-t-il parlé d'autres Ennemis ?

— Non. Autant que je sache, il était seul. Ton ami... ( D'un mouvement du menton, il désigna Caimbeul, resté à l'intérieur ) ...a réussi à enrayer une tentative récente. Mais il y en aura d'autres. Ils guettent.

— A-t-il dit autre chose ? Ça pourrait être très important.

— Il attend que tu le rejoignes. C'est tout.

Le ciel s'éclaircissait. Au loin, la lune, très basse, paraissait incongrue si près du soleil naissant.

La nuit s'effaça devant le jour.

*Aina a près d'elle une vieille femme aux cheveux noirs et, à la tenue de gitane. L'air empesté l'encens et le patchouli.*

*— Coupe les cartes.*

*Aina obéit. Les cartes sont glacées sous ses doigts.*

*La voyance commence.*

*La vieille femme retourne la première carte.*

*Et sursaute.*

*Le Diable.*

*Il est coupé par la Lune et couronné par la Tour.*

*Réticente à connaître la suite, Aina quitte la table.*

*— Mais tu ne sauras pas la fin ! proteste la voyante.*

*— Pourquoi le voudrais-je ? Après tout, ça n'est jamais qu'un jeu.*

## 18

*— Tu dois me renvoyer, dit Thais.*

*Peu après l'aube, nous étions rentrés au salon. Mon fils ne prisait guère la lumière. Il la trouvait cruelle.*



— Pourquoi ne restes-tu pas avec moi ? proposai-je, ignorant le regard insistant de Caimbeul.

— Je ne peux pas. Et tu sais pourquoi. Mais je te dirais juste cela : Ysrthgrathe n'est pas le seul Ennemi à s'être infiltré. Il en existe un autre, aussi subtil et mortel.

— Mais où... comment... ?

— Vois d'abord Ysrthgrathe.

J'eus beau le questionner, Thais refusa d'en dire plus.

Je n'eus d'autre choix que de le renvoyer.

Après son départ, la maison me parut vide. Comme j'aurais voulu passer du temps avec lui... Mieux le connaître. Mais je me l'étais interdit. Et on ne retourne pas dans le passé pour réparer ses torts.

Les meubles de nouveau drapés et les alarmes mises, nous fermâmes la résidence à clef.

Sans un regard en arrière, nous repartîmes.

## DEUXIÈME PARTIE

*« Les dimanches pluvieux quand ils ne savent  
pas quoi faire de leur peau, des millions de gens  
rêvent d'immortalité. »*

Susan Ertz



*Elle dort.*

*Et rêve.*

*Des rêves heureux, en des époques ni vraiment réelles ni tout à fait imaginaires. Ils la réconfortent et l'apaisent jusqu'à ce qu'elle sombre.*

*Dans l'infinie noirceur de sa nuit.*

19

Une fois, un homme a percé mon identité à jour.

Comme tous les fouineurs, il a cru que ça lui rapporterait quelque chose.

C'était en 1998.

La fièvre *fin de siècle* était à son paroxysme. Des émeutes éclatèrent ; on vit partout des OVNIS, des messies et des célébrités disparues. Quelques années plus tôt, j'avais acquis ma propriété en Ecosse pour une bouchée de pain. Un comté, s'il vous plaît.

Moi, comtesse ! C'était risible.

Vaste et difficile à entretenir, j'avais vite délaissé le château au profit d'une résidence plus modeste. Au cours des âges, j'avais pourtant amassé une vraie fortune. Les investissements... à *long* terme... ne me faisaient pas peur. Etre

immortel a ses bons côtés — seraient-ils que financiers.

De ma tour d'ivoire, je regardais le monde tourner, non sans intérêt. Les signes avant-coureurs ne trompaient pas.

Avant longtemps, la magie serait de retour.

Je fis mes préparatifs. Au fil des siècles, j'avais caché nombre d'artefacts.

Durant un de mes voyages, j'avais remarqué cet homme.

Je venais d'arriver en Ecosse. Les Etats-Unis ne seraient pas ravagés avant quelques années. Les deux siècles précédents, même si j'y avais séjourné assez souvent, je m'étais gardée de la politique. Un vrai sac de nœuds !

Mais il est vrai que la liberté aussi n'est pas simple...

Alors que je courais pour attraper mon vol à destination de la Nouvelle-Orléans, je vis ce type, appuyé contre un des piliers du hall O'Hare. Il portait un tee-shirt noir et des jeans bleu délavé. Tel un chien paresseux, un sac marin éraflé gisait à ses pieds.

Il me regardait intensément, comme si, loin de se laisser berner par mon apparence, il sondait mon être profond.

Je détestais ça.

Avant l'Eveil, rien ne trahissait ma vraie nature. J'avais trouvé la parade. Malgré des traits plus délicats que la norme, j'avais l'air humaine : très mince, les cheveux teints en noir. Les gadgets du XXI<sup>e</sup> siècle n'étaient pas tous mauvais. J'avais pu vérifier que jouer les



blondes ne m'amusait pas. Les reflets roux ne m'allaient pas du tout.

La lumière se refléta sur les lunettes de l'homme. Ses cheveux blond paille avaient déjà un peu de gris. Sa barbe taillée lui donnait un air d'érudit.

Les sourcils froncés, je me détournai et pressai le pas. S'il n'avait pas embarqué un quart d'heure après moi, j'aurais vite oublié mon suiveur.

Il fut bon dernier. Sans doute l'avait-on placé sur liste d'attente. Mais pourquoi avait-il pris ce vol ? Et pourquoi avait-il paru m'attendre ?

Il passa devant moi, tête droite. Quelle imagination débordante que la mienne ! Tout ça parce que nos regards s'étaient croisés...

En dépit de l'air conditionné, il faisait chaud et lourd. Déambulant, je fus frappée par une odeur de beignets. Ça faisait partie du charme de l'aéroport de la Nouvelle-Orléans, pareil à nul autre !

La suffisance puritaine n'y avait pas cours.

Peut-être était-ce la forte influence des Français... En tout cas, dans cette ville, on ne gémissait pas à tout bout de champ sur la boisson, le jeu ou la bonne chère.

Bref, c'était un petit paradis.

Je pris un taxi pour l'hôtel *Fairmont* : ce somptueux édifice aux plafonds hauts de neuf mètres, regorgeait de chandeliers, de tapis de luxe... Une sensation presque physique de décadence. On y trouvait une fabuleuse tarte aux

noix. Partout ailleurs, cette recette typique du Sud perdait de son attrait.

Tandis que les portes de l'ascenseur se refermaient sur moi, je crus apercevoir un tee-shirt noir parmi les clients.

Encore mon imagination.

Le quartier français était à cinq minutes de marche de l'hôtel. En Amérique, New York est la seule autre ville où passé et présent se marient si bien. Je descendis la rue Chartres, puis coupai par Royal. L'odeur entêtante des oliviers en fleurs adoucissait l'atmosphère, couvrant presque les effluves du fleuve.

Avec ses boutiques d'antiquaires et ses galeries d'art tous les trois mètres, Royal était ma rue favorite du Vieux Carré. Bourbon pouvait être plus renommé, mais les relents de vomissures m'en éloignaient toujours. Les belles résidences, à l'est de Bourbon, ne compensaient pas cette atmosphère glauque.

Je me faufilai dans une des antiques galeries nommée de Pouilly. Au fil des ans, je m'étais fait des relations parmi les propriétaires. Ils me savaient difficile et riche. En retour, je leur demandais la plus grande discrétion sur mes visites, et la liberté de fouiner à mon aise. Le Quartier était un vrai gruyère. On pouvait entrer dans une boutique au fronton parfaitement ordinaire... et se retrouver dans un labyrinthe menant à toutes sortes de bâtiments alentour. Je doute que quelqu'un connaisse mieux que moi les tours et détours de ces dédales cachés.



Dès que j'entrai, un homme d'âge mûr approcha, affichant l'air supérieur du vendeur qui voit arriver un client manifestement égaré dans un magasin au-dessus de ses moyens.

— Puis-je vous aider ?

A son ton il était persuadé du contraire.

Prenant une statuette en bronze ( une piètre reproduction, par-dessus le marché ), je feignis d'envisager l'achat.

— Dites à monsieur Hyslop que madame Sluage est là.

Je passai à une coupe en porcelaine paraissant être un original de Meïßen. Déchiré entre l'envie de me rappeler à l'ordre et le doute, à cause de mes relations avec son employeur, le vendeur opta pour la prudence.

Il disparut dans l'arrière-boutique à la vitesse d'un cafard.

Quelques minutes plus tard, tandis que j'examinais une armoire à la recherche de tiroirs secrets, M. Hyslop survint, son vendeur sur les talons.

Il me tendit la main.

— Madame Sluage, quel bonheur de vous revoir ! J'espère que vous avez passé du bon temps ?

Je m'écartai de l'armoire, étouffant un éternuement. Avec la dextérité d'un magicien, il m'offrit un mouchoir.

— A vos souhaits, chère madame. Ah, ces antiquités ! On a beau les restaurer et les entretenir, elles attirent la poussière !

— Tout à fait, fis-je, prenant le mouchoir. Je me demandais si cette armoire m'intéressait vraiment...

— Prenez votre temps, dit Hyslop, renvoyant son laquais d'un geste impatient.

Ce dernier s'empressa d'aller enquiquiner un couple qui venait d'entrer pour se réchauffer.

— J'aimerais voir ce que vous m'avez mis de côté et régler la question du transport.

Hyslop eut l'air décontenancé.

— Notre accord ne vous convient-il plus ? Je croyais que...

— Non, il ne s'agit pas de ça. J'ai choisi un point de chute, et j'aimerais profiter de mes achats.

— Naturellement. Pardonnez ma maladresse. Par ici, je vous prie.

Je le suivis dans une série de passages sinueux faiblement éclairés, puis gravis trois volées de marches repeintes tant de fois qu'on avait l'impression de piétiner du braille. Sans parler des murs et de la rampe. C'était très tranquille. On n'entendait plus le bourdonnement continu des rues du Quartier.

L'homme me conduisit dans son bureau, et sélectionna une clef dans son trousseau.

— Nous y voilà, annonça-t-il fièrement, allumant l'électricité.

Dans la remise pleine à craquer, les étagères étaient noires de boîtes étiquetées selon le code que nous avions mis au point. Une étagère était consacrée aux livres, une autre à la poterie rare, une autre encore, aux articles de mode. Tous ces



objets avaient une signification particulière. Seuls les initiés en connaissaient la valeur.

Cette remise vibrait d'énergie magique.

— Je doute que quiconque ait une plus belle collection de curiosités, me complimenta Hyslop. Récemment, j'y ai ajouté ceci...

Il sortit une boîte et l'ouvrit. Elle contenait un voile blanc du genre que portaient les femmes pour leurs noces ou leur première communion.

— Cette pièce aurait appartenu à la fille de Marie Laveau.

— J'ignorais qu'elle en avait une. De fille, je veux dire.

Hyslop hocha vigoureusement la tête.

— Elle l'avait dissimulée au monde entier. Elle craignait que les blancs la tuent pour garder le monopole du Vaudou.

— J'aimerais jeter un coup d'œil.

— Naturellement.

Il s'épongea le front avec un autre mouchoir blanc. En avait-il tout un stock, magiques et fraîchement lavés ?

— Seule, ajoutai-je, d'une voix douce et ferme.

— Bien entendu. Appelez-moi quand vous aurez fini.

Je lui souris. Surpris, il me rendit mon sourire.

Je passai le plus clair de l'après-midi à fouiller ma caverne d'Ali-Baba. La plupart des boîtes contenaient de la camelote : les os d'un chamane, qui aurait eu des pouvoirs de guérison spéciaux, des têtes réduites, des restes de singes

embaumés, des œufs fossilisés... Des livres prétendument écrits de la main de Crowley détaillaient ses découvertes cabalistiques.

J'avais pris soin de dissimuler mes plus belles trouvailles sous ces breloques inoffensives. Elles passeraient facilement inaperçues.

Un ouvrage contenait telles complexités ésotériques que j'avais eu du mal à suivre.

Pareil défi m'avait galvanisée !

Il y avait aussi de curieux ossements — dont je savais trop bien la provenance —, et un tableau représentant une créature qui n'avait plus arpenté ce monde depuis des millénaires.

Pourtant, cette peinture n'avait pas plus de cinquante ans.

Je remballai soigneusement mes trésors et les remis en place.

Soudain, je me sentis lasse et affamée. D'après la vieille horloge de Hyslop, il était dix-sept heures. La lumière éteinte, je fermai la porte.

Je tirai sur la poignée pour m'assurer qu'elle était bloqué.

Tout bien pesé, ça ne se passait pas mal. Je chargerais Hyslop d'empaqueter le tout et de l'acheminer par bateau en Ecosse. J'avais déjà effectué les démarches auprès des douanes. Le chargement devrait rapidement me parvenir.

Contente de moi, je décidai de m'offrir un petit gueuleton bien décadent. Prenant le téléphone sur le bureau de Hyslop, je fis une réservation pour une personne chez *Antoine*, à vingt heures.

Ce soir, je me régalerai.



Sur le chemin du Fairmont, je remarquai une camionnette garée au coin d'une rue. Peinte en noir mat, elle arborait, collé sur la fenêtre arrière, le nombre 666. Je jetai un coup d'œil à l'intérieur : à l'avant, je vis un homme d'environ quarante-cinq ans. La barbe hirsute, son gros ventre à peine couvert par un tee-shirt gris délavé, il portait un pentagramme autour du cou.

D'évidence, j'avais la camionnette de Satan sous les yeux.

*Oh, oh..., pensai-je. Je ferais mieux d'être sur mes gardes avant qu'on me kidnappe... dans la Camionnette de Satan ! L'Armageddon est pour ce soir, car... la Camionnette de Satan est en ville ! Fais gaffe, ma fille, car Satan a sa Camionnette ce soir ! Il arrive en ville !*

J'avais vraiment besoin d'un bon dîner.

Malgré son succès touristique, *Antoine* ne change pas. Chaque fois que je me rends à la Nouvelle Orléans, je ne manque pas d'y faire un saut. On y trouve la plus merveilleuse omelette norvégienne du monde.

Le maître d'hôtel m'installa à une table, dans la première salle. Comme tout les édifices du Quartier, *Antoine* se composait d'une grande série de pièces. Les clients disparaissaient vite, comme happés par le terrier du lapin d'Alice... Le restaurant avait même une ou deux portes dérobées.

Je venais de passer commande, m'admirant dans un miroir mural, quand je *le* revis. Le tee-shirt noir de l'aéroport. Sauf que le bonhomme

avait changé de tenue. Décorum oblige. Sinon, on ne l'aurait jamais laissé entrer. Il portait un veston noir sur une chemise blanche et une cravate vert bouteille. Les jeans avaient cédé la place à un pantalon noir.

Tandis qu'il s'entretenait avec le maître d'hôtel, je ne quittai pas des yeux son reflet, dans le miroir. Puis il se dirigea vers ma table.

Quel toupet !

— Vous dînez seule ? lança-t-il. Voilà qui semble tristounet.

Je me tournai.

— Ça me plaît. Qui diable êtes-vous ?

— C'est sans grand intérêt. Vous, en revanche...

— Ecoutez, m'impatientai-je, j'ignore tout de vous sinon que vous étiez à O'Hare... et vous voilà en train de m'aborder comme une vieille connaissance ! Je n'aime ni les mystères, ni les gens qui se croient malins et qui m'importunent.

Tirant une chaise, le bougre s'installa en face de moi.

— Personne ne vous a invité. Partez.

— Allons, allons. Une personne de votre âge ne devrait pas s'agiter ainsi. Ça pourrait nuire à votre santé.

Il avait un léger accent, typique des basses classes britanniques.

Je cherchai des yeux le maître d'hôtel : il était en grande conversation avec un groupe de nouveaux clients.



— Pour quelqu'un qui, d'après mes calculs, a au moins cinq cents ans, vous resplendissez, ma chère.

Là, il eut toute mon attention.

Je l'étudiai. Il s'évertuait à jouer les nonchalants. Une fine pellicule de sueur, sur sa lèvre supérieure, trahissait sa nervosité. Et je l'entendais déglutir. Quoi qu'il sût, c'était bien moins que ce qu'il aurait voulu me faire croire.

Le garçon apporta ma soupe : une Vichyssoise crémeuse. Mon « compagnon » le rendit perplexe, bien sûr.

— Ayez l'amabilité d'apporter la même chose à monsieur, dis-je.

Hochant la tête, le serveur s'éloigna.

— Qu'est-ce donc ? s'enquit Tee-Shirt Noir.

— Une Vichyssoise. ( D'évidence, ça ne lui dit rien. ) Une soupe de pommes de terre froide.

Il plissa le nez.

— Nécessité fait loi. ( Je me penchai vers lui. Mon attention le rendit plus nerveux. ) Comment vous appelez-vous ?

— John Mortimer.

— Et qu'attendez-vous de moi au juste, monsieur Mortimer ?

A son tour, il se pencha.

— Je veux votre secret. Comment devient-on immortel ?

— Pourquoi diable me croyez-vous immortelle ?

Son sourire, d'une surprenante douceur, me le rendit sympathique en dépit des circonstances.

— Tout a commencé par hasard, il y a quatre ans. Après avoir lu un article, je me suis lancé dans des recherches.

Il tira d'une poche une coupure de presse jaunie. La manchette proclamait : « *Un mystérieux acquéreur achète un comté pour 700 000 dollars.* » Je parcourus en diagonale l'article retraçant dans les grandes lignes mon acquisition du comté d'Arran. Tout y figurait, excepté mon identité. J'avais veillé à ce qu'on ne l'ébruïte pas.

— Quel rapport cela a-t-il avec moi ? demandai-je, lui rendant la coupure.

— Vous l'avez acheté.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— J'aime les ordinateurs. Je suis doué dans ce domaine. Et à tous les niveaux : programmation, matériel... C'est un don. Bref, cet article m'a intrigué. Me connectant à la Matrice, j'ai cherché tout ce qui pouvait m'éclairer sur l'identité de notre heureux acquéreur. Mais tout avait été soigneusement balayé sous le tapis, si j'ose dire. Je connais bien l'histoire du comté, créé en 1503 par le roi James IV. Le titre est lié à la propriété plutôt qu'au droit du sang. Les recherches historiques ne posent guère de problème.

« Mais revenons à notre acheteur. Bien ! Cet échec m'aiguillonna. Qui désirait à ce point garder l'anonymat et pourquoi ? J'ai contacté d'autres accros de la Matrice en Ecosse. Pour finir, je suis tombé sur de fins connaisseurs de l'île. Il s'agissait tout simplement des types



recrutés pour réaménager la maison au goût du nouvel occupant.

« Voilà comment je suis remonté jusqu'à vous. Que vous ne soyez pas... vraiment blanche... faisait tout un foin. J'étais en si bons termes avec mes espions écossais qu'ils m'ont invité à venir faire un tour. Vous étiez partie en voyage. Tous ceux qui travaillaient pour vous ne parlaient déjà plus que de vos mystérieuses escapades.

« Mes amis me firent faire le tour du château et du domaine. Soit dit en passant, vous avez accompli un travail magnifique de restauration. »

Haussant les épaules, je revins à ma soupe. Le serveur apporta la sienne à mon compagnon. Le sourcil froncé, John essaya. Ce dut être à son goût car il n'ajouta rien à son récit avant d'avoir fini.

— Je n'aurais jamais cru qu'une soupe à la pomme de terre froide pouvait être aussi bonne ! soupira-t-il, s'essuyant la bouche.

— On apprend tous les jours, murmurai-je.

— Donc, tandis que mes hôtes me faisaient visiter, j'ai commencé à remarquer un certain nombre de choses. Des antiquités, par exemple, qui ne semblaient pas toutes coller au cadre, si vous voyez ce que je veux dire. Ce n'étaient pas les riches collections habituelles d'assiettes, d'horloges et *tutti quanti*. Non, vos goûts étaient plus... bizarres.

« Ce qui m'a le plus intrigué fut un portrait de vous. Paul, l'ami chez qui j'étais logé, s'était retiré dans la salle de bains, me laissant seul dans votre bureau. Il y avait une photo d'un type

et de vous. Puis je remarquai une série de peintures murales. Et je revins au portrait.

« C'était vous... sans l'être. Vous portiez un costume étrange. Plus tard, j'appris qu'il devait être de la Renaissance. J'ai gardé ce tableau. »

— Tous les jours, les gens commandent leur portrait.

— Mais celui-là semblait vieux de plusieurs siècles. La peinture était craquelée.

Je roulai des yeux.

— Parmi vos nombreux talents, je ne m'étais pas aperçue que vous étiez aussi historien d'art. Voyons, vous êtes un petit génie en informatique, un futé qui manie l'abus de confiance, ainsi qu'un expert en datation. Quels autres talents gardez-vous dans votre manche ?

Il rougit jusqu'à la racine des cheveux. Sans mot dire. Le serveur vint débarrasser, et nous présenter l'entrée. Rompant la miche de pain français, j'entrepris d'étaler sur ma tranche une généreuse couche de foie gras.

J'invitai John à faire de même.

— Essayez donc. C'est délicieux.

— C'est quoi ?

— Du foie d'oie, du beurre, du cognac, du poivre et de la crème, vraisemblablement. Mais continuez, mon cher. Les contes fascinants, au dîner, ne sont pas si désagréables.

Il donna un coup de fourchette à son foie gras, comme s'il s'attendait à ce qu'il lui morde le bout du nez. Puis il se décida à tailler dans le vif.

Pas de courage, pas de gloire.



— Ce tableau m'en a rappelé un autre, que j'avais vu durant mes études. Ensuite, à la bibliothèque, j'ai consulté des livres sur les artistes...

— Quand vous étiez en Ecosse ?

— Oui. J'y suis resté deux à trois semaines. De temps à autre, Paul m'invitait à aller prendre l'air, pour qu'il puisse profiter de sa petite amie. Tous deux voulaient... enfin, vous voyez...

— Comme c'est touchant.

— Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé ce que je cherchais. Un livre sur Rembrandt présentait l'ensemble de son œuvre, avec mention du sujet et du propriétaire de chaque tableau. La plupart sont dans les musées. A l'exception du vôtre.

« Bien sûr, avec vos moyens, vous pouviez largement vous offrir un Rembrandt, si le cœur vous en disait. Mais à moins que vous ayez connu le peintre, il aurait difficilement pu faire votre portrait... »

— Vous me voyez navrée d'interrompre vos jacasseries psychotiques, mais n'avez-vous jamais entendu parler de faussaires ?

— Bien sûr que si. Toutefois, d'après ce que j'ai vu, ce n'était pas votre style. Rien que le top du top. Pas d'ersatz.

— Comme c'est flatteur.

— Arrêtez de jouer les innocentes, comme si vous ignoriez de quoi je parle ! Depuis quatre ans, je mène une enquête sur vous. Je sais combien d'identités d'emprunt vous avez. Les cimetières fourmillent de noms de bébés, et vous ne vous êtes pas gênée pour les utiliser. Vous êtes

douée, je dois l'admettre. Mais j'ai les preuves de tout ce que j'avance.

Il tira de sa poche une enveloppe, qu'il posa sur la table. J'eus l'estomac noué.

— Allez-y. Regardez donc !

Sans hâte, je m'essuyai les mains, pris l'enveloppe et l'ouvrit : des lettres de bureaux d'état civil, dans divers pays étrangers, des certificats de naissance et de décès, des fac-similés de titres de propriété rédigés sous mes divers pseudonymes. Il y avait même une photo du Rembrandt.

— Comment avez-vous eu tout ça ? dis-je.

La colère montait en moi. Je me gardai de la laisser parler. C'était trop grave pour que je perde le contrôle de mes nerfs.

— Durant mon séjour en Ecosse, Paul revint chez vous pour des réparations. Je l'ai accompagné et j'en ai profité pour prendre des clichés.

— Que voulez-vous ? De l'argent ?

Il secoua la tête.

— Pas du tout ! Je veux ce que vous avez : l'immortalité !

— Et pourquoi croyez-vous que ce soit transmissible ?

— Parce que ça fonctionne ainsi. Comme chez les vampires. Je ne crois pas que vous en soyez une — du moins pas du genre à boire le sang. Vous avez quelque chose que je veux, un point c'est tout. Pourquoi ne pourrais-je pas devenir comme vous ? Après tout, j'ai percé à jour votre petit manège ! Ça mérite une récompense, non ?



Je fermai les yeux. Les humains !

Parfois, l'attitude d'Alachia envers eux avait du bon...

— Et je devrais vous... récompenser en vous rendant immortel à votre tour ?

Il sourit.

— Absolument.

— Très bien. Puisque vous le demandez si gentiment.

Je me forçai à avaler le reste de mon dîner. Le délicieux saumon, le soufflé, les huîtres, les escargots et jusqu'à mon omelette norvégienne ne furent que des cendres pour mes papilles gustatives.

John Mortimer, lui, avait retrouvé son appétit. Il s'attaqua aux mets fins comme un chien vorace. Quand il ne reconnaissait pas un plat, il me jetait un regard inquisiteur. J'éclairais sa lanterne. Excepté pour les escargots. Je les lui présentai comme une espèce recherchée de fruits de mer, à l'instar des huîtres.

Par bonheur, il avait déjà vu des huîtres.

L'unique réussite culinaire de sa précédente vie.

Ainsi l'appelait-il : Sa Précédente Vie. Comme s'il avait déjà rompu les amarres et pris du galon... Il jacassa sur les lieux qu'il visiterait, les choses qu'il achèterait, sans se soucier outre mesure des moyens requis pour accomplir tout ça. Amasser ma fortune m'avait pris des siècles. L'argent est un métier à part entière. Dès qu'on en a un peu, il s'agit de veiller dessus, avant qu'un autre trouve le magot à son goût et le sub-

tilise. C'était aussi assommant que détestable. Mais il fallait bien en passer par là. Je n'aime pas en parler, voilà tout.

— ... Puis j'ai pensé que vous et moi, nous pourrions...

Ça me ramena instantanément sur terre... et à mon charmant compagnon.

— Vous et moi pourrions quoi ?

— Bien... je veux dire... Puisque vous allez me rendre immortel, nous serons ensemble, non ? Jusqu'à ce que...

— Que quoi ?

— Qu'on se lasse l'un de l'autre. Ou que je reprenne ma liberté.

— Je vois. Ainsi, je dois... vous convertir *et* vous tenir la main ?

Il rougit.

— Pas exactement, mais... vous savez.

Il me jeta un regard en coin. Moins furieuse que je ne l'étais, j'aurais trouvé ça intrigant.

— Voyons. Je devrai devenir votre... *maîtresse*, dirons-nous, et vous rendre immortel. Et qu'en retirerais-je ?

— Comment ça ?

— Où est mon intérêt ? Pourquoi seriez-vous élu entre tous ? En raison de votre charmante personnalité ? De votre brillant esprit ? De vos prouesses sexuelles, peut-être ? Allons, pourquoi devrais-je m'encombrer de quelqu'un de votre acabit ?

Il s'empourpra de nouveau. L'embarras n'y était pour rien, cette fois. J'avais dû l'offenser.

Quel dommage.



— Vous le ferez. Sinon, je vous dénoncerai.

— A qui ? A l'Agence de Dépistage des Immortels ? A la police ? Je vois ça d'ici...  
« *Pardonnez-moi, mais je connais une femme qui est immortelle !* » Les flics vous ficheront vite à la porte... Votre chantage est grotesque.

— Il me suffit de passer un coup de fil au bon journal... La presse adore ce genre de « grotesque », comme vous dites. Et quand elle commencera à creuser, elle s'apercevra que c'est du solide.

— Vos journaloux en pisseront de rire.

— Tenez-vous à prendre le risque ?

Le petit asticot. Je ne l'aurais pas cru aussi culotté.

— Je pensais bien que non, conclut-il.

Et il pavoisa.

Grave erreur. Il n'aurait vraiment pas dû.

Je réglai l'addition et nous repartîmes à pied. Je ne tenais pas à le conduire directement à mon hôtel, même s'il m'y avait repérée. Que faire de lui ? La foule s'épaississait. Il s'agissait surtout de touristes mal fagotés en tee-shirt trop serrés. Certains portaient des boissons dans des sachets en plastique. Les relents de bière envahissaient tout.

Je pris par la rue Chartres, puis continuai le long du fleuve. Le Mississipi exhalait l'odeur lourde et entêtante de la terre fraîchement remuée. Elle se mêlait aux doux arômes des oliviers. Pour une raison ou une autre, cet étrange mariage d'effluves me redonna espoir. Il me rap-

pela un autre temps, un autre lieu. Mais l'heure n'était pas aux réminiscences heureuses.

J'avais un problème sur les bras.

Nous passâmes devant les sans-abris qui dormaient dans le parc, enjambant ceux qui s'étaient couchés n'importe où. On ne faisait pas trois pas sans qu'on nous mendie un peu d'argent. La plupart des miséreux débitaient leur baratin à toute vitesse : la fatalité expliquait pourquoi il leur fallait un dollar de plus. Je donnais volontiers. La vie inflige assez d'indignités... alors pourquoi refuser le peu d'aide que nous pouvons offrir ?

— Pourquoi leur donnez-vous de l'argent ? souffla John, nerveux.

— Parce que j'en ai et qu'ils sont dans le besoin. De toute façon, ça ne sort pas de votre poche, que je sache.

— Vous les encouragez ! Si personne ne se laissait attendrir pas leurs boniments, ils chercheraient peut-être du boulot !

— Voyons si je vous suis bien. Vous pensez que ces gens ont choisi de vivre comme des chiens galeux. Qu'ils détestent le travail au point de préférer dormir dehors l'hiver, l'estomac creux, et mendier trois sous aux étrangers avec des nippes sales sur le dos pour tout vêtement ? A supposer, bien sûr, qu'ils soient assez stables pour avoir un travail, ou qu'ils aient des talents rudimentaires comme écrire, lire et compter. Quelle idiote je suis de ne pas voir clair dans cette farce...



« En plus, j'ai pour compagnon un homme qui ne se salirait jamais les mains avec quelque chose d'aussi vulgaire que, disons, l'extorsion. »

— Vous êtes une vraie chienne quand vous voulez !

Je posai une main sur mon cœur.

— Me voilà mortellement blessée...

Nous remontâmes le fleuve jusqu'au bout du chemin de hâlage. Il y eut une soudaine pénurie de lampadaires. John était de plus en plus nerveux.

— Ainsi, vous voulez devenir immortel, repris-je. Et si je vous disais que je ne peux rien pour vous ? Qu'on naît ainsi... ou pas ?

Il plissa le front.

— Vous essayez de m'embrouiller. Au restaurant, vous disiez...

— J'ai prétendu le contraire pour que vous ne fassiez pas une scène. Même si je le voulais, je ne pourrais pas changer ce que vous êtes. Je n'ai pas ce pouvoir. Pourquoi vous mentirais-je ?

— Est-ce un test ?

Je grognai.

— Non ! C'est la vérité.

— Vous ne m'aimez pas ! Mais ça ne marchera pas. Peu importe, au fond. Ce que j'ai appris sur vous vaut son pesant d'or. Ne croyez pas que vous m'aurez comme vous avez eu tous les autres.

*Quel triste imbécile.*

— Oh non. Loin de moi cette idée. Vous savez, on ne devient pas ainsi en claquant des doigts. Il faut un petit moment.

— Peut-on commencer bientôt ?

— Bien sûr. D'abord, j'ai des préparatifs à faire. ( Je lui jetai ma clef de chambre. ) Numéro 1650, au Fairmont. Je serai de retour avant minuit.

— Je vous attendrai.

Sans ajouter un mot, je tournai les talons et retournai dans le Quartier.

A minuit moins le quart, je frappai à la porte de ma chambre. La vidéo beuglait assez fort pour s'entendre dans le couloir. J'avais espéré que Mortimer comprendrait enfin sa folie.

Mais non. Il était là et bien là. Pieds nus, et en bras de chemise.

— Heureuse de voir que vous vous êtes mis à votre aise, lançai-je.

— Ouais. Vu les circonstances, j'ai pensé que ça ne vous dérangerait pas.

— Poussez ce lit contre le mur, dis-je.

Je fis de même avec le mobilier pour dégager un espace au centre de la pièce.

— On va le faire ici ?

— Pourquoi pas ? L'endroit a toujours vibré de magie. De plus, il s'agit des prémices, rien de plus. Je sais combien vous avez hâte de commencer votre nouvelle vie.

— Je pensais avoir plus de temps.

— Pour quoi ?

— Je ne sais pas... Dire au revoir.

— Vous pourrez retourner vous préparer chez vous. Je vous expliquerai tout après la cérémonie.



Accroupie, je vidai sur le sol le contenu du sac que j'avais rapporté avec moi. Par chance, la maison du Vaudou de Marie Laveau avait exactement le genre de choses idéales pour ma petite mise en scène : des chandelles, des crânes, des charmes, des ossements non identifiables, de l'encens et d'autres parfums. Je sortis des plumes de ma poche.

Je poussai tout ça dans un coin et désignai le centre de la pièce.

— Mettez-vous là.

J'arrangeai les chandelles allumées autour de lui. Je coinçai l'encens dans un tiroir ouvert. Puis j'éteignis les lumières et allai tirer les rideaux.

L'effet était parfait. Les volutes d'encens dansaient autour des chandelles. Je fis tendre les mains à John et posai un crâne sur l'une, un os bizarre sur l'autre. Puis je lui demandai d'ouvrir la bouche pour y fourrer une amulette. A la tête qu'il fit, je faillis éclater de rire.

Mais ça eût brisé l'envoûtement.

Je plaçai le reste des colifichets dans ses poches et je psalmodiai. En sanskrit, je lui expliquai quel imbécile il était ; sa mère, sans doute une gardienne de chèvres, devait dormir dans les fientes de vache tout en s'accouplant à des serpents au fond d'une fosse d'aisance.

A son expression, John Mortimer devait déjà se croire dans un nouveau plan d'existence.

Au fond, il n'était pas loin du compte.

Il me fallut un moment pour citer son arbre généalogique, mais je m'en donnai à cœur joie,

fustigeant ses aïeux jusqu'aux derniers. Pour le distraire de mon interminable litanie, je lançai des bouts de papier sur les mèches des chandelles.

Poussant un petit cri, il sursauta.

— Bon sang ! J'ai avalé l'amulette !

— Ne vous en faites pas. C'était prévu. Comment vous sentez-vous ?

Il s'examina, comme s'il s'attendait à être déjà transformé.

— Très bien. Mais l'encens me donne mal à la tête. Etes-vous sûre que ça a marché ?

— Oh ! J'oubliais... Le plus important.

Me penchant, je posai un baiser sur son front. Longtemps, j'y pressai mes lèvres. Je vis la trame de son existence, je sentis son sang couler dans ses veines. Surtout celles du cerveau.

Un réseau si fin... si excitable.

Mon attaque était subtile. Que pouvais-je faire d'autre ?

Il s'écarta.

— Que... ? s'exclama-t-il, effleurant ma joue.

Au bout de son index brilla une goutte de sang.

— Le prix de l'immortalité, dis-je.

— J'ai cru sentir quelque chose.

— Je n'en doute pas.

En douceur, j'essuyai la larme de sang.

Durant son vol pour Londres, la rupture d'anévrisme le tua. Je lui avais conseillé de rentrer chez lui, de mettre de l'ordre dans ses affaires et de me retrouver en Ecosse. Comme il ne s'était



rien passé ce jour-là, sur le plan national ou international, son décès fit l'objet d'un entrefilet dans la rubrique nécrologique.

Une terrible tragédie pour un homme si jeune.

21 novembre 1998

Anna Sluage  
Comté d'Arran  
Ile d'Arran  
Ecosse

Chère comtesse,

*Il est de mon devoir de vous informer que mon défunt client, John Mortimer, avait apparemment développé une passion obsessionnelle pour vous durant les dernières années de sa vie. A sa mort, j'avais pour instruction d'ouvrir un paquet qu'il m'avait confié quelques mois plus tôt. Il contenait des documents et des écrits de la main de M. Mortimer. Etant son avocat, il m'avait chargé, s'il venait à décéder de façon suspecte, de porter ce dossier à la connaissance des média.*

*Attendu la nature de la mort de mon client, j'ai compris que ces accusations bizarres étaient le fruit d'un esprit dérangé. C'est avec une grande tristesse que sa famille a mesuré, trop tard, l'ampleur du mal qui frappait M. Mortimer.*

*Veuillez croire que vous êtes en possession de toutes les pièces de cet extravagant dossier. Vous en disposerez comme bon vous semblera. Mon cabinet n'en détient aucune copie. J'espère que mon client ne vous avait pas importunée outre mesure.*

*Soyez certaine que cette affaire n'aura pas de suite.*

*Veuillez agréer, chère comtesse, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.*

*Mecham Bernard*

Quelques mois plus tard, je reçus une lettre de la mère de Mortimer. Elle avait nettoyé son appartement et découvert son journal personnel, ainsi que quantité de photos de moi. Dans sa lettre, elle espérait aussi que son fils ne m'avait pas importunée. Son obsession avait dû être un symptôme de la maladie qui l'avait emporté.

Elle avait pris soin de détruire tout document ou cliché me concernant.

Je lui répondis pour la remercier de sa sollicitude et l'assurer que son fils ne m'avait jamais harcelée.

Nous entretenîmes une correspondance qui dura jusqu'à sa mort, en 2021.



*Elle voyage. En voiture ou en autobus. Le véhicule change constamment de forme. Caimbeul conduit. Il arbore son horrible maquillage, glauque et clownesque. Un épais trait rouge sur la bouche, des triangles noirs pour les yeux, les cheveux incendiés d'or et d'orange... Il porte des jeans bleu délavé, des bottes de cow-boy aux talons râpés et un tee-shirt passé qui proclame : « Quatre-vingt dix pour cent de tout est pure foutaise ».*

*— Je me demandais quand tu y arriverais, dit-il.*

*— Où ça ?*

*— Tu sais bien. Là où tu veux être.*

*Elle jette un coup d'œil par la fenêtre : nuit noire. Ça et là, les phares font surgir un arbre squelettique avant d'illuminer de nouveau une route en piètre état.*

*L'inscription du tee-shirt a changé : « Je préfère les teigneux aux imbéciles heureux. Les teigneux se reposent parfois. »*

*Voyant son regard perplexe, Caimbeul baisse les yeux et hausse les épaules.*

— C'est ton rêve. Moi, je ne fais que suivre.

— Tu as toujours pillé les bons mots des autres.

Il accélère. Le véhicule bondit, les plaquant tous deux sur leurs sièges.

— Cramponne-toi ! crie-t-il par-dessus le rugissement du moteur. Ça va secouer cette nuit !



Sur la tridéo, le groupe *Revanche du Runner* beuglait un vieil air : « *Croyez-vous en la Magie ?* ». Le remix était bizarre : du reggae mêlé aux piailllement suraigus du chanteur, dont je n'avais toujours pas déterminé la race, et encore moins le sexe.

Tandis que l'individu s'époumonait, je cherchai des infos sur notre correspondance. Rien de simple, comme un menu déroulant affichant les départs et les arrivées, par exemple... Alors que j'allais m'emporter contre l'inutilité crasse des merveilles technologiques dépourvues de sens pratique, Caimbeul me guida vers des écrans plats.

Nous avions dix minutes pour changer de vol, de Portland à Cinanestial.

Décidément...

— Nous ne passerons pas les douanes de Tír à temps, dis-je. Quand est le prochain vol ?

Caimbeul prit mon sac et le passa en bandoulière.

— Oh, femme de peu de foi... Tandis que Thais et toi jouiez aux grandes retrouvailles, moi, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai passé quelques coups de fil. Inutile de m'exprimer ta gratitude. Disons que toutes les difficultés sont aplanies. Tu n'auras plus à jouer les gros bras. Allons, ne me regarde pas comme ça !

— Je ne te regarde pas comme ça ! protestai-je, courant derrière lui.

Malgré mes longues jambes, je devais trotter pour ne pas me laisser distancer. Après tout, il fait une bonne tête de plus que moi.

— Je savais que jamais tu ne te prêterais aux échantillonnages et tu sais combien ces types de la sécurité de bas étage peuvent être têtus. Je ne tenais pas à ce que tu répètes ton petit numéro des douanes britanniques.

— Ça a marché, reconnais-le.

— Ici, ça pourrait nous flanquer dans un sacré pétrin. Or, j'aimerais passer incognito. J'ai tout arrangé avec un ami. Nous devrions passer sans problème.

Je fronçai les sourcils.

— Et à qui serons-nous redevables ? Autant que possible, j'évite les dettes de ce genre. Tu connais les intrigues politiques de ce pays. À côté, les Borgias font figure de famille unie et heureuse.

— C'est moi qui serai en dette, pas toi, fit-il, exaspéré. J'avais oublié combien tu peux être suante ! Au moins tu as appris à alléger tes bagages...

— Que... veux-tu... dire ? haletai-je.



— Rien. As-tu ton Autorisation de Séjour sous la main ?

— Oui, et ne change pas de sujet. Je ne me souviens pas t'avoir entendu te plaindre du poids de mes sacs. M'en as-tu voulu aussi longtemps ? La dernière fois que nous avons voyagé ensemble, si je ne m'abuse, c'était en 1898, à Vienne. Tout le monde avait des malles. Je ne faisais pas exception ! Tu en avais deux, ainsi qu'un porte-manteau en cuir un brin encombrant qu'aucun cheval ne pouvait prendre...

— Nous y voilà.

Nous étions arrivés devant l'élégant comptoir argent vert et blanc de Cinanestial. A demi-caché derrière, un elfe à datajack consultait un terminal. A la porte d'embarquement se tenait une autre elfe, d'un abord agréable... jusqu'à ce qu'on remarque ses implants cybernétiques et l'inquiétant taser glissé sous sa manche.

Les deux officiers étaient en uniforme vert sombre, strié d'argent et de blanc. D'une courtoisie et d'une serviabilité irréprochables, ils devaient également être d'une redoutable efficacité si quiconque posait un problème. Malheur au trouble-fête ! Il ne lui restait plus ensuite qu'à retirer du fond de sa gorge les morceaux de la partie préférée de son anatomie...

Avant même que nous soyons devant le comptoir, une autre elfe en uniforme apparut devant nous. D'où avait-elle surgi ? Prise au dépourvu, j'eus du mal à faire taire mon agacement.

— Vos papiers, je vous prie.

Le « *je vous prie* » était une simple convention. J'avais passé le plus clair de mon existence à éviter Tír Tairngire comme la peste — non sans raison. A présent, j'y allais gaiement, la tête haute. Même avec Caimbeul près de moi, je me demandais si ce n'était pas pire que d'affronter Ysrthgrathe.

Caimbeul tendit les papiers.

Tout en procédant aux vérifications d'usage, les officiers parlèrent à voix basse ; celui du comptoir dit quelque chose à celle qui examinait nos passeports. La mine impassible, cette dernière se tourna vers nous :

— Allez-y. Et bon voyage.

Caimbeul reprit nos visas et continua sans desserrer les lèvres. Luttant en vain pour garder l'air sérieux, je le suivis.

Alors que nous atteignions la rampe d'embarquement, un bruit sourd me fit me retourner. L'elfe des douanes avait plaqué sur le sol un troll gigantesque.

Les trolls ! Du muscle, rien que du muscle. Et un petit pois pour cervelle.

Certaines choses ne changent jamais.

Depuis deux heures et demie, nous volions en direction de Portland. Je m'abstins de bavarder avec Caimbeul. J'avais trop peur d'avouer qu'il hantait mes rêves. Je n'aurais pas fini de l'entendre pavoiser !

Dans le meilleur des cas, c'était un fichu salaud imbu de lui-même. Si je le lui disais, je



n'osais imaginer à quel point il deviendrait insupportable.

Du reste, que se passait-il dans mes songes ? Depuis plusieurs nuits, je ne rêvais plus de Ysrthgrathe. Ça m'inquiétait. Que mijotait-il ? Qu'inventerait-il encore ?

M'attendait-il au tournant ? Prêt à bousiller ma vie une fois de plus ? Ou avais-je tout inventé ? L'avais-je de nouveau invité à peupler mes cauchemars, comme des millénaires plus tôt ?

Je n'étais plus sûre de rien. Pourtant, il me fallait des convictions si je voulais agir efficacement. Le sort du monde reposait sur mes épaules.

Il n'y avait pas de place pour l'erreur.

A l'approche de Portland, notre avion creva les nuées. Descente d'un ciel doré vers une terre boueuse. Par un si mauvais temps, à peine distinguait-on des trouées de verdure. La pluie pilonnait les hublots.

— Comment convaincre-nous le Conseil de nous prêter l'oreille ? m'inquiétai-je.

— Je compte solliciter le Haut Prince, répondit Caimbeul.

— Lugh Mainsûre ? J'ignorais que vous étiez en si bons termes ! ( Il se détourna. ) Ne me dis pas... Il ignore tout de notre venue, pas vrai ?

— Je suis certain du contraire. Très peu de choses échappent à son attention. Mais je ne l'ai pas encore contacté. J'ai jugé préférable d'attendre d'être à Portland.

— Pourquoi ? Et cesse de te tortiller !

— Me *tortiller* ? Ce n'est pas mon genre ! Dans ta bouche, j'ai l'air d'un mioche de trois ans !

— Si c'est ton âge mental...

Il se passa une main dans les cheveux, délogeant le ruban de sa queue de cheval. Plus il tirait dessus pour le démêler de ses mèches, plus il s'énervait. Chassant sa main malhabile, j'entrepris en douceur de remédier au problème.

— Tu penses à Aithne, n'est-ce pas ? fis-je. Dès qu'il apprendra ma venue à Portland, il fera l'impossible pour que nul n'entende ma voix... C'est ce qui t'inquiète.

Son embarras me surprit. Le ruban enlevé, je passai les doigts dans ses cheveux pour m'assurer qu'il n'y avait plus de nœuds. Ils étaient aussi soyeux que dans mon souvenir : frais au toucher sur le sommet du crâne, plus chauds près de la nuque. Otant les doigts de sa chevelure, je lui rendis son ruban. Nos mains s'effleurèrent... plus que nécessaire.

— Ça fait si longtemps... et il ne me pardonne toujours pas. Je sais qu'il est dans ses droits. Pourtant, je garde espoir qu'un jour...

Caimbeul me prit la main.

— Il entretient son ressentiment comme une épouse jalouse. Le temps ne l'adoucit pas. Au contraire. N'en est-il pas ainsi de nous tous ?

— Je suppose. Mais Ebran ? Il y a quelque temps, tu avais entrepris le Jeu avec lui. A-t-il résolu vos différends ? Ou les a-t-il au contraire fait mitonner quelques petits siècles de plus ?



— Mitonner, ma douce, toujours. Je déteste les explosions de Cocotte-minute.

Je serrai sa main dans la mienne avant de le lâcher.

— Pourtant, j'ai deux ou trois petits souvenirs du contraire...

— Tu es une sacrée fille, Aina.

Souriant, je me tournai vers mon hublot.

Passer les douanes, à Tír, fut un jeu d'enfant. L'ami de Caimbeul avait bien joué : on échappa sans mal aux tracasseries de la bureaucratie. Par le passé, je m'étais attachée à éviter Tír Tairngire. Mes rares incursions avaient été aussi rapides que discrètes. Même si Aithne ne m'aurais jamais attaquée de front, je ne tenais pas à le provoquer inutilement.

Après tout, Tír Tairngire était *son* bébé.

Il l'avait conçu avec Sean Laverty, Lugh Mainsûre et Ebran. Tous quatre avaient fait montre d'une détermination et d'une efficacité remarquables.

Non que j'aurais eu la folie de m'y opposer. J'aime à penser que, sur mes vieux jours, j'ai acquis un certain bon sens.

Ils persuadèrent le Conseil Salish-Shidhe d'adjuger aux elfes une partie de son territoire. Ils étaient admirables de rouerie. Comme toute magie politique, leur manigance s'accompagnait de tours de passe-passe et de judicieuses diversions.

Ebran s'était chargé du sale boulot. Se faisant passer pour un Amérindien, Walter Eau Claire,

fraîchement sorti du centre de rééducation de Pyramid Lake, il avait prétendu que sa femme et ses enfants y avaient péri. Puis il avait trompé les anciens des tribus grâce à sa connaissance des rituels de Cascade Crow.

Une telle fourberie a de quoi abasourdir.

Peut-être laissais-je mes rapports avec Caimbeul influencer mon jugement, car, depuis longtemps, ses relations avec Eهران étaient tendues. L'ennemi de mon ami est mon ennemi. Non qu'Eهران eût la moindre idée de mon opinion à son propos.

Ça aurait été d'une imbécillité crasse.

Toujours est-il qu'il obtint un siège au Conseil Salish-Shidhe, ce qui lui permit d'imposer son plan. Il encouragea la ségrégation des métahumains, soutenant que les Eveillés seraient bien mieux lotis loin des humains et de leurs préjugés raciaux. En même temps, il incita les Salish-Shidhe et les autres Nations à accueillir les métahumains sur leurs territoires.

Au fil des ans, ces derniers affluèrent en nombre toujours croissant jusqu'à la création de Tír. Avant sa disparition — car ce bougre d'Eهران est très doué aussi quand il s'agit de se faire passer pour mort —, Eau Claire incita les métahumains à se replier au sud des territoires amérindiens.

Ce qu'ils firent.

Ainsi naquit ce qui deviendrait Tír Tairngire.

Pendant qu'Eهران s'en donnait à cœur joie, Aithne et compagnie n'avaient pas perdu leur temps. Après le décès de Walter Eau Claire, ils



occupèrent le devant de la scène et lancèrent la « Renaissance du Sud ».

Quand vint la déclaration d'indépendance de Tír, les Salish-Shidhe ne disposaient plus d'aucun pouvoir. Aucune nation au monde n'y pouvait plus rien.

Bien sûr, Ebran était revenu à la vie, dans son propre rôle. Comme on dit, la suite est connue. Tír se fit reconnaître de toutes les nations, à la notable exception d'Aztlan. Mais, Aztlan comme Tír, est un cas d'école particulier.

Puis notre quatuor se vota un statut princier, pas moins. Mais tous les Anciens se considèrent ainsi de toute façon. Après tout, depuis toujours, nous gouvernons, à visage découvert ou pas.

Les mains du marionnettiste n'ont pas besoin d'éclairage.

Ils avaient tout prévu. Mais au fond, ils ne pensaient pas vraiment affronter une crise grave. Tout ce qui les intéressait, c'était de façonner le monde à leur image. Et personne ne les arrêterait.

Personne... sinon ceux qui l'avaient déjà fait par le passé.

Caimbeul nous avait réservé une suite dans le meilleur hôtel de Portland. Offrant une vue imprenable sur le fleuve Willamette, cet établissement princier rivalisait avec les rêves plus extravagants d'un roi. Je n'avais jamais apprécié, pour ma part, la propension elfique à la pompe et au décorum. A mes yeux, une telle débauche de luxe avait des côtés malsains.

Mais qui m'a demandé mon avis ?

J'ignorais de quelle influence disposait Caimbeul. En tout cas, ces salamalecs à n'en plus finir auraient rempli d'aise Alachia en personne. On nous mena en grande pompe à l'appartement, nous informant au passage que le Haut Prince lui-même avait daigné y résider durant la décoration de sa résidence.

Caimbeul et moi jouions avec bonheur les blasés. Et pourquoi pas ? N'avions-nous pas fréquenté Versailles à l'apogée de sa gloire ? Et le Taj, ce pur bijou architectural, presque parfait malgré ses dimensions modestes...

Après ça, n'importe quelle chambre d'hôtel, aussi somptueuse fût-elle, faisait piètre figure.

Enfin, on nous laissa seuls. Il faudrait toucher un mot au personnel sur le ménage, constatai-je. Je me calai sur un canapé de brocart, m'enfonçant dans les coussins en plume véritable.

— Et maintenant ? Combien de temps nous reste-t-il avant qu'Aithne découvre le pot aux roses, à ton avis ?

Caimbeul poussa les portes-fenêtres qui ouvraient sur la terrasse. On y respirait un air pur, débarrassé des relents âcres des mégaloïles. A Tír, la terre avait beaucoup été « travaillé ». L'atmosphère vibrail d'énergie magique. Autant installer un néon éblouissant pour mieux provoquer l'Ennemi : « *Venez nous attraper !* »

En quelques années, là où s'étaient trouvées des terres en friche, se dressaient à présent de majestueuses forêts. Des espèces éteintes les peuplaient. J'avais ma petite idée sur ce tour de



force — tout en espérant que ma paranoïa galopante avait encore frappé...

— Pas beaucoup, répondit Caimbeul. Aithne a des espions partout. Par bonheur, il est à Portland en ce moment. Et nous savons Alachia à Tír na nÓg. A moins que notre visite l'ait incitée à rappliquer ici au plus vite. Je ne prétends pas prévoir ses faits et gestes.

« Ce soir est il y aura une fête célébrant le Rite de Progression. »

Me levant, je rejoignis Caimbeul. Le soir tombait. Le ciel gris était oppressant.

— Tu n'aimes pas être ici.

— Non, admit-il.

— Moi non plus. Ça me rappelle trop l'époque où Alachia régnait. Tout pourrait recommencer et ça me fiche la frousse. Surtout avec le retour de l'Ennemi.

Caimbeul se plaça derrière moi pour m'enlacer. Affronter l'air fraîchissant et le soleil couchant avec son corps chaud contre mon dos m'apaisait. Il posa le menton sur mes cheveux.

— Mais les choses ont changé, dit-il. Le monde est différent. Nous pouvons empêcher le passé de se reproduire.

— J'espère que tu as raison.

— *J'ai raison.*

Nous restâmes un moment dans la fraîcheur nocturne.

— Croyais-tu que je t'avais oubliée ?  
*demande Ysrthgrathe.*

*Elle se fige. Elle n'est plus en sécurité dans les bras de Caimbeul... mais dans ceux de son ennemi ! Ses muscles puissants la serre si fort qu'elle ne peut plus bouger d'un pouce.*

*Son souffle chaud contre son oreille, il murmure :*

— *Je t'ai attendue avec une patience d'ange, ma douce. Ce contretemps est pour moi un battement de cœur... Cette fois, tu ne m'arrêteras plus, quoi que tu tentes. Inutile de compter encore sur ton précieux Aithne. Ou sur le clown minable que tu traînes à tes basques. Ni l'un ni l'autre ne te sauvera plus.*

*Elle parvient à se dégager ; il éclate de rire.*

— *Le passé est mort, Ysrthgrathe. Je ne suis plus une petite dinde. On ne m'impressionne plus aussi facilement.*

— *Menteuse.*



Caimbeul avait insisté pour que nous mettions des tenues traditionnelles. Quand nous fûmes au palais royal de Lugh Mainsûre, je n'eus qu'à me féliciter de sa prévoyance. Un elfe en livrée ouvrit la portière de notre limousine.

Je m'étais aussi interrogée sur le choix du véhicule de Caimbeul... jusqu'à ce que je voie l'assortiment d'armes. Sans parler des autres petits bijoux intégrés à une automobile de luxe d'aspect inoffensif. Le chauffeur, un troll hargneux, semblait connaître Caimbeul, car ils échangèrent un bref hochement de tête, l'air de rien. Le genre qu'affectionnent les mâles voulant passer inaperçus.

Je ne savais trop de quel Rite il serait question. En tout cas, Mainsûre n'avait pas lésiné sur le strass. Des dizaines de tentes blanches éclairées par magie se dressaient sur les pelouses impeccables. Rien de vulgaire comme l'électricité pour les invités de marque du Haut Prince ! Des guirlandes de fleurs couronnaient tout ce qui

tenait debout. Le personnel habillé aux couleurs du seigneur des lieux circulait parmi les invités, les bras chargés de plateaux alléchants. Même le temps avait été manipulé pour la circonstance. Il faisait agréablement frais ; la pluie qui avait gâché la journée avait disparu.

La domesticité semblait composée d'orks et de nains ; les invités étaient tous des elfes. A la création de Tír, on avait attiré nombre de métahumains non-elfiques à grand renfort de publicité. Derrière cette générosité, se cachait davantage le besoin de main-d'œuvre bon marché que l'altruisme.

A l'écart de la fête, dans l'ombre, je restais au côté de Caimbeul.

— Qui sont-ils ? soufflai-je.

Je désignai des elfes en armure noire rappelant les cottes de mailles du XIII<sup>e</sup> siècle. Certains portaient des mini-guns, d'autres des armes impressionnantes. Tous avaient une aura magique.

— Ce sont des paladins, répondit Caimbeul. Ils font partie de la garde personnelle de Mainsûre. Il recrute les fils cadets de familles nobles et leur fait jurer allégeance. Je crois qu'Ehran a lancé le truc.

« Ainsi, très vite pris en main, ils ne risquent pas de ficher le bazar en se bagarrant entre eux ou en complotant contre leurs aînés... Reconnaissons-le : cette résurgence de la monarchie a de graves inconvénients. »

Je hochai la tête.



— Tout le monde ne peut pas être au top ; puisque les dés sont jetés, les ambitieux sans perspective d'avenir n'ont d'autre choix que le complot. En fait, enrôler de la jeunesse dorée est une élégante solution. Il s'agit de canaliser tous ces muscles et cette énergie juvénile...

« Mais pourquoi Mainsûre aurait-il besoin de leurs services ce soir ? Après tout, l'endroit regorge de boucliers magiques. Sans parler de systèmes de sécurité plus prosaïques. Existe-t-il un risque sérieux d'attentat ? »

Caimbeul haussa les épaules.

— Probablement pas. Mais à la place du prince, aimerais-tu que tes gros bras se sentent exclus de la fête ? Mieux vaut les garder sous la main. A tout hasard. Ainsi, tout le monde est content.

— Et tu t'étonnes parfois que je sois si peu sociable. Tout ça me paraît une perte de temps. Je ne peux pas encaisser la frime.

Caimbeul posa une main au creux de mes reins. Je portais une robe dos nu. Le contact de ses doigts sur ma chair me fit frissonner.

— Nous devrions nous mêler aux invités. Je n'aimerais pas être surpris à rôder dans l'ombre.

Nous avançâmes dans le cercle doré de la lumière magique. Caimbeul me fit naviguer de groupe en groupe avec une aisance et une grâce consommées. J'avais oublié qu'il possédait de tels talents. Après tout, n'avait-il pas toujours évolué au sein des cours, que ce fût celle d'Alachia ou celle des Royaumes Nordiques ? Tandis que moi... la paria des parias...

Combien de fois avais-je fui la société ?

A chaque rencontre, nous nous rapprochions un peu plus du seigneur des lieux. C'était un véritable ballet où se mêlaient les conversations éclairées, les compliments léchés et les luttes subtiles pour mieux se placer. J'étais si occupée à admirer le savoir-faire de mon cavalier que j'en perdis de vue les gens qui se rapprochaient de *nous*.

— Aina, fit une voix grave sur ma gauche. Ça faisait si longtemps. Comment vas-tu, ma chère ?

Avant que je comprenne ce qui m'arrivait, un homme de haute taille m'embrassa sur les joues. Il portait un costume d'une coupe exquise. Sa longue chevelure couleur acier lui tombait à mi-dos ; il avait des yeux en amande d'un ambré surnaturel.

— Allons, Aina... Ne me reconnais-tu pas ?

Décontenancée par sa familiarité, je l'étudiai.

— Lofwyr... Je ne m'attendais pas à te revoir ici. Surtout pas sous ce... déguisement.

Le dragon éclata de rire.

— Quand on est à Rome, on imite le pape... Mais et toi ? Aurais-tu changé de couturier ? Si je me souviens bien, tu affectionnais Chanel. Cette tenue ne ressemble à rien de ce que j'ai pu voir récemment.

Nerveuse, je lissais le velours gris de ma robe, puis je me ressaisis.

— J'ignorais que la mode t'intéressait. Un nouveau hobby... ou t'ennuies-tu déjà ?



— S'ennuyer... ici ? Impossible. Mais te revoilà après une longue éclipse, Aina. Tes semblables te manquaient-ils ?

Je lui jetai un regard incrédule.

— Je croyais avoir rendu très claire ma position sur mes « semblables », Lofwyr. Tu ferais bien de ne pas l'oublier. Ça me complique d'autant la vie.

— Alors, tu es venue jouer les Cassandre. *Tu* ferais bien de ne pas oublier ce qui lui est arrivé...

Je bus du champagne pour cacher ma contrariété. Au moins était-ce du Krystal, pas une mauvaise cuvée. Les privilèges du pouvoir. Caimbeul nous avait écoutés sans intervenir. Je lui lançai un coup d'œil pour jauger son humeur... Il regardait *derrière* Lofwyr. Je suivis son regard et vis un jeune homme, les yeux rivés sur nous.

Un instant tétanisée, je crus revoir Aithne Chêneforêt. Mais l'inconnu était trop jeune. A seconde vue, je notai les différences : des allures de gosse pourri respirant l'ennui, une bouche au pli amer... Il avait le teint et la morphologie de son père, mais des cheveux trop clairs et des yeux trop sombres.

Pas de doute : j'avais sous les yeux Glasgian, le fils aîné d'Aithne. Ou du moins, le survivant le plus âgé de ses enfants.

Ma réaction m'étonna. Après tout ce temps ! J'avais encore du chagrin... En même temps, je réalisai la futilité de mon rêve.

Qu'Aithne me pardonne un jour était impossible...

De très loin, j'entendis la voix de Caimbeul, tandis qu'il me tirait par un coude.

— Tu es choquée, Aina. Ne te laisse pas démonter. Ce n'est pas Aithne, et pas davantage le fantôme d'Hebhel revenu te hanter. Concentre-toi sur l'important.

M'arrachant à la contemplation de Glasgian, je me retournai.

— Je suis désolée, fis-je d'une voix blanche. Il m'a tellement... surprise.

— Ça va, Aina ? demanda Lofwyr. Tu es verte ! Assieds-toi.

— Non, ça ira... Je me suis sentie bizarre, voilà tout. C'est déjà passé.

Par-dessus son épaule, Lofwyr lança un coup d'œil à Glasgian.

— Il a vraiment l'air du fils de son père, celui-là... Et vous ne vous aimez guère, Aithne et toi. N'est-ce pas ?

— Tu sais, je me suis souvent posé la question. Notre relation est si bizarre...

— Une autre fois, coupa Caimbeul, m'entraînant loin du dragon déguisé en homme sans cesser de saluer ses illustres connaissances. Mainsûre est devant nous. Te sens-tu d'attaque ?

— Naturellement... C'était un simple passage à vide. Ne crains rien.

D'un coup, j'avalai le reste de mon champagne. Un serviteur passant à portée, j'en profitai pour prendre au vol une autre coupe. Comme j'aurais apprécié un alcool plus fort !



— Mainsûre n'aurait pas une réserve de Taengele, par hasard ?

Caimbeul fronça les sourcils. A mon tour, je plissai le front. Il renonça à renfourcher son cheval de bataille. J'étais venue à bout de ce vieux démon. Même s'il rôdait toujours, je ne succombais plus à ses appels.

— Il m'étonnerait que le Haut Prince se refuse quoi que ce soit. Mais l'heure est mal choisie pour t'adonner à ce vice, Aina.

Vidant cul sec ma deuxième coupe, je récoltai aussitôt un léger mal de crâne.

— Très bien, fis-je avec un geste théâtral. Après toi, MacDuff.

Roulant les yeux au plafond, il me guida vers Lugh Mainsûre.

— Puis-je vous présenter Aina Sluage, Lugh ? demanda Caimbeul.

Le Haut Prince se fendit d'un baise-main. Bien plus grand que moi, il était d'une rousseur rappelant les tons fauves de l'automne. Au temps d'Elisabeth, il aurait fait grande impression avec sa barbiche et sa cicatrice sur le cou. Je tenais de Caimbeul qu'elle se prolongeait dans son dos.

Il irradiait le pouvoir — même s'il avait affaibli son aura naturelle pour ne pas heurter la sensibilité chatouilleuse des Anciens. Aithne, Ebran et les autres n'étaient pas du genre à se laisser commander par quiconque.

— Ah, voici donc la fameuse Aina... J'ai entendu beaucoup de choses à votre sujet. Comment se fait-il que nous ne nous soyons pas rencontrés plus tôt ?

Je lui fis un petit sourire.

— Ma mauvaise étoile, sans doute. Elle me poursuit depuis toujours.

— Non, ma dame. *Ma* mauvaise fortune.

Ainsi, nous nous conduirions en êtres raffinés et civilisés jusqu'à ce que brille l'acier des lames.

— Aimeriez-vous faire le tour du palais ? proposa-t-il.

— J'en serais ravie. On le dit fort impressionnant.

Je le laissai m'attirer à lui, glissant ma main sous son coude. Il m'entraîna à l'écart des invités, prêt à me faire visiter l'immense édifice.

— Vous avez connu Goya, paraît-il. Je suis un grand admirateur de son œuvre. Dites-moi : à la fin de sa vie, est-il vraiment fou ?

Je jetai un coup d'œil derrière moi : Caimbeul était déjà en grande conversation avec une jeune femme dont nous venions de faire la connaissance, la comtesse Teargan. Il s'agissait de la compagne en titre de Mainsûre. Même Caimbeul était bien en peine de définir leur relation.

— J'imagine que tout être humain perd la raison face à la mort, répondis-je. N'est-ce pas leur malédiction ?

Mainsûre me jeta un regard perçant avant de reprendre son masque de grand prince.

— Je ne crois pas que ce soit le fond de votre pensée, ma chère. Vous semblez mépriser votre immortalité.

— Mépriser est peut-être un grand mot. Nous sommes un petit nombre à avoir traversé les



millénaires. Et qu'avons-nous accompli de bien ? Au nom de nos intérêts, n'avons-nous pas fait au contraire beaucoup de mal ?

— Peut-être sommes-nous au-dessus d'un tel manichéisme, ma chère. Le bien, le mal...

Nous traversons des jardins aux floraisons incongrues en cette saison.

— N'est-ce pas précisément le fond du problème ?

— Ainsi, vos préoccupations sont d'un ordre autrement plus élevé que les nôtres, c'est ça ?

La tension perçait dans sa voix.

— Non. Simplement, je peux vivre avec mes choix jour après jour.

Nous atteignîmes une volée de marches menant au parvis du palais. Dans la pénombre, on avait une impression d'irréalité, comme si tout était conçu pour étonner et éblouir.

— Pourtant, vous venez solliciter mon aide, dit le prince.

L'air frais me fit frissonner. Mainsûre ôta sa veste pour la poser sur mes épaules. Elle fleurait bon le tabac, le musc et la racine d'orris.

— Oui. Les nouvelles dont je suis porteuse devraient avoir l'oreille des Anciens *et* du monde entier.

Poussant de grandes portes de verre, Mainsûre m'invita à entrer. L'intérieur était sombre. Mon genou heurta quelque chose, m'arrachant un cri de surprise. Aussitôt, la salle fut baignée d'une lumière dorée.

— Ce fichu divan, maugréa Mainsûre. Je n'arrête pas de dire aux soubrettes de l'ôter du passage... elles n'écoutent jamais. Ça va ?

Je m'assis sur le divan et relevai ma robe pour examiner la contusion. Rien de grave ; j'aurais un bleu le lendemain.

— Ce n'est rien, fis-je, rabaissant ma robe. Peut-on parler ici ?

— Oui. Le palais et les dépendances sont régulièrement passés au crible pour détecter tout système d'écoute clandestin — électronique, magique ou autre. Vous êtes venue au bras d'Arlequin. Vous n'ignorez pas qu'Ehran et lui sont en froid.

— Je sais. Mais vous lui gardez toute votre estime. Et j'ai des problèmes autrement plus graves avec les Anciens de ce Tír. Aithne et Alachia, pour ne citer qu'eux. Vous devez tenir d'eux tout ce que vous savez à mon sujet.

Il s'assit en face de moi.

— Arlequin et vous êtes à la fois tout ce qu'ils m'ont dit... et absolument le contraire. Mais je ne suis pas stupide au point de me limiter à deux sons de cloches — hostiles, qui plus est.

— Et qu'avez-vous découvert ?

Mon amour-propre me poussait à poser la question.

Calé dans son fauteuil, le Haut Prince posa les jambes sur le divan, près de moi.

— Durant ce dernier cycle, vous êtes restée à l'écart des intrigues politiques. Jusqu'ici, vous n'approuvez pas nos manœuvres. A en croire



Aithne, qui prononce rarement votre nom, vous êtes le pire des cauchemars.

Cela me fit mal. Ainsi, mon ex-amant me haïssait assez pour ne pas perdre une occasion de me déconsidérer.

Peut-être le méritais-je.

— Aithne a toujours su exprimer sa pensée.

Lugh Mainsûre eut un rire rauque. Comme rouillé.

— Alachia vous sous-estime. A l'entendre, vous n'avez aucun esprit.

Je haussai les épaules.

— Alachia sous-estime quiconque ne se prosterne pas devant elle. Et les gens qu'elle ne peut mener par... certaines parties de leur anatomie.

— J'en sais peu sur l'animosité dont vous faites montre, tous trois. Aithne refuse d'en parler ; Alachia en fait des gorges chaudes... tant qu'on ne cherche pas à creuser...

Je lissai le velours de ma robe. La lumière ambré lui conférait des reflets argent soutenus.

— Connaissez-vous l'histoire de Schéhérazade ? demandai-je.

Un instant, Mainsûre trahit sa surprise. En dépit de son apparence sereine, je mesurais à quel point mon interlocuteur était puissant. Après tout, n'était-il pas depuis sa création le Haut Prince de Tír Tairngire ? En soi, ce n'était pas un mince exploit ! Attendu l'amour des Anciens pour les intrigues politiques, il aurait dû être renversé depuis des éons.

Mais non... Il contrôlait toujours Tír.

— Elle était mariée à un sultan dit-il. Dès qu'il avait passé une nuit avec ses épouses, notre homme les tuait. Le soir de ses noces, Schéhérazade se refusa, insistant pour raconter une histoire. Chacune des nuits suivantes, elle continua son manège. Grâce à son brillant talent de conteuse, elle repoussait ainsi la mort en envoûtant son mari.

« Mille nuits plus tard, le sultan, tombé amoureux, ne put se résoudre à la tuer. Ainsi fut-elle épargnée. »

J'applaudis doucement.

— *Bravo*. Si vous deveniez un jour la femme d'un sultan, mon prince, vous n'auriez guère de souci à vous faire.

— Dois-je comprendre que vous ne tenez nullement à devenir ma Schéhérazade ?

— Je pense le moment mal choisi. Je m'en voudrais de cacher les dangers présents avec les contes du passé.

— Et si j'insistais ?

Je fermai les yeux.

— En ce cas, je m'inclinerais, mon prince.

— L'affaire doit être des plus graves.

Je rouvris les yeux. Il était impassible. Jamais je ne chercherais à me faire un ennemi d'un tel homme.

Ce serait jouer avec de la dynamite.

— Très bien. Que désirez-vous, Aina ?

— Que vous convoquiez d'urgence le Haut Conseil.



*Une maison plongée dans le noir... Au début, elle se croit dans la demeure de Lugh Mainsûre. Puis elle réalise que ce lieu lui est inconnu.*

*Dehors, elle entend rugir un rotor d'hélicoptère. Des rayons balaient les ombres. La porte vole en éclats : des silhouettes indistinctes s'infiltrèrent dans la pièce. Armes au poing, elles se saisissent de tous ceux qui s'y trouvent. Des hurlements s'élèvent.*

*Elle prend ses jambes à son cou.*

*Elle veut fuir les êtres sans visage qui s'immiscent dans ses rêves.*

## 22

— Ça s'est bien passé ? demanda Caimbeul.

Nous étions à l'arrière de la limousine. J'avais encore la veste de Mainsûre sur les épaules. Quand il m'avait raccompagnée, j'avais oublié de la lui rendre.

— Il a consenti à convoquer le Haut Conseil. Ça s'est beaucoup mieux passé que je le pensais. Mais il voudra sûrement une contrepartie.

— Laquelle ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. A mon avis, il est plus redoutable qu'Aithne et Alachia réunis.

— Lugh Mainsûre ? fit Caimbeul, incrédule. Il s'y entend pour les compromis et pour tirer les ficelles, mais lui... une menace ? Allons, je t'en prie !

L'ignorant, je regardais à travers les glaces teintées. Les rues scintillaient de pluie. A un carrefour, j'aperçus deux trolls vêtus à la pointe de la mode. Que faisaient-ils dans un coin si sélect ? L'instant suivant, je n'y pensais plus.

— Tu serais fou de le sous-estimer, Caimbeul. Il n'a ni le tempérament d'Aithne ni l'ego hypertrophié d'Alachia. Comment a-t-il pu se maintenir au pouvoir si longtemps, à ton avis ? Un tel personnage ne se traite pas à la légère.

« Sais-tu qu'on a tenté de l'assassiner ? Pourtant, il est toujours là. C'est d'autant plus étonnant qu'un des Anciens tirait sans doute les ficelles ! »

— Tu sembles impressionnée. Je ne me souviens pas t'avoir vue ainsi.

— De quoi parles-tu ?

— On dirait une écolière boutonneuse !

— Ne sois pas stupide ! Il ne manque pas d'intérêt — mais pas au sens où tu l'entends. C'est quelqu'un avec qui compter. Pas une vulgaire marionnette manipulée par Aithne, Ebran et Laverty. ( Caimbeul ricana dans sa barbe. ) Pourquoi refuses-tu de l'admettre ?

— Pourquoi insistes-tu ?

Exaspérée, je me détournai.

Parfois, savoir ce qui lui passait par la tête relevait de la gageure.



A notre retour à l'hôtel, le salon était plongé dans le noir. Une pâle lueur filtrait de la terrasse. Une fois la porte ouverte, la lumière du couloir forma un triangle où se découpèrent nos silhouettes.

Je cognai mon genou contusionné contre quelque chose et laissai échapper un juron. Agacée, j'invoquai une lumière magique. Il me fallut un instant pour que ma vue s'adapte.

Assis sur le divan...

... Glasgian Chêneforêt nous attendait.

— Ah, tu étais bien le dernier que j'attendais ce soir, fit Caimbeul d'un ton plaisant.

A son attitude, bien trop décontractée, je le savais furieux.

Glasgian s'étira langoureusement.

Un truc hérité de son père, sans doute.

— Mes affaires ne te regardent pas, Arlequin.

A sa façon de traiter les gens, c'était bien un sale fils de richard. Entre Aithne ou lui, je n'aurais su dire lequel me décevait le plus.

— Permets-moi d'en disconvenir, répliqua Arlequin. Découvrir un intrus dans ma chambre d'hôtel, *c'est* mon affaire. De plus, n'as-tu pas peur de ce que *papa* dirait ?

Glasgian serra les poings.

— Je suis majeur, Arlequin. Je n'ai plus de comptes à rendre à mon... à Aithne.

— Arrête, Caimbeul, intervins-je. Qu'il dise ce qu'il a à dire, et qu'on en finisse.

— Je ne parlerai pas devant lui, lâcha Glasgian.

— Pourquoi voudrais-je avoir un entretien en privé avec toi ?

— A cause de mon père.

— *Une raison de plus pour me méfier.*

Glasgian eut l'air désespéré. Quel enfant, perdu dans un monde dont il était loin de connaître les tenants et les aboutissants.

— Très bien. Caimbeul, je m'en occupe.

— Mais...

— *Que peut-il tenter ?* objectai-je en theran. *C'est un gosse.*

— *Quel meilleur moyen de te faire baisser ta garde ?*

— *Aithne ne sacrifierait pas son fils. Pas pour moi.*

Haussant les épaules, il jeta un regard peu amène à Glasgian avant de se retirer.

Avec un soupir de soulagement, j'ôtai mes talons aiguille. Quel instrument de torture ! Fort peu pratique, de surcroît. Quelle femme pourrait courir ou se défendre en talons aiguille ? J'évitais au maximum d'en porter.

Ignorant mon invité surprise, j'allai me servir deux doigts de cognac. Je savourai le soyeux du tapis sous mes pieds nus. Je ne gaspillai pas ma salive à proposer un digestif à Glasgian ; il s'était servi.

Lasse comme je l'étais, une nouvelle joute verbale ne me disait rien qui vaille. Lugh Main-sûre avait épuisé ma sociabilité. J'aspirais au calme. Le surlendemain se tiendrait la session extraordinaire que j'avais sollicitée. J'aurais besoin de toutes mes ressources.



Me tournant, je toisai Glasgian. Seul face à moi, il était moins arrogant. Un instant, j'eus presque envie de le protéger. Je chassai vite cet élan.

Ce genre d'impulsion m'a toujours valu les pires ennuis.

— Que veux-tu ? demandai-je, plus coupante que je n'aurais voulu.

Il eut l'air blessé.

— Je me demandais... C'est-à-dire... Que représentez-vous pour mon père ?

J'allai m'asseoir dans un fauteuil.

— Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il vous hait plus qu'il aime ma mère.

— Ils se sont séparés, à ce que je crois savoir ?

Il hocha la tête. Il avait davantage l'air d'un enfant que de l'homme qu'il était pourtant devenu.

— J'incarne son passé, expliquai-je. Un passé qu'il préférerait oublier. Je doute qu'on puisse atteindre nos âges sans un cortège de regrets.

— Mais étiez-vous amoureux l'un de l'autre ? Il refuse d'en parler. Sinon pour vous vouer aux gémonies. Quand je vous ai vue ce soir, j'ai eu du mal à croire que vous étiez cette femme-là...

— A quoi t'attendais-tu ? A ce que j'ai des cornes sur le front et de longs crocs ?

— Je pensais tout comprendre en vous rencontrant. Mais je ne vois que *vous*. Et vous n'avez pas l'air si terrible.

J'éclatai de rire.

— Je suis surprise qu'on te laisse sortir, Glasgian ! Tu es d'une naïveté rafraîchissante... mais stupide aussi. ( Il rougit jusqu'à la racine des cheveux. ) D'où te vient l'idée qu'on voit au premier coup d'oeil qui est dangereux ? Bonté divine, tu ne peux pas tenir d'Aithne de telles fadaïses !

— Je ne suis pas venu me faire insulter.

— Non, tu es venu fouiner dans les affaires privées de ton père et dans les miennes. Permetts-moi de te dire que c'est indélicat de ta part. Tu ferais mieux de repartir. A cette heure tardive, je ne suis plus d'humeur à satisfaire les caprices d'un enfant.

J'attendais qu'il parte, drapé dans sa dignité blessée. C'était mal le connaître. Il s'agenouilla devant moi et me prit la main pour y poser un baiser.

Décidément !

— Croyez-vous me repousser à force de vexations ?

— C'était bien mon intention.

— Ça ne marchera pas, Aina. J'ai vu votre regard quand vous m'avez remarqué. Ne le niez pas : vous me désirez.

Je retirerai brutalement ma main.

— Ça suffit ! Tu vas trop loin. J'étais surprise, c'est vrai, car à peu de choses près, tu es le portrait de ton père. Pour des raisons évidentes, je ne tenais pas à le voir.

— Oui, je lui ressemble, dit-il doucement, se penchant vers moi. ( Je sentis dans son haleine l'odeur du whisky et de la cannelle. ) Faites



comme si j'étais lui... Imaginez... Un moyen de revivre le passé et de le défaire.

Me levant, je le toisai. A cet instant, il avait tout d'Aithne, en effet. Mais c'était une pâle copie de l'original... Que se passait-il donc ?

— Quel plan pourri mijotes-tu ? Tu comptes me séduire à peu de frais, puis courir tout balancer à la face de ton père ? Qu'a-t-il fait pour que tu le détestes à ce point ?

Enlaçant mes genoux, Glasgian fourra la tête dans ma robe.

— Ce n'est pas ça. Quand je vous ai vue ce soir... il s'est produit quelque chose en moi. Je n'ai jamais rien ressenti de tel...

Je me libérai et le fis tomber. Puis je m'empressai de me réfugier derrière une table.

— Seul mon respect pour ton père m'empêche de te traiter comme tu le mérites ! Tu te conduis de façon honteuse ! Sors avant que je perde patience !

Avec un sourire narquois, il remit de l'ordre dans sa tenue.

— Qu'il ne soit rien passé est sans importance. Je persuaderai Aithne du contraire.

— Sale petit merdeux !

Il me fit une courbette ironique. A cet instant, une lueur attira mon attention : les portes-fenêtres s'étaient ouvertes.

Ysrthgrathe se tenait devant.

Il n'avait pas changé. Vêtu de marron foncé, il exsudait la puissance. Je n'avais pas oublié le visage qu'il dissimulait à l'ombre d'une capuche : cadavérique, avec une peau couleur

terre de Sienne. Les narines écrasées, les dents jaunies... Sous sa cape frémissait sa queue, épaisse comme la taille d'un homme, et semée de crêtes.

— Je dois de nouveau t'arracher à ceux qui voudraient me priver de mes plaisirs, lâcha Ysrthgrathe. Tu as l'air bien pâle, ma chère. Me revoir t'étonne-t-il à ce point ? Tu devais pourtant t'y attendre...

J'étouffais. Ma vue se troublait. Je crus entendre de très loin le cri de Glasgian. Je luttais contre la panique. Ysrthgrathe en profita pour se glisser à l'autre bout de la pièce et s'emparer du garçon.

Il le tint devant lui en guise de bouclier, ses longs doigts sur sa gorge. Glasgian hoqueta de terreur.

— Laisse-le ! dis-je. Ça ne le concerne pas.

Renversant la tête, le démon éclata de rire.

— Aina, ça fait décidément trop longtemps ! Nos petits *tête-à-tête* m'ont manqué. Crois-tu que j'ignore qui est cet enfant ? Allons, je ne suis pas idiot à ce point. L'ironie est presque trop parfaite. Ne trouves-tu pas ?

Il poussa un tel soupir de plaisir que j'eus l'impression qu'on m'enfonçait un pic à glace dans le cœur.

— Depuis combien de temps me refusais-tu de telles délices ? J'ai été d'une patience à toute épreuve... Mais tu m'as trop repoussé. L'heure est venue de payer !



Il enfonça les griffes dans la gorge de Glasgian. Le sang coula sur sa chemise blanche. Il gémit d'épouvante.

— *Arrête !* hurlai-je.

Une boule d'énergie pourpre éclata derrière le démon. L'impact les souleva, sa proie et lui, et les poussa vers moi. A peine eus-je le temps de plonger ; une masse me heurta, m'envoyant bouler contre une table.

Levant les yeux, je vis Caimbeul, sur le seuil de la pièce. Il crépitait d'énergie. La tunique de Ysrthgrathe s'embrasa. D'un geste à peine perceptible, ce dernier fit disparaître les flammes. Puis, sourire aux lèvres, il se tourna vers son adversaire. Il avait lâché Glasgian qui, les mains sur sa gorge, gémissait sans pouvoir s'arrêter.

Maudissant ma robe longue, je me relevai tant bien que mal ; je bondis pour écarter les doigts du garçon et examiner la plaie. Par bonheur, elle était moins profonde que je l'avais craint. Les mains sur la blessure, je me concentrai : ma chair devint brûlante ; les lèvres de la plaie se refermèrent.

Glasgian voulut me repousser ; je l'agrippai de plus belle.

Un cri me fit pivoter : bras et jambes en croix, Caimbeul venait de s'écrouler. Après un éclat orange, j'aperçus Ysrthgrathe campé devant lui. Une odeur douceâtre de chair brûlée flotta à mes narines. Je luttais pour repousser de terribles souvenirs...

Un rayon bleu jaillit de mes doigts, puis se transforma en boule incandescente. Je tendis les

bras vers mon ennemi : la boule vint le heurter de plein fouet.

Le choc le propulsa contre le mur.

— Aina ! fulmina-t-il. Il te reste des sentiments... Malgré la douceur de nos retrouvailles, je dois écourter cette réunion. Je ne puis dire que j'approuve ton goût en matière de compagnons, mais sois certaine que j'y remédierai bientôt.

Sur ces mots, il disparut.

Je m'écroulai.

Au même instant, on tambourina à la porte.



*Elle ne rêve plus.  
Cauchemars et monde réel ne font plus qu'un.  
Il faut cesser de fuir.  
Son sommeil est hanté par les ténèbres.*

23

A travers la porte d'acier, j'entendis crier :  
— C'est la sécurité de l'hôtel. Tout va bien ?  
Si nous n'avons pas de réponse dans vingt secondes, nous entrons !

— Bon sang de bon sang...

J'allai ouvrir en titubant. Ma manche gauche, en lambeaux, glissa sur mon bras.

— Que voulez-vous ?

A ma question, posée d'une voix rauque, je mêlai une bonne dose d'irritation.

J'avais devant moi deux trolls armés jusqu'aux dents.

— L'étage du dessous nous a alertés, expliqua l'un d'eux. Il y aurait eu un tapage infernal. Tout va bien ?

— Naturellement.

— Pouvons-nous entrer ?

— Si vous voulez, mais je crains que mon compagnon s'y oppose. Il est un peu... embrouillé en ce moment...

J'y allai de mon regard de braise le plus sensuel, savourant intérieurement leur malaise.

— Oh...

— Nous sommes toujours ouverts à la nouveauté et au... piment, ajoutai-je, finaude. Nous n'avons plus eu de compagnie depuis si longtemps... Si votre patron ne voit pas d'inconvénient à vous prêter à la clientèle, après votre service... ?

— Euh...

— Alors ?

— Nous ne devrions pas rester. Si tout va bien...

— Mais oui, ronronnai-je. Tout va merveilleusement bien.

Les trolls partirent sans demander leur reste. Avec un sourire mauvais, je refermai la porte.

— Que faire avec Glasgian ? demanda Caimbeul.

Il venait de guérir par magie ses plaies et ses brûlures.

Glasgian n'était pas en mesure de donner son avis. Un filet de salive coulait à la commissure de ses lèvres. Il avait le regard vitreux et les joues froides.

— Gardons-le jusqu'au Conseil. Au besoin, nous le produirons comme preuve de ce que nous avançons, dis-je.

— Je ne te le conseille pas.

— Aithne...

— Oui ?

— Aide-moi...



Caimbeul et moi portâmes le garçon sur le lit. Le télécom déconnecté, je lançai un sort de protection sur Glasgian. Puis nous remîmes le salon en ordre ; je refermai les portes-fenêtres.

Après deux ou trois cognacs pris à titre médical, je me sentis mieux.

Je m'assis près de Caimbeul sur le canapé.

— Je t'avais dit qu'il était ici. Qu'il avait trouvé une faille.

Les mains tremblantes, je me levai pour me resservir une verre.

— Je te croyais, Aina. Mais je ne pensais pas le danger si grand.

— Parce que tu estimais en avoir fini avec eux. Ils reviennent comme un nuage de saute-relles... Ils n'arrêteront pas tant qu'ils ne seront pas tous passés !

— Les choses ont changé.

— Comment ça ?

— Les armes. La Matrice. La magie. Il y a toujours la magie.

Je reniflai, et passai à un autre alcool.

— As-tu tout oublié ? Ils apprennent, ils s'adaptent... ils sont patients. Les premiers mourront sans doute... Mais ils sont innombrables.

— Tu ne crois pas que tu as assez bu ?

Je lui jetai mon verre à la figure. Il se désintégra à quelques centimètres de son nez.

— Aina, je suis de ton côté. Je ne supporte pas de te voir te détruire ainsi.

— Pour l'amour du ciel, Caimbeul ! Après des millénaires de répit, je viens de revoir le pire

de mes ennemis, et tu trouves à redire pour deux verres de trop ! Crois-moi, en ce moment, il en faudrait bien plus pour me détruire !

Il leva les mains.

— Paix. Je ne veux plus de bagarre. Installons un champ de protection et couchons-nous.

— Qui prend le canapé ?

— C'est ma chambre, figure-toi !

— Très bien. Je devrais pourtant savoir qu'un gentleman et toi, ça fait deux.

— Quelle emmerdeuse tu es !

— Me voilà mortellement blessée... As-tu une couverture de réserve ?

Il secoua la tête.

— Pourquoi ne partageons-nous pas ce lit ? Ce ne serait pas la première fois que nous dormons ensemble.

Je me détournai.

— C'était différent. Et il y a longtemps.

— Je promets de garder mes mains chez moi.

— Devrais-je être flattée ou offensée ?

— Tu seras ce qui te contrarie le plus.

Drapée dans ma dignité, je gagnai la salle de bains.

— Tu as raison.

Il y avait amplement place pour deux dans ce lit. Trois orks dans la force de l'âge y auraient eu leurs aises. Peut-être à cause de la promesse de Caimbeul, je n'arrivais pas à dormir. J'avais aussi peur de rêver.

Même si je me doutais que je ne ferais plus de cauchemars.



Ysrthgrathe, mon vieil ennemi.

Plus fidèle que le plus loyal des amants.

Le poids de mon passé m'écrasait. J'avais beau fermer les yeux, les visions affluaient. Combien de morts sur mon passage, par sa faute...

L'estomac noué, la bile me remontait à la gorge... Je n'osais imaginer tout le mal que ferait de nouveau Ysrthgrathe — en mon nom.

Je ne pus réprimer un gémissement.

— Aina ?

— T'ai-je réveillé, Caimbeul ? Je suis navrée.

— Non. Je ne dormais pas. J'ai froid. Pourrais-je te prendre dans mes bras ? Rien que pour me réchauffer.

Je roulai vers lui.

Il s'écoula des heures avant que je dorme.

Le lendemain, des coups frappés à la porte me tirèrent du sommeil.

— Personne ne sait-il donc sonner, dans cet hôtel ? maugréa Caimbeul.

Comme en des temps plus heureux, lui et moi étions enlacés. Rejetant les couvertures, il saisit sa robe de chambre.

Les draps tirés sur la tête, je m'efforçai de retrouver le sommeil. Peine perdue. Grommelant, je me levai à mon tour et gagnai la salle de bains.

Alors que je fermai la porte, j'entendis des éclats de voix et passai ma tête par l'entrebâillement.

— Surprise de me voir ?

Ehran.

Je grognai. Quelle poisse ! Mais n'est-ce pas toujours ainsi ? Fouillant dans les bagages de Caimbeul, je mis la main sur une chemise, une paire de gants et une ceinture. Ce n'était peut-être pas *branché*, mais ça ferait l'affaire.

Dans le salon, je les découvris tous deux sur le qui-vive... Même s'ils ne choisiraient jamais une chambre d'hôtel comme champ de bataille, ils se regardaient en chiens de faïence...

— Ebran, lançai-je gaiement, tu prendras bien le petit déjeuner avec nous ?

— Aina. Ça faisait longtemps.

— Comme toujours... Je sais que vous mourez d'envie de vous sauter à la gorge, mais figurez-vous que mon estomac crie famine. Je vais passer commande. Qu'est-ce qui vous dirait ?

— Des réponses, déclara Ebran.

— Je ne crois pas que ce soit au menu.

Il pointa un pouce vers Caimbeul.

— Pourquoi passes-tu tant de temps avec lui ?

Caimbeul aurait dû mordre à l'hameçon ; il se contenta de foudroyer du regard son vieux rival. Peut-être se retenait-il parce qu'il avait conscience de la gravité de la situation.

— Je m'encanille ! répondis-je. Ça m'évite de traîner dans les rues. Vraiment, Ebran, sait-on pourquoi certains êtres se retrouvent toujours fourrés ensemble ?

— Alors dis-moi pourquoi vous êtes là tous les deux. Et pourquoi cet entretien avec Lugh Mainsûre ? Dont le résultat sera une réunion extraordinaire du Haut Conseil ?



— Bonté divine, Ebran, avec d'aussi bons espions, pourquoi t'être déplacé jusqu'ici ?

— Quand j'ai su que tu étais avec *lui*, j'ai décidé de venir.

Ouvrant le menu, j'examinai les possibilités.

— Vraiment, Ebran, je suis touchée. Mais nous n'avons jamais été proches, et rarement alliés. Pourquoi cette visite ?

— Ne discute pas avec lui, Aina, intervint Caimbeul, qui venait d'ouvrir les rideaux.

Avec un ciel si plombé, la pluie ne tarderait pas.

— Ne l'écoute pas, Aina, riposta Ebran. Il pense que...

— Voulez-vous la fermer ? criai-je. N'en avez-vous jamais assez de ces chamailleries ? Il y a plus grave que vos bagarres !

— Nous y voilà, dit Ebran.

— Pour l'amour du ciel, Aina, implora Caimbeul, ne lui souffle pas un mot de ce qui se passe ! Il se hâtera de tout raconter à sa façon, et tu seras ridicule avant d'avoir pu prononcer une syllabe devant le Conseil !

Et les revoilà lancés... Entre eux, il n'y avait aucun armistice possible. Je l'avoue, ma sympathie allait à Caimbeul. Après tout, c'était le plaignant. Mais c'est une autre histoire.

J'attendis qu'ils leur faille reprendre leur souffle. Ils se foudroyaient mutuellement du regard.

— Bien, dis-je dans le silence soudain revenu. Qu'aimeriez-vous manger ce matin ?

— Pourquoi refuses-tu de m'expliquer ? demanda Ebran — pour la trentième fois au moins.

M'essuyant les lèvres, je soupirai, le ventre plein. Caimbeul s'était servi une assiette pleine à ras bord puis retranché dans la chambre. Me versant une autre tasse de vrai café — pas cet horrible soykaf —, je me levai et allai m'enfoncer avec délice dans un fauteuil moelleux.

— D'abord, Aithne et toi êtes des amis de longue date. Tout ce que tu entends, tu le lui répètes, j'en suis sûre. Ensuite, tu es également proche d'Alachia. Oh, ne joue pas les étonnés. Elle est membre du Conseil depuis le début. Crois-tu que je l'ignore ? C'était malin de vouloir me le cacher, mais... Certains d'entre nous ne sont pas nés de la dernière pluie, tu sais.

« Je déteste imaginer ce qui se passerait si Alachia arrivait à exercer plus... d'influence. Tout se compliquerait encore, j'en ai peur. Souviens-toi, néanmoins, que Lofwyr veille. »

Sans mot dire, Ebran alluma une cigarette. J'allai rouvrir les portes-fenêtres. Une sale habitude, ce truc. Je m'en étais vite affranchie. Les Indiens savaient à quoi s'en tenir avec le tabac. Ce n'était pas une chose à prendre à la légère. Ils le comprenaient bien.

Les Européens, eux...

— Pour un peu, j'entendrais presque une menace, Aina...

— Je ne te menace pas. Pas si bête. Je me contente de t'informer de ma position.



— N'est-il pas stupide de me monter contre toi avant même la réunion ?

Il souffla sur les volutes de fumée, les regardant dériver.

— Tu es prêt à entendre la vérité, et à fermer les yeux sur mes goûts déplorables en matière de compagnon. Je sais.

Ehran sourit.

— Malgré ton étrange comportement, je t'aime bien, Aina.

— Et Aithne...

— Oui. Au fil des ans, nous nous sommes tous pris en inimitié. Le temps, les contacts... Etre liés, bon gré mal gré, des millénaires durant... N'est-ce pas épouvantable ? N'es-tu pas lasse, parfois ?

— Si...

Me relevant, j'allai refermer les portes-fenêtre. Il faisait trop froid ; j'étais transie jusqu'aux os. L'humidité, le ciel gris, le vent... sans doute...

— Parfois, dit-il doucement, je me demande si l'éternité ne nous monte pas à la tête, qu'on le veuille ou non. A notre inimitable façon, bien sûr.

— Comment ça ?

— Arlequin et ma querelle, par exemple. Les actes d'Alachia, dans le Bois de Sang. Ton rejet des elfes au bénéfice des dragons. N'est-ce pas folie que tout cela ?

— Tout dépend de ton point de vue.

— Je ne soufflerai mot à quiconque de ta présence. Compte sur ma discrétion. D'ailleurs, qu'est-il arrivé au jeune Chêneforêt ? Glasgian ?

On l'a vu monter ici, mais personne ne l'a vu redescendre. Où est-il ?

— J'ignore de quoi tu parles. Tes espions ont dû avoir la berlue.

— J'en doute. Ce sont des cracks.

— Eh bien, il n'est pas ici.

— En ce cas, tu ne verras aucun inconvénient à ce que je jette un coup d'œil...

— Oh que si. Tu es sur le fil du rasoir, Ehrat. Même s'il était là, ce qui n'est pas le cas, ça ne te regarderait pas. Restons-en là, si tu veux bien.

Il se fendit d'un sourire.

— A ta guise, Aina. Tu joues avec le feu. Sache-le.

J'allai ouvrir la porte.

— Je sais. Mais en quoi est-ce nouveau ?

Dès qu'il fut sorti, Caimbeul pointa la tête par la porte.

— J'ai bien cru qu'il ne partirait jamais !

— Dire que tu m'as laissée me débrouiller avec lui ! Et il est au courant pour Glasgian.

— Oui, j'ai entendu.

— Il faut le sortir d'ici ! Par des moyens conventionnels, au besoin. Vu son état, je doute qu'on puisse en envisager d'autres...

— En effet. On n'a peut-être pas le choix.

Acquiesçant, je gagnai ma chambre à coucher. Les volets tirés, elle était dans le noir. La lumière du salon joua sur un lit vide.

J'appuyai sur l'interrupteur...

La chambre était déserte.

Glasgian Chêneforêt n'était plus là.



— Il est parti, dis-je.

— Quoi ?

— Il est parti.

M'écartant d'un coup de coude, Caimbeul entra dans la chambre.

— La salle de bains ? lança-t-il.

Je désignai la porte ouverte.

— A moins qu'il soit plus mince que dans mon souvenir..., ironisai-je. Ou qu'il se cache sous la douche.

Caimbeul alla s'assurer que tel n'était pas le cas.

Je m'appuyai contre l'armoire.

— C'est moche... S'il court tout raconter à son père, nous sommes fichus.

— Ça m'étonnerait, protesta Caimbeul. Les draps sont froids... L'oiseau s'est envolé il y a un certain temps déjà.

— Ebran l'a peut-être kidnappé avant de venir...

Caimbeul secoua la tête.

— Ce n'est pas son style. Alachia aurait sauté sur l'occasion... et en ce moment-même, elle serait ici à s'en vanter et à nous narguer... Je doute que son réseau soit aussi sophistiqué que celui d'Ehran. Le plus surprenant, c'est que nous n'ayons pas encore entendu parler d'Aithne.

— Que faire ?

— Pour l'instant, rien. Tôt ou tard, les coupables se démasqueront. S'il est parti de lui-même, je doute qu'on en apprenne plus. Il aura trop peur. Après tout, il a vu de ses yeux ce qui arrive à ceux qui déplaisaient à ton fidèle compagnon...

— Ne l'appelle pas ainsi ! m'écriai-je. Je ne l'avais plus revu depuis des millénaires ! Je l'avais vaincu... Je suis lasse de payer mes erreurs ! Cette fois, je ne serai pas seule à l'affronter. D'autres me soutiendront.

Caimbeul haussa les épaules.

— Peut-être. Qui sait ce qu'ils décideront ?

Je passai une main dans ma chevelure rase.

— Ils seront bien obligés d'ouvrir les yeux. Quand tu leur auras exposé l'affaire de Maui, ils comprendront. Mais comment l'Ennemi a-t-il pu se faufiler ? C'est ce qui m'inquiète.

Caimbeul ne répondit rien.

Le reste du jour s'écoula, interminable. Après une telle matinée, j'attendais à tout instant que surgissent d'autres indésirables.

Personne ne revint tambouriner à la porte.



Les femmes de ménage se présentèrent pour faire les chambres. Laquelle espionnait pour le compte d'Ehran ? Toutes ?

Je sursautais pour un rien. Plus que jamais, les manies de Caimbeul me tapaient sur les nerfs. Sa façon de tapoter les meubles avec son stylo ou son crayon. De chantonner. De faire tressauter ses jambes. Il se trémoussait comme un marmot de six ans pris d'une envie pressante.

Pourquoi diable m'encombrais-je de pareil loustic ?

Le jour de la réunion extraordinaire, une aube grise se leva. Le crachin n'en finissait plus. Pourquoi avoir fixé la session en fin d'après-midi ? Encore une journée à me morfondre et à supporter les tics de Caimbeul !

A quatre heures, nous nous préparâmes. A cinq, nous montâmes dans la limousine. La nuit tombait.

Le Conseil se tenait à l'ouest de la cité. Les portails passés, nous longeâmes des centaines de rosiers squelettiques. Leurs épines se découpaient sur le ciel maussade d'octobre.

D'autres limousines, équipées d'un impressionnant arsenal, étaient déjà garées devant la résidence.

— Belles carrosseries..., lâcha Arlequin. Je me demande qui sont leurs propriétaires.

— Caimbeul, les mioches et toi devriez aller jouer ailleurs... !

— Ce n'est pas la peine de m'insulter, Aina !

— Tu es un parfait petit idiot, totalement irresponsable. Ne peux-tu te concentrer sur le problème ?

— Pourquoi le devrais-je ? Alors que tu te chauffes largement la tête pour deux ?

— Pauvre type.

— Mégère.

— Connard.

— Harpie.

J'éclatai de rire. Ce fut plus fort que moi.

— Si nous entrions ? Faisons la connaissance de ce beau monde. Je me suis laissé dire qu'en ayant fini avec les païens, ils étaient passés aux Chrétiens.

— Ils ne nous trouveront pas à leur goût...

— On peut toujours espérer.

En armure de pseudo-croisés, arborant leurs pistolets, leurs mini-guns et d'autres petits bijoux dont j'ignorais tout, les paladins de Mainsûre formaient le comité d'accueil... A force de s'en remettre aveuglément à la technologie, ces garçons couraient droit aux ennuis...

C'était mon avis.

On nous escorta jusqu'à un vestibule, puis le long d'un couloir menant au bout de la résidence. Disons plutôt, du palais. Des plafonds hauts de cinq mètres, des corridors larges de quatre, un papier peint damassé couleur crème, des parquets de marbre sur lesquels claquaient les bottes des paladins, des arches donnant sur de somptueux séjours aux décors utilisant avec bonheur le tissu, le bois et la pierre...



A qui appartenait un tel joyau ? En taille et en luxe, il l'emportait largement sur la demeure de Lugh Mainsûre. Aithne ? Ebran ? Ça ne paraissait guère leur style. L'invitation mentionnait l'heure et le lieu : dix-huit heures, Ozymandias. Caimbeul connaissait le chemin.

Au bout d'un long couloir, un paladin poussa les portes et nous annonça :

— Aina Sluage et Caimbeul har lea Quinn.

Inspirant à fond, j'entrai, mon compagnon sur les talons.

A la place d'Arlequin, je me serais délectée des têtes que faisaient les augustes conseillers. Moi, j'étais trop nerveuse. Et nul ne me connaissait assez pour comprendre comment je me sentais.

— Courage, me chuchota Caimbeul à l'oreille.

De part et d'autre de la salle, des cheminées crépitaient. Des tapis orientaux couvraient un parquet lambrissé. Des sièges et des divans démesurés, groupés çà et là, permettaient aux vieux amis de se réunir dans le confort.

Je détaillais le groupe. Lofwyr avait troqué son costume noir contre une tenue de satin bleu criard qui aurait fait la fierté d'un maquereau. A ma vue, il sourit et s'inclina légèrement. Quoiqu'il arrive, il conserverait sa neutralité.

Inutile de compter sur les dragons. Je sais.

Sur un divan, Ebran arborait sa sempiternelle tenue noire. Comme si porter cette teinte le rendait plus imposant, plus détaché ou plus sérieux. Avouons que ce choix vestimentaire soulignait à

merveille l'azur de ses yeux et la neige de ses cheveux...

Nos regards se croisèrent sans que je puisse deviner ses pensées. Comme si notre entretien de l'autre jour n'avait jamais eu lieu.

Sean Laverty était assis sur l'accoudoir d'un fauteuil. Rasé de près, les yeux vert feuille et les cheveux châtain-roux, il incarnait les tendances *technos* de Tír. De tout le groupe, il était le plus décontracté : un tee-shirt, un jean et une veste. A une oreille, il portait un dragon.

Que devait en penser Lofwyr ?

Assise dans le fauteuil, Jenna Ni-Fairra chuchotait à l'oreille de Laverty.

— Sean. Jenna, dis-je en m'approchant.

— Aina, répondirent-ils en chœur.

Etaient-ce des siamois ?

— Aurais-je manqué à quelqu'un ?

Cette voix, trop familière, me fit pivoter.

Alachia.

Elle embrassa Jenna sur la joue. Toutes deux étaient très semblables. Hormis la chevelure, elles auraient pu être jumelles.

Elles avaient le même visage aux traits fins et délicats. La même beauté irréelle.

Quel ennui.

— Pourquoi faut-il toujours que tu t'habilles comme ça ? fit Alachia, saisissant la veste de cuir noir de Jenna. A l'étage, tu as une armoire pleine de...

Jenna lui jeta un regard perçant. Alachia gloussa.



— Les prérogatives d'une mère... ( Elle balaya la pièce du regard. ) Eh bien, il semble que nous soyons tous là.

A cet instant, des éclats de voix montèrent du couloir. Nous nous tournâmes : les portes s'ouvrirent à la volée. Aithne entra en trombe, un paladin sur les talons. Les gardes tentèrent en vain de l'arrêter.

— Que diable pensais-tu faire, Alachia ? éructa-t-il, fou de rage. Si c'est encore un effet de ton humour pervers, tu...

Il me vit.

De cramoisi, il devint blanc comme un linge.

— Que fout-elle ici ? lança-t-il d'une voix dure.

— N'est-ce pas une merveilleuse surprise ? susurra Alachia. Aina a prié Lugh de réunir le Conseil. Il a accepté.

Rayonnante, elle se pendit au bras d'Aithne.

J'aurais voulu l'étrangler.

Lentement.

— Je m'en vais, dit-il. Rien de ce que *cette* femme peut raconter ne m'intéresse.

Il s'apprêta à ressortir.

— Tu ferais mieux de rester, lança Mainsûre. Si tu ne veux me déplaire.

Aithne se retourna.

— Que dois-je comprendre ? Que tu me menaces ?

— Non. Je ne veux pas que de vieux ressentiments faussent ton jugement. Si tu quittes ce Conseil, tu auras donné ton accord tacite à tout ce qui se décidera.

— Pas si je sors en protestant.

— Le résultat sera rigoureusement le même. Des décisions seront prises ; tu auras à vivre avec.

Du regard, Aithne affronta Mainsûre un long moment.

— Très bien. Cette femme... ( il me désigna ) est une chienne perfide, indigne de confiance.

— Et tant pis pour l'impartialité des débats, murmura mon compagnon.

— Ton goût en matière... d'amies... laisse beaucoup à désirer, Caimbeul, lança Aithne.

— Ceux qui vivent dans des palais de verre feraient bien de ne pas jeter de pierres..., répliqua Caimbeul, avec un regard appuyé vers Alachia.

Aithne se dégagea avec hargne de l'étreinte d'Alachia.

— Très bien. De quoi s'agit-il ?

— Aina, dit Lugh. A toi la parole.

Caimbeul me tapota le dos, puis s'assit près d'Ehran. Une guerre subtile commença : qui prendrait le plus de place, sur le canapé ?

Aithne refusait de m'accorder un regard ; Jenna et Sean chuchotaient et gloussaient dans leur coin.

— Comme vous le savez tous, commençai-je, ces cinquante dernières années la magie s'est réveillée.

« Par le passé, de grandes forces magiques ont attiré l'Ennemi chez nous. Cinq siècles durant, les Therans ont protégé le monde. Nous savons tous quel fut le prix de leur miséricorde. »



Ehran gardait une mine impassible. Caimbeul me fit clin d'œil. Etouffant délicatement un bâillement, Alachia pris l'air assommé d'ennui.

— Ces derniers mois, deux affrontements ont eu lieu. Caimbeul a repoussé l'Ennemi dans les métaplans. Plus récemment, il m'a parlé d'une attaque à Maui. Durant leurs rituels de sang, les kahunas d'une tribu avaient ouvert un Portail. L'Ennemi s'est infiltré...

— Caimbeul a prétendu l'avoir repoussé ? demanda Ehran. Aina, tu n'ignores pas combien il aime s'approprier les victoires d'autrui !

— Je ne me souviens pas t'avoir vu combattre là-bas, répliqua froidement Caimbeul.

— Les nouvelles vont vite, Arlequin. Tu as toujours été un vantard.

— Arrêtez ! m'insurgeai-je.

Voilà pourquoi j'évitais mes semblables et leurs chamailleries. Nous nous connaissions tous depuis si longtemps que nous savions par cœur nos faiblesses.

Pourtant, nous nous retrouvions toujours.

— Qui a fait quoi importe peu, repris-je. L'Ennemi est de retour ! Et c'est trop tôt. Ce monde n'est pas prêt. Les gens ne comprennent rien à ce qui se passe. Du reste, nous ne leur avons donné aucune arme.

— Et à quoi sert Tír à ton avis ? demanda Alachia. Nous créons un endroit où les plus forts survivront.

— Tu veux dire où les *elfes* survivront ; les autres n'ont qu'à se débrouiller !

— Qu'y a-t-il de mal à ça ? fit Jenna.

C'était bien la fille de sa mère.

— Si les souffrances de milliards d'individus vous indiffèrent à ce point..., lâchai-je.

— Verser le sang des innocents ne t'a jamais empêché de dormir, que je sache, intervint Aithne.

Le front plissé, je le regardai. Comme s'il avait plus souffert que moi de la mort de notre bébé...

— Les choses changent, continuai-je. Les gens aussi. La plupart, en tout cas. Mais là n'est pas la question. Il ne s'agit pas d'une discussion académique. Un Ennemi est déjà parmi nous. J'ignore comment il a pu s'infiltrer. A Maui, peut-être. Ou ailleurs. En tout cas, il est là !

Après un silence tendu, tout le monde posa des questions. Lugh ramena le calme.

— Comment sais-tu qu'il s'agit bien de l'Ennemi ? demanda Lugh.

— Il m'a contacté. D'abord, en s'immisçant dans mes rêves. Puis j'ai reçu une communication par le télécom. Il y a deux nuits, il nous a attaqués dans notre chambre d'hôtel, à Portland.

— Que sais-tu de tout ça, Arlequin ? s'enquit Mainsûre.

— Ce qu'Aina vous a dit. Vous connaissez les événements de Maui... J'étais présent quand elle a reçu un appel suspect, en Ecosse. Et quand l'Horreur nous a attaqués, à l'hôtel.

— Si ce monstre est isolé, dit Sean, on devrait facilement pouvoir l'éliminer.



— Je ne vois pas la nécessité d'en faire tout un plat, renchérit Alachia. On a déjà triomphé. On vaincra encore.

— N'avez-vous pas écouté un mot ? lançai-je. Nous ne sommes pas prêts à un nouvel affrontement. Le monde n'est pas prêt. Vous avez passé tant de temps à faire et défaire les nations que vous avez perdu de vue l'essentiel ! Un peu comme si on avait laissé les hommes des cavernes jouer avec le nucléaire ! Les gens ne comprennent pas les enjeux. Comment le pourraient-ils ? Ils ne saisissent pas la nature des puissances qu'ils manipulent !

— Nous y voilà ! triompha Alachia. Depuis toujours, tu te poses en fille noble et pure... En réalité, tu voudrais être seule à bénéficier du pouvoir. Que se passe-t-il, Aina ? Aurais-tu peur qu'on piétine tes plates-bandes magiques ?

Je lançai un regard en coin à Caimbeul. Il était occupé à agacer Ebran...

— Non, dis-je. Mais ces pics de magie attirent l'Ennemi. Tant qu'on continuera à utiliser l'Art pour un oui et pour un non, le risque ne cessera de grandir.

— Et tu en connais un bout sur la magie du sang, lança Aithne, avec une douceur assassine.

— Oui, et tu serais bien avisé de mettre ta haine en veilleuse. Il faut arrêter cette Horreur et empêcher ses congénères de se faufiler entre les mailles du filet.

— Tu surestimes le danger, Aina, intervint Alachia. Peut-être que *ton* expérience fausse ta perspective.

— De plus, renchérit Laverty, nous avons des plans. Le moment est mal choisi pour les dévoiler.

— M'aurait-on enfermée avec une bande de fous furieux ? beuglai-je. Croyez-vous que l'Ennemi attendra obligeamment le moment qui vous convient pour attaquer ? Il *viendra* à son heure ! Au mieux, nous pouvons espérer retarder l'affrontement. Autrement dit, il faut agir maintenant !

Je m'arrêtai : ils ne m'écoutaient plus. Tous regardaient derrière moi, bouche bée.

Lentement, je me tournai.

Devant la cheminée se forma un vortex. Une forme prit corps et avança.

Ysrthgrathe.

Dans ses bras, il portait le corps inerte de Glasgian Chêneforêt.

— J'adore faire mon petit effet, ricana-t-il, lâchant sa victime. Mais je ne m'impose jamais. Aina, il est si bon de te revoir... Tu vois, je t'apporte un présent. Nous nous retrouverons, ma chère. A bientôt.

Il disparut.

Aithne courut vers son fils. Mainsûre appela ses paladins. Sean et Jenna demandèrent à Aithne s'ils pouvaient l'aider. Le regard lointain, Ebran et Caimbeul bouillaient d'impuissance.

Me détournant d'Aithne, qui berçait son fils sans connaissance, je surpris le petit sourire en coin d'Alachia. Une idée me traversa l'esprit, si terrible que je la chassai aussitôt.

Je ne pouvais croire une chose pareille.



Même venant d'elle.

Je me détournai. Glasgian revint à lui. Quand il se sut entre les bras de son père, il éclata en sanglots. Aithne le réconforta. Glasgian sombra dans une sorte de stupeur.

Mainsûre suggéra de l'installer dans une chambre, à l'étage. Aithne s'y refusa, serrant son fils contre lui.

— Tout ça est ta faute ! me jeta-t-il à la face. Cette *chose* te suit où que tu ailles ! Je savais bien qu'on devrait continuer de t'éviter comme la peste !

— Pour l'amour du ciel, Aithne, intervint Lofwyr, ce n'est pas elle qui l'a amené ici !

— Oh si ! Cette créature la traque à travers le temps et l'espace. Elle détruit tous ceux qui l'entourent. Ce n'est pas *une* Horreur, c'est la *sienne* ! Elle est revenue pour Aina ? Eh bien, laissons-la lui ! Aina cherche à brouiller les pistes, mais en réalité, c'est *sa* bataille, pas la nôtre. Qu'elle s'en occupe.

— Je suis de l'avis d'Aithne, dit Alachia. D'évidence, Aina veut nous impliquer dans ses problèmes personnels. Il ne s'agit pas du monde, mais d'elle.

« Elle nous a tourné le dos. Qu'elle se débrouille donc. »

Alachia prit un air noble et digne.

Tous abondaient dans son sens.

— Vous commettez une terrible erreur, protestai-je. Si je n'arrête pas ce monstre, bientôt, les autres seront là. Il est assez puissant pour faire passer ses congénères par la faille.

— Qu'on la fasse sortir ! cracha Aithne. Si elle dit encore un mot, je crois que...

Caimbeul se leva et me couvrit les épaules avec sa veste. A mon insu, je tremblais.

— Partons.

— Mais...

— Tu as fait tout ce que tu pouvais, dit-il d'une voix douce.

Je le laissai me guider dans le couloir.

J'entends encore nos pas résonner entre ces murs...



— Que vais-je faire ? demandai-je, recroquevillée à l'arrière de la limousine.

Caimbeul pria le chauffeur de nous conduire à l'aéroport.

— Fichons le camp le plus vite possible.

— Et nos affaires, à l'hôtel ?

— Laisse tomber. Ce sont des vêtements, rien de plus .

— Où allons-nous ?

— Je l'ignore. On prendra le premier vol. Je ne tiens pas à ce qu'Aithne ou Alachia se mettent en tête de nous arrêter !

— Pourquoi le voudraient-ils ?

— Tes idées sur ce sujet valent les miennes. Il leur suffit de convaincre Lugh de lancer l'ordre. Ils pourraient nous séquestrer et jeter les clefs... As-tu oublié qu'Alachia t'a déjà fait croupir au fond d'une geôle ? A leurs yeux, ce serait parfaitement justifié.

J'enfonçai les mains dans mes poches. J'avais échoué. Ils m'avaient rejeté, moi et mes avertissements. A présent, je devrais affronter Ysrthgrathe seule.

Aurais-je de nouveau la force ?

Les phares illuminaient des rangées de rosiers squelettiques.

Des épines.

Tellement d'épines.

Le premier avion où nous pûmes embarquer ralliait Portland à Eugene, et Crater Lake à Eureka.

Je haïssais les petits avions. Tant de choses pouvaient mal tourner, et je n'avais aucun contrôle sur elles !

Par bonheur, le vol de Portland à Eugene se déroula sans encombre. A l'escale, d'autres passagers embarquèrent : beaucoup de gens tendance retour-à-la-nature. Une poignée d'humains affirmaient se rendre à Crater Lake pour des recherches. Les autres étaient des elfes. A en juger par leurs totems et leurs tatouages, tous semblaient impliqués dans la magie indienne.

Ces chamanes de malheur !

— Regarde ! soufflai-je à Caimbeul. Ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez ! Ils imaginent effectuer des transferts de pouvoir, alors que tout vient d'eux !

— Tu ne les changeras pas. Ils ont été façonnés par un monde où la magie n'avait pas cours. Leur entendement sera toujours limité. La génération suivante, peut-être...



Je fronçai les sourcils.

— Si nous n'arrêtons pas Ysrthgrathe, il se peut que la génération suivante ne voie jamais le jour...

L'avion survola Crater Lake avant d'atterrir dix kilomètres plus loin. Sacs au dos, les chamanes et les humains débarquèrent. Les militaires avaient fermé quelque temps l'aéroport. Mieux valait disposer d'autorisations spéciales.

Si ce que Dunkelzahn m'avait dit à propos de Crater Lake était vrai, les Tír devaient attirer quantité de magiciens.

L'escale durait deux heures. Caimbeul et moi suivîmes nos compagnons jusqu'à l'aéroport de poche : une salle d'attente et quelques bancs. A travers les vitres, je vis deux Jeeps de l'armée. Les chamanes et les humains se dirigèrent vers les véhicules, tendirent des papiers aux militaires et s'entassèrent dans les Jeeps.

— Que sais-tu de ce qui se passe à Crater Lake, Caimbeul ?

— Assez pour dire que ça te bouleverserait. As-tu faim ?

— Je suis affamée. Mais il n'y a que des distributeurs ici. De la soupe en sachet, des haricots et du riz déshydratés... un vieux bout de sucre candy pour agrémenter le tout.

— N'ayez aucune crainte, petite madame, me dit-il. Nous avons deux heures devant nous ; or, je connais un endroit qui sert une nourriture fabuleuse — sans parler de la vue !

Il héla le seul taxi de service. Le chauffeur accepta qu'on le loue pour deux heures. Caimbeul lui donna le nom du restaurant.

Il n'avait pas exagéré. C'était à couper le souffle : du sommet d'un des plus grands pics de la région, on avait une vue plongeante sur tout le pays. Au loin scintillait une aura bleue qui me rendait très nerveuse.

— C'est ce que je pense ? demandai-je à Caimbeul.

— Chut, pas de questions. Régale-toi. Nous parlerons plus tard.

Il avait raison. Peu importait ce qui se passait, je n'y pouvais plus rien.

Pour l'instant, en tout cas.

Je me détendis. La clientèle était surtout militaire ; le cadre se révélait plutôt désuet. On servait des plats végétariens, avec une ou deux variantes à la viande pour les non-elfiques.

Personne ne nous remarqua. Bizarre. Avait-on tellement l'habitude de voir défiler des étrangers par ici ?

Caimbeul commanda du vin ; je m'abstins. Tant que nous ne serions pas loin de Tír, je voulais garder les idées claires. Le dessert savouré, il fut temps de regagner l'aéroport.

Notre chauffeur avait dû faire un tour en cuisine, car le véhicule sentait la ratatouille.

Soudain, je partis en avant, percutant le siège du chauffeur. Caimbeul jura ; le chauffeur hurla.

— Que se passe-t-il ? beuglai-je, me relevant tant bien que mal.



— N'arrêtez pas ! cria Caimbeul.

Le chauffeur continuait de s'époumoner. Me tordant le cou, je tâchai de voir ce qui l'épouvantait. Il tira un fusil de sous son siège et tira à tort et à travers.

Illuminé par les phares, Ysrthgrathe se dressait au milieu de la route.

La vitre vola en éclats.

Saisissant la poignée, je tirai. Déséquilibrée, j'atterris à quatre pattes sur l'asphalte.

— Aina, susurra le démon. Pas besoin de t'agenouiller, voyons...

Je me relevai, les mains en sang. Je crus entendre comme des gémissements d'enfant. Le chauffeur...

— Agaçant, ce bruit, fit l'Horreur.

Le démon marcha jusqu'à la portière, l'arracha et attrapa l'homme par le cou.

Lentement, il l'étrangla.

Le visage du conducteur vira au cramoisi, puis au pourpre. Ses pieds battirent l'air et se prirent dans la tunique de son bourreau.

— C'est très agréable, soupira celui-ci. Mais j'ai été habitué à beaucoup mieux... Bien sûr, il m'en reste de lointains souvenirs. Et l'agonie de ce freluquet, ma chère, te touchera moins que...

Refermant le poing, il fit craquer les os du cou du chauffeur comme autant de pétards. Une fois son jouet cassé, Ysrthgrathe le balaya d'un revers de main.

Caimbeul sortit de voiture. Un œil au beurre noir et une vilaine coupure à la lèvre, il semblait groggy.

— Va-t'en, Caimbeul ! criai-je. C'est moi qu'il veut !

Mon ami secoua la tête.

— Il n'a aucune chance contre nous deux.

— Tu devrais écouter Aina, lâcha l'Horreur. Mais il est vrai que si tu fuyais, ce serait moins drôle. Elle tient à toi. Sa peur est délicieuse... Pourtant, il me faut davantage.

Les bras tendus, il lança un rayon d'énergie noire. Caimbeul fut projeté en arrière, les vêtements et la chair brûlés.

— *Non !* hurlai-je.

Allait-il lui briser les os un par un ?

Tel le rugissement de moteurs à réaction, un vrombissement m'assourdit. Le sang qui sourdait sur mes paumes fit entendre son chant de sirène...

*Joue avec moi... Utilise-moi...*

M'enfonçant les ongles dans les paumes, au mépris de la douleur, je recourus à un idiome depuis longtemps disparu. Ma langue maternelle, à jamais le secret de mon cœur.

Des rubans de sang dansèrent au bout de mes doigts et s'enroulèrent autour de Ysrthgrathe. Il beugla de colère ; je ris. J'avais été prudente depuis si longtemps... Quelle merveille de laisser de nouveau le pouvoir couler dans mes veines ! Combien je savourais ces sensations enivrantes... Je m'y abandonnais, heureuse de combler enfin mon vide intérieur.

Bientôt, Ysrthgrathe fut prisonnier d'un cocon. D'une main, je contrôlai la nymphe, de l'autre, je lançai un nouveau sort. Mais l'Horreur n'était



pas si aisée à vaincre. Décollant du sol, elle m'aspira avec elle. Nous volâmes au-dessus des arbres ; leur cime m'égratigna les bras.

Je me cramponnais aux rubans de sang, luttant pour me rétablir.

*Que mijote-t-il ?*

Nous allions vers Crater Lake, avec toutes les chances de nous faire abattre par la base militaire de Tír. Pestant, je lâchai prise. L'Horreur continua ; je tombai mais, j'invoquai un sort de vol.

Planant de nouveau, je scrutai les alentours.

— Tu me cherches ? railla Ysrthgrathe.

Je levai la tête. Il avait libéré son visage, mais le reste de son corps restait emmailloté dans mes bandes magiques. Il cracha quelques mots : le cocon éclata. Je fus éclaboussée de sang.

— Que dit le vieux dicton déjà ? fit Ysrthgrathe. « *Trompe-moi une fois, honte à toi. Trompe-moi deux fois, honte à moi.* »

Furieuse, je me cisailai un poignet avec les dents. Que n'aurais-je donné pour avoir un couteau à cet instant ! Pour retrouver mon pouvoir perdu... Pour bénéficier de celui qui restait à venir...

— Tout ceci est fort contrariant, reprit l'Horreur. Tu as changé. Tu n'es plus du tout celle que j'ai connue.

« Où est ta peur, si douce et si exquise ? Tes souffrances ? Aurais-tu oublié les sombres années que tu as traversées ? Je m'en souviens comme si c'était hier...

« Ta douleur est mon plaisir. Pense à ce que je peux t'offrir. Ne te rappelles-tu pas ? Imagine ce que tu pourrais être en ce monde, avec un tel pouvoir. Tous seraient obligés de t'écouter ! Tu pourrais les plier à ta volonté ! Ils n'auraient d'autre choix que d'obéir. »

Je fus tentée.

Depuis des siècles, je ne disposais plus d'aucun pouvoir. C'était une sensation unique pour moi : l'unité de l'âme et de soi, du corps et de l'esprit. Seule l'absinthe, peut-être, s'était rapprochée de cette perfection.

Mais cette joie avait été éphémère.

Mon sang bouillait dans mes veines, m'implorant de l'utiliser. Venue de Crater Lake, je sentais la séduction d'une puissance plus grande encore.

Elle chantait.

*Prends-moi.*

*Utilise-moi.*

— Oui, continua mon ennemi. Penses-y. Ce monde n' imagine pas ce qu'est la magie. Les gens jouent sans rien y comprendre. Toi, si. Tu as toujours saisi la nature de ton don. Tu l'as dans la peau. Accepte mon offre.

Grossière erreur !

Je ne l'aurais pas cru si maladroit. Il me l'avait déjà faite, celle-là...

— Oh ciel ! m'exclamai-je. Que disais-tu déjà ? « *Trompe-moi une fois...* »

Le sang coulait sur mes paumes. Il se tordit, tourbillonna... coula par terre, désireux que je l'utilise.

Je le désirais aussi.



Alors, pourquoi résister ?

A l'horizon, l'aura bleue de Crater Lake augmenta d'intensité. La puissance afflua en moi.

Cette fois, je m'y abandonnai.

Le sort jaillit de mes lèvres. Le ciel se remplit de nuées d'insectes. Les os d'animaux morts depuis des éons se dressèrent et encerclèrent l'Horreur. Le sang, qui dansait sur mes mains, se mêla aux os et aux insectes.

Pour envelopper Ysrthgrathe.

— Aina, chuchota-t-il.

Malgré le bourdonnement des guêpes, je l'entendis... dans mon crâne.

— *Aina, ne me rejette pas. Cette fois, il n'y aura pas de pardon. Je prendrai tout.*

— Essaie donc.

Du plus profond de mon âme, je lançai mon sortilège.

Du plus profond de mes siècles de solitude.

Du plus profond de mes deuils enfouis.

Quel merveilleux spectacle !

Ysrthgrathe ne cessa de noircir, jusqu'à ce que j'aie l'impression que la lumière, elle-même, disparaissait en lui.

La seconde suivante, il y eut une explosion .

Quand je retrouvai la vue, il ne restait rien des insectes, des os, du sang... ni de Ysrthgrathe.

Au loin, Crater Lake luisait faiblement.

Au firmament, les étoiles brillaient.

— Où iras-tu maintenant ? me demanda Caimbeul.

Nous étions à l'aéroport d'Orly. Trois semaines après mon dernier affrontement avec Ysrthgrathe.

J'avais retrouvé Caimbeul inconscient. Après l'avoir soigné, j'avais contacté les autorités locales pour les informer du décès de notre chauffeur. Caimbeul avait imaginé une histoire des plus impressionnantes — même pour quelqu'un comme lui.

Le jour suivant, nous quittâmes enfin Tír Tairngire.

Je contactai Dunkelzahn et lui expliquai ce qui était arrivé. A la façon des dragons, il écouta et acquiesça. Son opinion, il la garda pour lui.

Il m'invita à rester.

Caimbeul et moi décidâmes de nous rendre sur la Riviera. Une lubie de vieilles gens, sans doute. Mais nous pensions tous deux que notre romance n'était pas morte.



Quand nous nous séparâmes à Orly, nous étions convaincus que mieux valait en rester là.

— Où iras-tu maintenant ? redemanda-t-il.

— Je voyagerai, je pense. Rien de trop excitant. J'ai eu ma dose ! Un jour, l'Ennemi remettra ça. Mais maintenant que Ysrthgrathe est parti, je me sens... plus en sécurité.

« Peut-être les Aciens avaient-ils raison. C'était mon problème. J'avais tort. »

Caimbeul haussa les épaules. Durant notre séjour, il était devenu très gaélique.

— J'ai toujours trouvé tes instincts très sûrs, dit-il.

Il m'attira vers lui et me donna un long baiser torride.

Doux-amer.

Six mois plus tard, je revins à Arran. C'était le printemps. La nature avait repris ses droits. Le vent du sud charriait le parfum délicat de l'herbe et de la lande.

Fenêtres grandes ouvertes, j'aérai à tout-va. Durant mon absence, Caimbeul avait résidé quelque temps dans ma demeure. Je passai derrière lui pour ranger. C'était bien de lui !

Sur mon télécom, j'activai la fonction « impression ». Les premières feuilles s'éjectèrent.

N'ayant pas sélectionné les magazines et les nouvelles quotidiennes, je me demandai ce que ça pouvait bien être.

Les sourcils froncés, je pris la première page : un article d'Aztechnologie. Il y en avait d'autres, provenant de multiples sources.

S'étant produits d'un bout à l'autre du globe, les événements relatés dans ces textes étaient sans rapport les uns avec les autres. J'avais sous les yeux du chinois, du français, de l'allemand, du swahili, du japonais et bien d'autres langues.

En gros, il était question de faits divers défrayant la chronique. Des actes fous.

Une femme perd la tête et tue ses enfants. Sans raison. Elle ne se souvient de rien. Peu après, elle se suicide, barbouillant les murs de sa prison de monstres dessinés avec son propre sang.

Un chamane perd le contrôle de son sortilège : dix victimes, lui compris. Un témoin prétend avoir vu le chamane se métamorphoser une seconde avant la catastrophe.

Deux exemples parmi des centaines.

Tous contaient la même histoire.

Je les lus en totalité, laissant tomber les feuilles jusqu'à ce que je reste les mains vides. Dans l'appareil, il restait une lettre de Dunkelzahn.

*Aina,*

*A la lumière de notre dernière conversation, j'ai pensé que ces entrefilets pourraient t'intéresser. Au fait, j'ai surveillé ces choses de près. La nuit dont tu m'as parlé, il y a eu un pic d'énergie suspect à Crater Lake.*

*Dunkelzahn*



Un long moment, je restai le regard dans le vide. Soudain, j'eus l'impression d'étouffer. Je *devais* prendre l'air.

Le soleil se couchait. Il faisait frais. L'hiver répugnait à s'effacer. Mais je ne sentis pas le froid.

J'étais pétrifiée. Comme enchâssée dans de l'ambre.

Fossilisée.

Quelle *imbécile* j'étais ! J'avais cru les protéger de l'Ennemi, les avertir...

Quel orgueil démesuré...

J'avais fait *exactement* ce que je leur avais dit de ne pas faire.

J'avais utilisé le Pouvoir inconsidérément. Ouvrant ainsi tout grand le Portail aux Horreurs...

Je comprenais trop tard : Ysrthgrathe s'était sacrifié. Il avait été trop facilement vaincu. Le démon s'était joué de moi en virtuose, me manipulant à son gré, retournant mes émotions contre mes intérêts...

C'était *ça* sa vengeance !

Car il savait que rien ne me serait plus douloureux que vivre avec le poids de mes fautes : j'avais eu le moyen d'arrêter l'invasion... Et j'avais laissé la peur, la colère et la stupidité m'aveugler...

Il ne me restait plus qu'à me préparer.

Me préparer à l'inéluctable.

Je levai les yeux. Le soleil s'était couché. Il commença à pleuvoir.

Une pluie noire.

Longtemps, je la laissai me fouetter.

## NOTE DE L'AUTEUR

Il y a environ un an et demi, j'ai envoyé à Sam Lewis, le directeur de FASA, un échantillon de mes écrits. Trois mois durant, je fus sur des charbons ardents. Enfin, en rentrant chez moi un jour, j'eus un message de Sam sur le répondeur :

« *Bien aimé ce que j'ai lu. Voudrais vous parler d'un roman.* »

Sam est un homme fort peu disert.

Après avoir dansé une petite gigue, je me suis assez reprise pour le rappeler et converser avec un certain professionnalisme.

Cela me conduisit à écrire non un, mais *trois* romans pour FASA.

Les deux premiers, *Cicatrices* et *Petits Trésors*, ont pour cadre *Earthdawn*. Le troisième, que vous tenez entre les mains, devait faire la jonction avec l'univers de *Shadowrun*.

Les trois romans sont liés, mais on peut les lire séparément. Dans chacun, je me suis essayée à un traitement différent des personnages.



*Temps Sans Fin* était un défi formidable.

D'une part, je devais retrouver quatre de mes personnages dans un futur très différent de ce qu'ils auraient pu imaginer. Que s'était-il passé pour eux durant des siècles ? Et que faisaient les elfes immortels pendant le temps où la magie avait disparu ?

En écrivant *Temps Sans Fin*, je me suis efforcée d'imaginer la vie des elfes immortels de *Shadowrun* durant les longues années précédant l'Eveil. Comme toute communauté, ils avaient des divergences d'opinion sur ce qu'il convenait de faire et sur le meilleur moyen d'exprimer leurs talents.

Naturellement, les désaccords, les histoires d'amour et les intrigues politiques ne manquaient pas.

Sans parler des relations qu'entretenaient certains d'entre eux depuis *Earthdawn*...

Puis il m'est venu à l'esprit qu'immortelle et disposant d'une fortune considérable, je m'ennuierais très vite et finirais par me mêler de tout ce qui ne me regarde pas. J'ai donc décidé que ces immortels passaient le plus clair de leur temps à s'immiscer dans l'histoire de l'humanité.

Pour le meilleur comme pour le pire.

Une fois que j'eus défini les relations entre mes personnages, je dus les adapter aux règles de *Shadowrun* pour ficeler le tout.

Durant la première moitié de *Temps Sans Fin*, Aina est à Tír na nÓg. En raison de l'influence de la Cour Seelie, le centre mystique de Tír, elle

y passe le plus clair de son temps. Tout ce qui concerne la magie s'y décide.

Au fil de l'histoire, je me suis efforcée d'inclure des événements, des gens et du folklore réels. Par exemple, les *each-uisge*, une espèce de créatures magiques qui vivent au fond des lochs. Ils entraînent leurs proies dans l'eau, où ils se repaissent de leur chair, recrachant les foies sur la berge.

Charmautes bestioles, ces êtres féeriques !

J'ai souvent pensé que les contes de fée étaient horribles *et* enchanteurs. Frottez-vous aux fées et à votre réveil, vous pourriez bien vous retrouver nez à nez avec votre arrière-petit-fils, tous ceux que vous aimiez étant morts et enterrés.

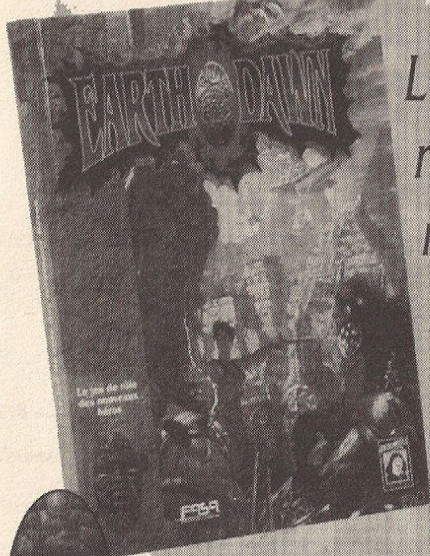
Aimez longtemps et soyez heureux.

C. Spector, février 1995



# VIVEZ DE MERVEILLEUSES AVENTURES DANS L'UNIVERS LÉGENDAIRE DE

## EARTH DAWN



*Le jeu de  
rôle des  
nouveaux  
héros*



**JEUX DESCARTES**  
1, rue du Colonel Pierre Avia  
75503 Paris cedex 15

Disponible en boutiques de jeux.



# Dragon®

M A G A Z I N E

## Bulletin d'abonnement

Tous les deux mois  
vous découvrirez des reportages  
vous présentant des univers imaginaires  
comme s'ils étaient réels ...

À renvoyer à DRAGON® Magazine, 115 rue Anatole France, 93700 Drancy

BULLETIN D'ABONNEMENT  
(à remplir en majuscules)

Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Je m'abonne à DRAGON® Magazine pour un an (6 numéros) au prix de :

- ☐ 175 FF seulement (au lieu de 210 FF au numéro) pour la France métropolitaine,
- ☐ 200 FF pour l'Europe (par mandat international uniquement)
- ☐ 250 FF pour le reste du monde (par mandat international uniquement)

Je joins mon chèque au bulletin d'abonnement et j'envoie le tout à  
DRAGON® Magazine, 115 rue Anatole France, 93700 Drancy



# EN ROUTE VERS L'AVENTURE !

**POUR NE RIEN RATER  
DE L'UNIVERS PASSIONNANT  
DES JEUX DE RÔLE**

le  
Premier  
Magazine des  
Jeux de  
Simulation  
vous  
présente...



et, dans  
chaque numéro...

**DESTINATION AVENTURE :**  
rubrique pratique  
et scénario pour joueurs débutants.

Désormais TOUS LES MOIS en kiosque. 35F.

*Achevé d'imprimer en mars 1998  
sur les presses de Cox & Wyman Ltd  
(Angleterre)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie  
75627 PARIS – CEDEX 13.  
Tel: 01.44.16.05.00

Dépôt légal : avril 1998  
*Imprimé en Angleterre*



*Si le Monde mérite une seconde chance,  
affronte les Horreurs  
et deviens une légende.*

**L**es siècles ont passé comme un mauvais rêve pour Aina l'elfe noire, toujours hantée par ses remords. En 2250, l'ère des mégacorporations et de la Matrice, elle songe encore au petit café parisien où elle buvait de l'absinthe non loin de la table d'un étrange poète. L'inconscience et l'oubli, quelle liqueur délicieuse !

Mais voici que l'horreur recommence, avec le réveil de monstres millénaires. Face à l'indifférence des Anciens, une poignée d'elfes immortels comme elle, Aina pourrait renoncer. Il suffirait de fermer les yeux et de laisser faire... Au prix de son ultime chance de rachat ?

PRIX EDITEUR 42F

PRIX FNAC 39F90



9 782265 064195

515

TEMPS SANS FIN

SPECTOR C.

21/04/98 SF - FANTASTIQUE PO

9 782265 064195

42 F.F.

INÉDIT

**FASA**  
CORPORATION